



# L'Indé Panda

n°1 - Octobre 2016





**A**près la musique et le cinéma, la littérature voit éclore une profusion de talents indépendants. Dans un contexte où l'édition traditionnelle est de plus en plus soumise à des impératifs de rentabilité, les auteurs indépendants injectent originalité, pluralité et créativité dans le monde littéraire. Les mauvaises langues affirment qu'on trouve de tout parmi leurs productions. Les plus fins observateurs, dont certains éditeurs, commencent à y découvrir le meilleur. La principale difficulté pour le lecteur aujourd'hui consiste à dénicher des livres susceptibles de lui plaire face à une offre pléthorique. Du côté des auteurs les plus motivés, ceux qui souhaitent aller au-delà d'un simple partage de leurs écrits pour leurs proches, la question se pose en sens inverse : comment faire connaître son travail ?

L'idée d'un magazine réunissant les meilleures nouvelles d'indépendants a vu le jour, porté par un collectif motivé. Une certitude a émergé : à l'évidence, comment mieux juger de l'intérêt d'un auteur que par son art ? À chacun d'élire les écrivains qui l'ont ému, séduit ou amusé.

Un appel à textes a été mené, et cinquante-sept nouvelles ont été envoyées au comité de lecture. Dans un souci de parfaite équité, les noms des auteurs sont restés secrets pendant toute la phase de sélection et de classement. Les douze meilleures nouvelles constituent ce premier numéro.

Il faudrait plus qu'un édito pour raconter l'effervescence qui nous a tous portés depuis juin afin de réussir à mettre en ligne ce projet un peu dingue dans les délais impartis. Nous avons lu ces textes avec enthousiasme, dans une bonne humeur jamais entamée. Nous sommes heureux et fiers de vous les présenter et espérons qu'ils seront pour vous l'occasion de découvrir de nouveaux auteurs !

Le comité de lecture de l'Indé Panda

Au sommaire de ce premier numéro :

|  |     |
|--|-----|
| Dépendance - Nathalie Bagadey .....                  | 5   |
| Le chef d'œuvre de Maître Osato - Patrice Dumas..... | 9   |
| La femme sans visage - Marie Havard.....             | 15  |
| A cœur perdu - Edith Couture Saint-André.....        | 27  |
| L'horloger - Dean Venetza.....                       | 37  |
| Celui qui protège - Ghaan Ima.....                   | 41  |
| Crocodile - Balthazar Tropp.....                     | 53  |
| Votez Blanc ! - Bouffanges.....                      | 61  |
| Ad vitam aeternam - Amria Jeanneret.....             | 69  |
| Photos volées - Philippe Deniel.....                 | 81  |
| Le monolithe - Khalysta Farall.....                  | 85  |
| La mouche - Véronique Gault.....                     | 99  |
| Le mot de la fin.....                                | 105 |



**Nathalie BAGADEY**

# DEPENDANCE A



«**E**ncore une fois, les activistes de Greenpeace ont manifesté bruyamment leur colère devant la déforestation qui a actuellement cours dans la région du Ya'an, en Chine...» fait la voix off du reporter.

— C'est un drame absolu que nous sommes en train de vivre ! s'exclame devant la caméra un grand gaillard hirsute, vêtu de la Saharienne dont la garde-robe de tout activiste écologiste semble être pourvue.

Cela dit, il a l'air sincèrement catastrophé, l'intervenant : dans ses yeux bleus, l'urgence et le désespoir le disputent à la volonté de convaincre.

— Mais au moins, si vous ne le faites pas pour vous, pensez à vos enfants ! Nous leur laisserons quoi, en héritage ? Des terres arides, des montagnes d'immondices, quelques images de ces créatures que leurs ancêtres appelaient «animaux» ?

Xyong Mao envoie valdinguer la tablette au loin. Il a pourtant bon caractère d'habitude. Mais il y a des moments où son ennui est tel que même les images visionnées sur la tablette qu'on a mise à sa disposition pour le distraire finissent par l'agacer. D'où son mouvement d'humeur et son peu d'égard pour un objet valant plusieurs centaines de dollars.

Celui-ci fait toutefois honneur à la mention «Incassable» que le constructeur y a fait apposer : l'appareil rebondit souplement sur le sol et retombe à plat, intact. Un résultat obtenu à grand renfort de matériaux non recyclables, bien sûr. C'est le produit phare de l'année, cette tablette, et un vrai coup de comm' que d'en avoir offert une dizaine au personnel qui travaille ici. À condition que l'on puisse filmer au quotidien ceux qui s'y trouvent. Une sorte de télé-réalité commerciale, quoi.

Tandis qu'en fond sonore, le reportage télévisé continue

à se dérouler, Xyong Mao ne se doute pas une seconde que son geste est en train de faire sérieusement monter la cote de l'entreprise en Bourse.

Son regard s'est porté au loin, sur les monts enneigés qu'il discerne à peine. Ses narines, lui semble-t-il, lui transmettent l'odeur de la neige qui y est perpétuelle. Il aimerait tant se trouver là-bas. Ne plus dépendre de personne.

Ici, il étouffe. L'air n'est pas assez pur, pollué par les gaz d'échappement des voitures et la fumée des usines. Et surtout, l'espace est restreint. Beaucoup trop restreint.

Et il comporte des barreaux. Même dans la cour où il se tient en ce moment.

Souvent, il contemple le monde derrière le grillage, s'imaginant libre de s'y promener. Mais l'immensité du ciel finit toujours par se heurter aux impitoyables barres grises et aux murs qui l'entourent.

Car Xyong Mao est prisonnier.

Oh, ce n'est pas un criminel, il n'est coupable de rien. Il est même plutôt considéré avec affection par ses gardiens.

Il n'est pas fou non plus. Enfin, il ne le pense pas. Mais il n'est pas exclu que cela finisse par lui arriver.

Il est en fait là dans «son propre intérêt», un réfugié politique en quelque sorte. Apparemment, sa vie serait en danger dehors... C'est sûrement vrai, puisqu'il est le seul survivant de sa famille.

Il n'empêche que personne ne lui a demandé ce qu'il préférerait : prendre le risque de mourir de faim ou d'une balle dans la tête à l'extérieur, ou profiter de la sécurité et du confort que lui offre sa prison. Encore que, à choisir, il aurait préféré que les choses ne changent pas : ses ancêtres ont bien vécu heureux et en paix dans la province du Ya'an pendant des siècles. Mais voilà, depuis est advenue

cette fameuse déforestation. Et on ne lui a pas laissé le choix. Ils sont venus le chercher, avec d'autres orphelins comme lui, alors qu'il n'avait que deux ans. Aujourd'hui, il en a cinq.

À la vérité, il a peut-être été placé là pour son bien, mais finalement ce sont ceux qui le gardent qui en tirent le plus d'avantages. Car grâce à la «magie d'Internet», Xyong Mao est devenu une star non seulement en Chine, mais dans le monde entier.

La moindre de ses pitreries est aussitôt instantanément diffusée par la caméra qui le filme pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre et retransmise à des millions de followers qui se sont abonnés à son compte Twitter. Si sur Twitter, il marche bien, c'est cependant sur Facebook que ses vidéos atteignent des records de vues.

Il faut dire qu'il a tout pour faire craquer le public, Xyong Mao. Ses yeux noirs liquides attendrissent même les plus blasés des internautes et beaucoup aimeraient le prendre dans leurs bras.

Parfois, on l'oublie quelque temps, puis il suffit d'un événement comme la sortie d'un film où l'un de ses amis s'exerce au kung-fu et sa popularité repart en flèche.

Ses admirateurs lui font parvenir des caisses entières de ses aliments préférés, à tel point qu'il a fallu le mettre au régime, car il commençait sérieusement à s'empâter.

Depuis tout à l'heure, il n'a pas bougé de son poste d'observation, les yeux levés vers les hauteurs qui le narguent. Puis il baille à s'en décrocher la mâchoire.

Ravie, une petite fille située de l'autre côté de la cour où il se tient tire son père par la manche :

— Papa, regarde, c'est Xyong Mao !

Mais la star fait la sourde oreille et ne daigne même pas se retourner.

Il attend un signal.

À l'heure convenue, la personne dévolue au nettoyage entre.

Les yeux de Xyong Mao se mettent à briller : elle est nouvelle. Il a enfin peut-être une chance de pouvoir exécuter son plan.

L'air détaché, il s'avance nonchalamment tandis qu'elle commence à ratisser les feuilles de la courette. À ses côtés, le gros panier en osier tressé attire Xyong Mao comme un aimant.

C'est alors qu'il devine un mouvement du coin de l'œil. Mince, il n'est pas le seul sur le coup ! Il va falloir être

rapide pour s'emparer de l'objet en premier.

Heureusement, les frères Ping sont plus jeunes que lui et peu expérimentés : leur précipitation les perd. La femme les a vus, en a attrapé un sous le bras et a tendu la jambe pour empêcher le deuxième d'avancer : à quatre pattes, encore malhabile, il ne peut pas sauter par-dessus l'obstacle qu'elle lui présente. Tout occupée à gérer les jumeaux, elle a tourné le dos à Xyong Mao. C'est le moment !

Il accélère alors et, d'un geste précis, fait tomber le panier au sol.

Deux secondes plus tard, il est roulé en boule à l'intérieur et pendant un bref instant, il se dit que ça va marcher.

Mais la femme l'a vu, bien sûr, et après avoir relâché l'un des Ping un peu plus loin, déluge gentiment mais fermement Xyong Mao de sa cachette. Déçu, il ne perd toutefois pas espoir car, pendant ce temps, l'un des frères Ping s'est emparé de la pelle qu'elle a laissée choir, attirant à nouveau l'attention sur lui.

*Finalemnt, on forme plutôt une bonne équipe, tous les trois, se dit Xyong Mao.*

Pendant de longues minutes, la pauvre employée passe effectivement son temps entre les uns et les autres, récupérant pelle, râteau et panier... pour, à chaque fois, se faire subtiliser l'un d'entre eux.

Car obstinément, ils ne lâchent rien sans chercher aussitôt à reprendre autre chose.

Bien sûr, ils n'auraient jamais eu gain de cause et au final Xyong Mao voit avec regret, mais sans surprise, l'objet de sa convoitise réintégrer le placard où il est systématiquement rangé, derrière une porte fermée à clef. Il lui faudra réessayer demain, voilà tout.

La petite fille qui l'observait un peu plus tôt n'a pas perdu une miette du spectacle. Ni son père, d'ailleurs, qui a filmé toute la scène.

Ce dernier est ravi, car il est sûr que sa vidéo aura un succès fou. Après tout il est temps que les chats perdent leur hégémonie sur les réseaux sociaux.

Là-bas, indifférent à toute cette attention portée à sa personne, Xyong Mao a repris sa contemplation nostalgique de la montagne et grignote, pour se consoler, une pousse de bambou. Il rêve au temps où, avec ses frères, il courait la forêt enneigée, libre. Indépendant.

L'un des pandas.

Bonjour à tous, je suis publiée et autoéditée depuis 2012 et je suis une « pandette ». Entendez par là une fan de l'Indé Panda... et des pandas tout court bien sûr. Saviez-vous que le mot panda voulait dire «chat-ours» ? Adorable, non ?

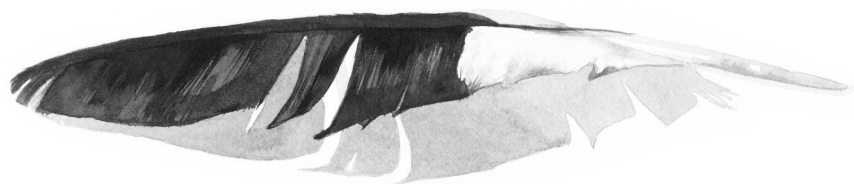
Je n'ai donc pas pu résister au challenge que cela représentait d'écrire sur eux pour ce premier AT. J'ai également été inspirée par cette vidéo Facebook, drôlissime : <https://www.facebook.com/TheGreatPandaConspiracy/videos/1017792888300485/>

À la base, cela dit, j'écris plutôt sur des pays que sur des animaux, et je m'intéresse également aux créatures mythologiques et aux mythes fondateurs de ces contrées. Mon but c'est de faire voyager les lecteurs à travers mes histoires, non seulement en leur faisant aimer un lieu géographique (l'Écosse, la Grèce) mais également en leur proposant de s'évader du quotidien. Je vous invite donc à de beaux voyages en ma compagnie. Si vous avez apprécié «Dépendance», je pense que vous aimerez lire mon tout dernier ouvrage, qui vient de sortir. Il s'agit d'un recueil de nouvelles intitulé «Villes de légende». Sa page de présentation est ici : <https://booklaunch.io/Nathalie%20Bagadey/villesdelegende>.

À bientôt !



Nathalie BAGADEY



Patrice DUMAS

# LE CHEF D'ŒUVRE DE MAÎTRE OSATO



**M**aître Osato, en contemplant son ouvrage, éprouva une lueur de fierté ; puis, bien vite, en se reprochant presque cet élan, il refréna son orgueil. Pourtant, il admit, alors que ses yeux scrutaient chaque reflet de la surface vermeille, que jamais un de ses travaux n'avait approché aussi intimement la perfection, but suprême, mais inaccessible, de ses gestes. Sans amertume, maître Osato savait que sa quête resterait vaine, chaque nouveau chef-d'œuvre façonné par ses mains expertes repoussant les limites de son art. Cependant, l'âge ayant fait naître en lui un doute cruel, il s'interrogea : cette boîte laquée ne serait-elle pas la dernière de sa longue carrière ?

Curieusement, à plus de quatre-vingts-dix ans, maître Osato, au crépuscule d'une vie de labeur, craignait bien moins la mort, que les persécutions de la vieillesse. Certes, sa vue était restée excellente, ses doigts, malgré quelques douleurs, avaient conservé leur agilité et leur précision, mais qu'en serait-il demain ? Cette question le perturbait, maître Osato, soucieux de la pérennité de son habileté, examina encore plus méticuleusement le brillant profond, cent fois poli, de la délicate laque, chaque incrustation de nacre, la jointure du couvercle. Enfin, il reposa la boîte, satisfait : malgré sa traque minutieuse, il n'avait pu déceler le plus infime défaut.

Alors, maître Osato couvrit soigneusement le produit de son génie d'un linge doux, puis il le plaça dans une cassette dont il avait confié la fabrication, en *Shira Kashi* de Kyushu, un beau bois clair au fil

droit, à son meilleur apprenti, et il se souvint de la lettre que l'honorable Atsuhito Sakata lui avait envoyée quatre mois plus tôt, quelques jours avant le dernier *hanami*, en exprimant, dans une forme particulièrement recherchée, le désir de le rencontrer.

La rédaction du texte, d'un grand respect, sans toutefois jamais être obséquieux, laudateur, en évitant tout excès de mauvais aloi, traduisait, avec amabilité et mesure, l'admiration que le magnat de l'acier portait au maître du *Shishiai Togidashi Maki-e*<sup>1</sup>.

Comme tous les Japonais, maître Osato connaissait le groupe sidérurgique centenaire, fondé par le regretté Sōichirō Sakata, et il fut agréablement surpris par un raffinement qu'il ne soupçonnait pas, chez un héritier dont la richesse prenait source dans la fureur de hauts-fourneaux vomissant une lave incandescente. Il avait donc répondu favorablement à cette demande, en suggérant à Atsuhito Sakata une promenade au parc du Heian-jingū, un des plus admirables de Kyoto, où maître Osato entraînait chaque année ses disciples, pour admirer les cerisiers en fleurs annonçant, avec une magnificence dont la création a le secret, l'avènement du printemps dans l'archipel nippon.

Pour rien au monde, maître Osato n'aurait manqué le *hanami*, la contemplation des frondaisons colorées à l'infini par d'éclatantes grappes roses, qui toujours l'émerveillaient, et il s'y préparait plusieurs

---

<sup>1</sup> Forme la plus élaborée, combinant différentes techniques, pour décorer les objets en laque.

jours à l'avance. Il choisissait méticuleusement le kimono de soie qu'il porterait, en favorisant une tonalité sombre, pour ne pas offenser la nature, si prodigue de couleurs vives. Il composait le menu traditionnel, que ses élèves prépareraient la veille de leur visite, et qu'ils emporteraient dans des paniers en osier, pour passer la journée entière près du sanctuaire shinto, et déjeuner sur la berge de l'étang.

Au matin du rendez-vous, Atsuhito Sakata s'était présenté, vêtu d'un kimono aux teintes discrètes, et maître Osato avait grandement apprécié cet attachement aux coutumes ancestrales. Après que l'un et l'autre se soient inclinés à plusieurs reprises, avec la plus grande déférence, la conversation s'engagea. L'homme d'affaires réitéra ses compliments, et il requit le privilège d'assister à la leçon de maître Osato.

L'artiste objecta :

— Sakata-*sama*, mon cours doit durer jusqu'au soir, et votre temps est tellement précieux... Mais le richissime industriel répondit :

— Osato-*sensei*, jamais mon temps n'aura été mieux employé.

Puis, après une courte hésitation, il se confia au vieillard, comme s'il parlait à un père aimant :

— Maître, un manque terrible tarade mon esprit : je n'ai jamais connu l'enthousiasme exagéré, l'exaltation brouillonne de la jeunesse. À vingt ans, le destin a voulu que je possède des usines immenses, funestes dragons crachant au ciel une fumée noirâtre, servis par une armée d'esclaves trimant, dans un bruit infernal, sur des machines gigantesques. Aujourd'hui, après trente ans passés à la tête de mon entreprise, ma vue est obscurcie, mon âme est assombrie, et la richesse dont je dispose m'indiffère, car elle est entachée. L'acier que nous produisons est transformé en canons, navires, avions, armes, certes indispensables à la grandeur de notre empire, mais mon œuvre est œuvre de mort, et cela ébranle ma conscience, au point que je pourrais tout abandonner. Osato-*sensei*, en m'acceptant parmi vos disciples, vous m'aidez à, une fois dans ma vie, me sentir jeune, et vous éclairerez ma décision.

Maître Osato, sensible à cet émouvant plaidoyer, accéda volontiers à la demande d'Atsuhito Sakata, puis, patiemment, il apprit à ses élèves à détailler

chaque branche, chaque corolle, chaque pétale, le grain de l'écorce, l'articulation des feuilles, afin de les rendre parfaitement. Pour ces néophytes, chaque fleur était semblable à une autre, mais, pour maître Osato, chacune était particulière. Grâce à un sens de l'observation hors du commun, aucune singularité, aussi ténue soit-elle, ne lui échappait, ce qui ne manqua pas de surprendre Atsuhito Sakata.

Déconcerté, il confia au vieux maître :

— Quand je visite mes fonderies, mon regard croise celui de centaines d'individus, dont j'ignore le nom. Cela me chagrine, mais comment pourrait-il en être autrement ? Les directeurs qui me guident, au seuil de chaque atelier, m'indiquent seulement son effectif : "Ici, Sakata-*sama*, à la forge, nous avons 350 employés ; là, au laminage, 260..." Pour moi, les visages de ces ouvriers sont tous identiques, alors que, vénéré maître, vous savez différencier ces innombrables fleurs.

L'artisan assura :

— Ce soir, vous aurez acquis cette faculté, Sakata-*sama*, et plus jamais vous ne verrez les êtres, aussi humbles soient-ils, de la même manière. Quand vous saurez distinguer une fleur de cerisier d'une autre, vous pourrez reconnaître chacun des hommes qui peuplent vos usines.

Maître Osato reprit sa leçon, suivie avec la plus grande attention par tous les membres du groupe qui l'entourait, avides d'écouter ses conseils. La journée s'écoula ainsi, dans la quiétude du parc du Heian-jingū, et Atsuhito Sakata, comme un simple apprenti, bénéficia de l'enseignement du maître.

Il s'amusa d'entendre maître Osato professer, à un novice trop impatient de progresser :

— Jeune impétueux, rien ne sert de courir après l'arc-en-ciel ! Assieds-toi, laisse ton regard capturer sa beauté, puis, libère-la dans tes mains.

Au soleil déclinant, maître Osato donna congé à ses élèves, et il marcha encore avec Atsuhito Sakata qui l'interrogea :

— Vénéré maître, j'ai conçu le fol espoir que vous accepteriez de confectionner pour moi une de vos merveilleuses boîtes laquées. Pourrais-je me réjouir de votre agrément ?

— Oui, Sakata-*sama*, car votre application, pendant cette journée, a été grande. Je choisirai pour sujet ce *hanami*, que nous avons passé ensemble.

Atsuhito Sakata le remercia, en s'inclinant très profondément. Bien sûr, il ne saurait demander un prix au maître, chacune de ses œuvres étant inestimable ; et maître Osato ne réclamerait quoi que ce soit, sûr de la générosité de son admirateur. L'usage voulait, au moment de la livraison, que l'artisan reçoive un petit coffret, présenté par son client comme un simple souvenir de leur rencontre. Évidemment, le coffret contenait une très forte somme d'argent.

Le vieil homme avait donc travaillé, quatre mois durant, pour satisfaire sa promesse à Atsuhito Sakata. Aujourd'hui, son ouvrage terminé, il s'apprêtait à le lui remettre.

Dès midi, maître Osato se fit conduire à la gare, pour emprunter un rapide conduisant vers le sud. Pendant le trajet, il admira les paysages de l'île de Honshū, qu'il parcourait, puis, alors qu'il somnolait, les deux épisodes les plus marquants de sa vie lui revinrent en mémoire.

Il se souvint, le cœur toujours serré, de la scène émouvante des adieux, après les années d'apprentissage passées chez le vénéré professeur de *Togidashi-Maki-e*, Yoshi Keiju :

— Osato-*chan*, mon ami, je ne peux plus te donner de leçon.

— Pourquoi, Keiju-*sensei*. Vous aurais-je déplu ?

— Non, bien au contraire, mais mon enseignement est achevé, car tu me surpasses en tout.

— Pourtant, je dois continuer à apprendre, je manque tellement d'expérience !

— Tu peux encore progresser, il est vrai, et le temps sera ton allié. Applique-toi sans relâche.

Sur cette ultime recommandation, le jeune homme avait quitté son maître, pour s'adonner à l'affermissement de son talent. Grâce à son assiduité à l'établi, son adresse et son sens artistique s'étaient affinés, et il était parvenu, à l'âge de la plénitude, à hisser au pinacle la réputation de son atelier, estimé dans tout le Japon.

Maître Osato se rappela aussi, non sans fierté, la commande reçue du palais, vingt ans plus tôt. Son savoir-faire surpassant déjà celui de tous les autres *Maki-e Shi*, le grand chambellan du Kōkyo l'avait sollicité, avec une exquise courtoisie, pour confectionner, avec toute la diligence possible,

une boîte laquée pour l'empereur, protecteur de l'artisanat traditionnel. La lettre suggérait, fort aimablement, qu'il s'inspirât de la floraison des cerisiers. Aucune autre directive n'était donnée, preuve de la confiance que le monarque plaçait dans les capacités de son illustre sujet.

Maître Osato s'était inquiété : ses pairs, en le désignant à un proche du dieu incarné descendant de la déesse Amaterasu, n'avaient-ils pas exagéré ses mérites ? Sa maîtrise, pourtant acquise au long d'un demi-siècle, était-elle suffisante pour combler les vœux de son suzerain ? Finalement, maître Osato, faisant taire son humilité, avait admis que son savoir-faire, unanimement reconnu, pouvait mériter cette consécration. Alors, quand les premières fleurs de cerisiers avaient éclo, et qu'une splendeur enchanteresse, hélas éphémère, avait gagné les jardins de Kyoto, maître Osato, du levant au couchant, s'était absorbé dans la contemplation de son sujet, puis, les mois suivants, il s'était acquitté de sa tâche, avec une application toute particulière. Lorsque, enfin, la commande de l'empereur fut prête, il avait avisé le palais, et on lui accorda l'insigne honneur de présenter le fruit de son travail au souverain. Quelques jours plus tard, un messenger apporta une calligraphie, marquée du sceau de sa majesté, qui exprimait sa grande satisfaction. Malgré sa modestie, maître Osato aimait à se rappeler cet instant de gloire.

Finalement, apaisé par ces doux souvenirs, et bercé par les mouvements de la voiture, le vieil homme s'endormit. Le soir, le contrôleur le réveilla, juste avant que le train arrive à destination, dans la région de Chūgoku, où habitait Atsuhito Sakata.

L'artisan dîna chez un de ses anciens élèves, qui le reçut avec dévotion, en s'extasiant devant le travail que maître Osato venait d'achever, puis il se coucha tôt.

\*

Atsuhito Sakata, afin de donner davantage de lustre à la réception du chef d'œuvre dont il avait sollicité la confection lors du *hanami*, avait convié maître Osato dans ses bureaux du hall des industries, un vaste bâtiment abritant des salles

d'expositions, prestigieux rendez-vous des hommes d'affaires de la province, et même du Kansai voisin.

Aux premières heures du jour, maître Osato avait donc été reçu en tête-à-tête, par son respectueux admirateur. L'artiste déposa cérémonieusement le coffret contenant la boîte finement décorée, et Atsuhito Sakata, avant même de l'ouvrir, s'inclina respectueusement devant l'objet, puis, cédant à son impatience, il découvrit la merveille tellement désirée depuis le printemps.

La perfection du travail accompli le sidéra. Jamais il n'avait espéré un tel aboutissement, sublime en tous points. On ne savait s'il fallait admirer le plus l'harmonie exemplaire des proportions, l'élégance irréprochable des formes, la délicatesse du motif, les reflets profonds de la laque, ou attarder son regard sur chaque pétale des fleurs, magnifiquement reproduites, en nacre irisée.

Atsuhito Sakata loua en termes choisis l'immense talent de maître Osato, et il lui exprima ses remerciements avec une exquise courtoisie, puis il invita le génial créateur à s'approcher de la grande baie vitrée, où la lumière du soleil matinal de l'été, baignant le ciel limpide, mettrait davantage en valeur la subtilité des teintes.

Soudain, une étrange lueur éclaira la pièce, puis les deux hommes ressentirent les prémices du souffle qui les tua net, dans l'effondrement du hall des industries. Ce 6 août 1945, à 8 heures 16, la première bombe atomique venait d'exploser au-dessus de Hiroshima, en tuant 75 000 Japonais, et la nuée ardente née de la fission de quelques centaines de grammes d'uranium, consuma dans les décombres le dernier chef d'œuvre de maître Osato.

Quel plaisir de voir son nom figurer au sommaire du premier numéro de l'Indé Panda ! Quel honneur de compter parmi les ambassadeurs d'une écriture créative, attachée à un style élégant.

Auteur indépendant depuis plusieurs années, je n'ai d'autre ambition que de distraire.

Le chef d'œuvre de Maître Osato est une des nouvelles du recueil d'histoires insolites Les Ruines de Glenmoor. J'espère que la curiosité vous incitera à découvrir les autres récits figurant dans ce livre, disponible en e-book ou en édition broché.

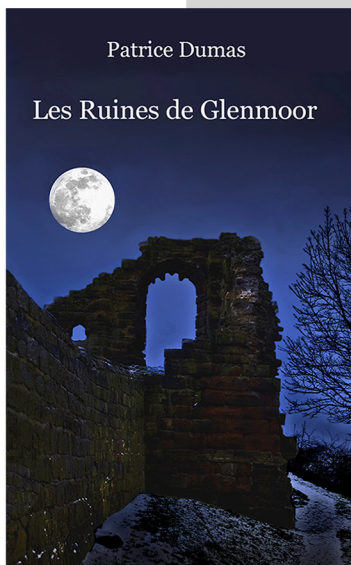
Au sommaire : La burle ; Déjeuner au Ritz ; Place aux jeunes ! ; Le seigneur du château ; Gaston Chabrier ; Maître Valmont-Liénard, avocat ; Le mort de la Sainte-Victoire ; L'église Saint-Gwenaël de Talladec'h ; La Fleur Blanche ; Le numismate ; Le chef d'œuvre de Maître Osato ; L'affût ; Jack ; Le compartiment de première classe ; Un certain 4 mai 1904 ; Southampton-New York ; Les ruines de Glenmoor.

Découvrez tous mes livres et les liens pour en lire des extraits, sur mon site Internet : <http://www.patricedumas.com>

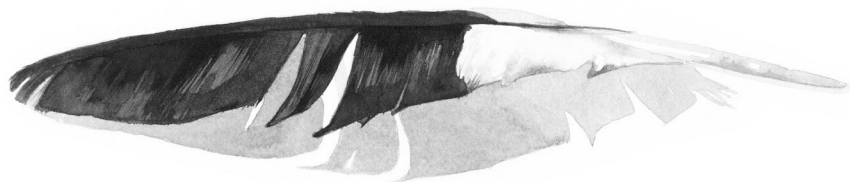
Visitez ma page Amazon pour enrichir votre bibliothèque :

<https://www.amazon.fr/Patrice-Dumas/e/B00DWDGOXO>

Je vous souhaite d'agréables moments, à la lecture du premier numéro de l'Indé Panda !



Patrice DUMAS



**Marie HAVARD**

# LA FEMME SANS VISAGE



O h, pour pleurer, on pouvait dire qu'elle avait pleuré. Les larmes la prenaient d'un coup, et ça coulait inexorablement comme une fuite dans une conduite de salle de bain. Presque aussitôt, elle avait les yeux rouges et bouffis, la peau délavée par l'eau des larmes, la bouche boursoufflée, les narines qui coulaient, et elle reniflait bruyamment comme un gamin mal élevé. Pleurer ne l'embêtait pas, elle avait fini par s'y habituer, mais alors, quelle mine épouvantable cela lui donnait !

Et puis, c'était un peu comme un handicap. Elle pouvait se mettre à pleurer en pleine rue, ou bien en conduisant sa voiture, ou encore en faisant les courses. Pourtant, tout allait bien, elle n'avait rien. Elle n'avait jamais su pourquoi, depuis toute petite, elle pleurait des larmes de crocodile. Cela faisait partie de la routine de la journée, comme boire un verre de jus d'orange le matin, ou fermer la porte à clé le soir. C'était tout à fait banal. Elle n'était pas triste, elle ne souffrait pas de quoi que ce soit, elle n'avait pas non plus une poussière dans l'œil, non, elle n'avait rien de tout cela. Mais elle pleurait.

C'était réellement un inconvénient, qui lui rendait la vie plus difficile à vivre. Elle pleurait tout le temps, et c'était assez handicapant pour que la sécurité sociale lui accorde un statut d'incapable au travail.

Elle ne se souvenait pas de la première fois où elle avait pleuré. Mais sa mère, oui. Plusieurs fois, les deux femmes avaient discuté ensemble de cela afin de trouver l'origine du mal...

— Au début, ma chérie, je croyais que tu jouais de la comédie pour obtenir un câlin, un gâteau ou un jouet. Puis je me suis rendue compte que tu pleurais vraiment trop pour que cela soit normal. J'étais inquiète, alors je t'ai emmené consulter un médecin. Il avait une

réponse logique : tu faisais certainement tes dents. Mais tu continuais à pleurer, alors je suis retournée le voir : c'était la croissance. Les peurs nocturnes. Puis le stress de l'école. Puis la jalousie de l'arrivée de ta sœur... Bref, les hypothèses s'enchaînaient mais au fond le véritable problème n'était pas réglé, et tu pleurais toujours sans qu'on sache pourquoi.

— Alors tu as été voir un autre médecin ?

— Oui, quand j'ai compris que celui-ci était incapable de nous aider, je me suis tournée vers un pédiatre. Selon lui, il fallait te laisser pleurer sans venir te consoler, et tu finirais par te rendre compte toi-même de ton caprice et par arrêter. J'ai tenté l'expérience en t'abandonnant durant trois jours, trois après-midis entiers où tu es restée seule, enfermée dans ta chambre, à hurler, trempée de larmes. Je n'ai pas pu supporter bien longtemps de te voir comme ça, alors j'ai essayé la méthode inverse, je te prenais dans les bras à chaque crise. Heureusement, à cette époque, je ne travaillais pas ! Mais à mon grand désespoir cela ne changeait rien, que je te serre dans mes bras ou pas, tu pleurais tout autant... Comment trouver une solution à ce grand malheur ?

— C'est là que tu t'es tournée vers un psy.

— Le psychologue pensait qu'il pouvait y avoir un trouble important caché au plus profond de toi... Quand ton père nous a quittées, tu avais trois ans et demi. J'ai tout de suite pensé à ça, comme traumatisme. Le psy pensait plutôt à un abus. Ou à un stress post-traumatique. Bref... On t'a fait subir toute une batterie de tests de personnalité, ma pauvre chérie. Et on n'a rien trouvé. A l'âge de quatre ans, tu avais passé le test de Rorschach (c'est celui qui est basé sur les taches d'encre) ainsi qu'un test de QI, une évaluation sur l'échelle de dépression et sur celle d'anxiété... Ensuite, tu as aussi subi des tas d'entretiens, tu as dû répondre

à des centaines de questions, suivre des traitements médicamenteux... Ton cerveau et tes réactions ont été analysés par des dizaines de psychiatres différents, jusqu'à tes sept ans...

— Mais aucun n'avait de réponse à nous apporter.

— Non, personne ne trouvait rien d'anormal...

On a aussi été voir l'ophtalmologue, tu te souviens ? Il avait ausculté ton canal lacrymal. Techniquement, tout était à sa place, les larmes protégeaient bien la cornée. Il avait même analysé la composition de tes larmes. Tu pleurais jusqu'à un verre et demie par jour, l'équivalent de 30 cl. Dans le liquide récolté, il y avait 98% d'eau, des sels minéraux, des lipides, du chlorure de sodium, des protéines, de l'oxygène et, chose bizarre, un peu de curcuma. Il n'avait pas pu expliquer pourquoi.

— Du curcuma ? C'est pas une épice, ça ?

— Si. C'est un condiment originaire d'Inde.

— Tu m'avais fait manger un plat indien, ce jour-là ?

— Non, pas du tout ! L'ophtalmologue était étonné du résultat, il a refait le test, et le curcuma s'est révélé être bien présent, ce n'était pas une erreur.

— Je me souviens aussi de ce marabout que tu nous avais emmené voir... J'avais quel âge déjà ?

— Tu avais six ans. C'était en mars 1980.

— Je m'en souviens comme si c'était hier. L'homme qui nous avait reçues était grand et maigre, sec comme une branche morte, aux mouvements vifs et précis. Tout paraissait si bizarre, c'était comme pénétrer l'antré d'un sorcier... On s'était installées sur un canapé de velours décoloré. L'homme m'avait demandé de me lever et de tirer la langue. Après m'avoir observée, il avait hoché la tête et demandé : « Petite, pense très fort à la tristesse. » J'avais fermé les yeux et mes larmes avaient coulé presque aussitôt. Et là, quelque chose d'étrange était arrivé, je m'étais mise à rêver que j'étais quelqu'un d'autre. Dans ce rêve très bref, il faisait chaud et j'étais entourée de belles femmes voilées, aux yeux noirs maquillés, dépliant des étoffes aux mille couleurs. Puis cette vision s'était évanouie.

— Ce brave homme a fait ce qu'il a pu pour te retirer le mal. Tu te souviens de cette décoction qu'il t'avait conseillé de boire chaque jour, pour arrêter les pleurs ?

— Oh oui, c'était infect !

— C'était de la pulpe d'oignon infusée en tisane. Tu as bu cette potion tous les matins au petit-déjeuner et tous les soirs avant de te coucher, pendant un an. Inefficace, encore une fois...

— Depuis, je ne peux plus avaler un seul morceau d'oignon, j'en suis écœurée. Par contre j'ai toujours autour du cou cette amulette qu'il m'a remise lorsque nous sommes parties de la consultation.

Elle caressa le minuscule coffret entre son pouce et son index. Elle n'avait jamais su ce qu'il y avait dedans mais c'était devenu comme un prolongement d'elle-même. Aujourd'hui elle pleurait toujours, plusieurs fois par jour, sans autre raison que celle de se sentir vaguement triste.

Dès l'âge de dix ans, elle avait été suivie régulièrement par un médecin spécialisé, car à force de pleurer elle avait des migraines de déshydratation. Elle avait dû réorganiser son quotidien : elle ne devait se déplacer qu'avec des bouteilles d'eau minérale et boire au moins trois litres d'eau par jour, le double de la quantité journalière recommandée, car elle perdait beaucoup d'eau à chaque crise. Elle devait régulièrement faire contrôler ses yeux, dont les vaisseaux sanguins se gonflaient anormalement sous l'effort répété des crises multiples. La dermatologue lui prescrivait aussi une crème spéciale pour soulager la peau du contour des yeux. En outre, elle gardait toujours sur elle, en cas de déplacement, un stock conséquent de serviettes humides hypoallergéniques pour apaiser son visage en cas de crise. Tout cela coûtait cher.

Son corps était constitué de plus d'eau que la normale : alors qu'un corps humain est composé de 65% d'eau, le sien en était fait de 80%, et elle pleurait la quantité des 20% de différence. Ses analyses de sang montraient également une déficience chronique en potassium. Elle était un cas unique qui restait un mystère pour la médecine.

Son enfance s'était déroulée dans la solitude et le silence. Elle avait peu d'amies. Au collège, à l'âge où ses camarades de classe commençaient à se maquiller, elle restait à l'écart. Oh, elle avait bien essayé, une fois, de se maquiller, mais au lieu de la rendre plus belle, le maquillage coulait à la moindre larme et lui donnait un air encore plus pitoyable. Elle avait toujours été différente. Dans les cours d'école, quand les enfants riaient et couraient, elle pleurait en cachette, loin des autres. Pleurer était incompatible avec les jeux. Et puis, on se moquait d'elle et de ses gros yeux rouges : on l'avait affublée du surnom « le crocodile ».

Sa vie amoureuse était un désastre. Personne ne souhaitait vivre avec une fille qui pleurait sans cesse, au visage constamment défiguré par les larmes. Avec son premier véritable petit-ami, qu'elle ne voyait que par courtes périodes, elle avait réussi à cacher son handicap pendant quelques semaines. Puis elle avait pleuré juste après l'amour. Cette originalité avait charmé le jeune



homme, qui trouvait cela mignon. Mais dès le lendemain, il s'était rendu compte que cela n'avait aucun rapport avec lui, et de dépit, blessé dans son amour-propre, il l'avait quittée sans ménagement.

Ça avait été une période difficile. Elle était à la limite de la dépression. La seule activité qui lui apportait du bien-être était nager – immergée dans l'eau, pleurer n'était plus un handicap.

Un jour, elle s'était rendue compte qu'elle avait un don pour les plantes. Elle avait pris l'habitude de conserver ses larmes en bouteille afin d'en faire bénéficier cette flore qui peuplait son appartement. Elle avait conçu une machine qui s'apparentait à un tire-lait et qu'elle avait nommé le « tire-larmes ». Elle plaçait ces lunettes trois fois par jour sur les yeux et pouvait laisser libre cours à ses pleurs sans se mouiller ; le liquide était récupéré, elle en mesurait la quantité à chaque crise et notait tout sur un cahier, avec une courbe de l'évolution. Un jour, l'idée lui était venue d'arroser du terreau de ses larmes : des graines venues d'elle ne savaient où avaient germé. Quoi qu'elle arrosât, tout poussait abondamment. C'était grâce à ce don qu'elle parvenait à gagner sa vie désormais : elle faisait pousser des plantes exotiques sur demande et les vendait sur internet.

Régulièrement, elle se rendait dans le cabinet du Docteur Bonnejou pour faire un don de larmes. Grâce à elle, des personnes insensibles avaient de nouveau pu pleurer. Ils avaient ensemble mis au point ce procédé breveté qui permettait à Réjane de compléter ses revenus. Une activité certes inédite mais qui lui donnait de quoi vivre.

Les années avaient passé. Elle avait appris à vivre avec ça et à ne pas se poser de questions. La seule chose qui la tracassait, maintenant qu'elle avait dépassé les quarante-cinq ans, était son visage. Il changeait, elle devait bien l'admettre. Tant de larmes l'avaient délavé. On n'y trouvait plus ni malice ni charme. Sa peau était une terre désolée, terne, transformée par d'innombrables inondations, ses yeux étaient sans expression, son nez une incohérence au milieu de cette figure, ses lèvres sans couleur et sa bouche un trou béant.

Elle restait souvent des heures dans la cuisine, assise à table, dans le silence troublé uniquement par les spasmes de l'horloge. Elle aimait bien être dans cette pièce. Le frigo qui grelottait était comme un compagnon de tristesse. Elle préférait être là que dans la salle de

bain. Peut-être parce que cette pièce n'avait pas de miroir pour lui renvoyer son image floue. Et puis, elle aimait cuisiner. Souvent, elle utilisait une de ses larmes pour donner un goût unique à ses plats.

Un matin, le pire de tous les matins, elle s'était levée sans visage. C'en était fini, les larmes avaient eu raison d'elle. Quand elle s'était regardée machinalement dans le miroir au-dessus des WC, elle n'avait rien vu. Elle avait beau chercher, il n'y avait aucune trace de visage, juste un amas de cellules désordonnées. Personne ne pouvait plus la reconnaître, rien ne la distinguait des autres, ou même d'animaux ou de plantes. Car qu'est-ce qui fait l'homme et la femme ? Un visage. Une femme sans visage en est-elle toujours une ? Elle n'était plus qu'un être vivant inclassable.

Perdre son visage ne l'avait même pas étonnée. C'était la suite logique de sa « bizarrerie ». Elle était quand même retournée dans sa chambre, pour voir si elle ne pouvait pas le retrouver dans les plis des draps ou sur l'oreiller. Mais il n'y avait rien. Elle l'avait peut-être perdu pendant son sommeil. Elle haussa les épaules. Finalement, que faire d'un visage délavé ? A quoi bon en avoir un, si c'était pour qu'elle le retrouve dans ses mains à force de pleurer ? Sans visage, plus besoin de se forcer à sourire ni d'avoir honte de sa figure ou de ses larmes. Elle parvenait toujours à voir et à respirer – elle ne savait pas par quelle magie, mais c'était l'essentiel.

Ce jour-là, quand elle plaça le tire-larmes comme à son habitude, étonnamment, la récolte fut quasi nulle : à peine trois fonds de larmes. C'était la première fois depuis toutes ces années qu'elle ne pleurait pas. Le réservoir était à sec.

Elle prit le téléphone et contacta le docteur Bonnejou, qui la suivait depuis toutes ces années. Ils avaient travaillé ensemble sur son « once de tristesse », qu'elle ressentait tout au fond d'elle-même, au loin, et qui était, selon le médecin, la source de ses symptômes. Elle avait plusieurs fois eu de nouveau cette vision des tissus colorés. Mais à chaque fois qu'au cours d'une séance ils approchaient de quelque chose d'important, la tristesse s'enfonçait un peu plus, comme un mot qu'on a sur le bout de la langue mais qu'on n'arrive jamais à retrouver.

Réjane exposa la situation et le docteur fut très compréhensif :

— J'annule tous mes rendez-vous ; venez dans mon cabinet dès que vous le pouvez.

Arrivée dans la salle d'attente, elle dut faire un signe de la main pour que le médecin, qui scrutait la salle, la

reconnaisse malgré son changement de physionomie, ou plutôt, son manque de physionomie. Réjane se rendit compte qu'elle était presque devenue invisible : on ne la regardait pas, on ne la voyait pas.

Le docteur Bonnejoue l'ausculta et admit qu'elle avait effectivement perdu son visage.

— On ne s'en rend compte qu'en vous regardant de près.

Il lui posa tout un tas de questions :

— Quand avez-vous croisé votre regard pour la dernière fois ?

— Cela fait un moment... Je ne me regarde plus, vous savez. Parfois, je m'aperçois, mais c'est tout.

— Votre attitude est très risquée... Ne plus se regarder, c'est le début de sa propre disparition, car on n'existe que sous le regard d'autrui. Il se peut que votre visage, vexé qu'on ne s'occupe plus de lui, soit allé voir ailleurs.

— Mais... comment est-ce possible ? Et comment puis-je perdre mon visage sans que cela se voie ?

— Il est difficile de définir le pourquoi, mais il l'est d'autant plus de définir le comment. Il vous reste bien des cellules, des pigments, des pores, mais tout cela mis ensemble ne constitue plus un visage. Pas de sourcil, pas de paupière, pas de narine, pas de lèvres. Le plus étonnant, c'est que de prime abord, on ne voit rien. Rien d'anormal, mais rien non plus. Ce n'est qu'en vous observant en détail qu'on s'aperçoit que vous n'avez plus de visage.

— Que faire, docteur ? Je ne peux pas rester comme ça.

— Pour retrouver votre visage, il faut, je pense, redonner un ordre et un sens à ces différents éléments que sont vos cellules, vos pigments, vos pores. Je peux travailler sur une telle formule, mais je n'ai aucune idée de combien de temps cela peut prendre avant d'aboutir à un résultat. Ce sont des opérations qui n'ont jamais été faites auparavant par aucun médecin sur terre.

— Et pour mes larmes ?

— Le problème de l'arrêt complet des pleurs est certainement lié à ce traumatisme physique. Sans visage, comment pleurer ? Deuxième hypothèse : la source peut s'être tarie. Il va falloir être prudente, Réjane. Il y a un risque que la perte de votre visage aboutisse à votre perte complète. La quantité de sécrétions a-t-elle été normale hier ?

— Oui, j'ai sorti 32 cl en trois séances de tire-larmes...

— Avez-vous remarqué un changement qualitatif des sécrétions : étaient-elles plus troubles, plus odorantes ?

— Non, docteur, je n'ai rien noté d'inhabituel.

— Mmh, c'est embêtant.

Soudain, le docteur Bonnejoue la gifla violemment. Réjane eut un sursaut de surprise :

— Mais enfin, pourquoi faites-vous cela ?

— Toutes mes excuses, je voulais voir si des larmes jaillissaient et si oui, d'où.

Le docteur ne voulait pas le dire, mais il était très embêté. Si Réjane ne pleurait plus, il pouvait dire adieu au pécule qu'il amassait grâce au brevet sur le sérum à partir de ses larmes. Adieu la retraite dorée aux Caraïbes ! Il fallait que cette femme pleure à nouveau, ou bien il était perdu.

— Si seulement... Si seulement nous retrouvions des indices, des traces de votre ancien visage... Cela me permettrait de gagner du temps sur la formule.

Il examina la peau de Réjane à la loupe, mais ne trouva rien de pertinent. Même dans le piège à cellules mortes constitué par l'étroit sillon creusé derrière les oreilles (qui, anatomiquement, n'étaient plus vraiment des oreilles sur cette patiente), il ne découvrit pas quoi que ce soit qui puisse l'aider. D'un coup, il eut un éclair de génie :

— Montrez-moi vos mains, je vous prie.

Réjane obéit et tendit ses mains, paumes vers le haut.

— C'est bien ce que je pensais. Au creux de vos mains, ici plus précisément, se trouve l'empreinte de votre visage.

Il releva la tête d'un air satisfait. Son rêve de retraite dorée reprenait forme et il se voyait même allongé sur un transat, sirotant un Mojito, entouré de femmes lascives en bikini.

\*

A 6 604 km de là, en Inde, plus précisément au Rajasthan, dans le petit village de Mori Bera, une vieille femme était admirée de tous. Elle n'avait pas cherché cette notoriété et pourtant, sa renommée était telle qu'on venait des quatre coins du pays pour être irradié par sa lumière.

Soraya n'avait pas eu une vie facile, mais elle n'avait jamais pleuré. Même quand son meilleur ami avait été dévoré sous ses yeux par un crocodile qui terrorisait tout le village, il y avait 47 ans.

Elle se souvenait très bien de ce jour-là. Le jeune adolescent se baignait dans cette grande mare d'eau de

pluie, la priant de le rejoindre, l'éclaboussant en riant... Elle avait hésité un moment, elle préférait l'admirer d'ici. Il était si beau, son torse nu ruisselant mettant en valeur ses muscles discrets... L'instant d'après, tout avait basculé, si vite... Elle avait juste eu le temps de voir le sourire de son ami se crispier. Son regard affolé. Akki avait été soudainement tiré au fond de l'eau. A la surface, seulement des remous, puis cette affreuse couleur rouge. Elle avait crié, couru dans tout le village pour obtenir de l'aide. Les habitants s'étaient amassés autour de la mare mais aucun n'osait prendre d'initiative. Ils étaient tous si impuissants face au monstre de cinq cents kilos...

Le garde forestier arriva, avec un fusil armé de tranquillisants, le seul du village à pouvoir réellement les défendre. C'était la troisième attaque depuis le début de l'année. Les crocodiles s'étaient habitués à la présence de l'homme et n'avaient plus peur de lui, ainsi quand la faim les titillaient ils n'hésitaient plus à attaquer.

Soraya avait vu la tête du reptile revenir à la surface, la gueule ensanglantée. Elle se souviendrait toujours de son œil glauque, atroce, presque hautain, sûr de lui et satisfait. Il avait laissé couler une larme avant de mouvoir ses triples paupières et de sombrer dans l'eau trouble pour fuir le lieu de son crime. Le garde forestier avait tiré à quelques centimètres de lui, le manquant de peu. Presque au même moment, le corps déchiqueté d'Akki était revenu à la surface, et tout le monde avait couru à lui. Il était mort.

Jamais Soraya n'oublierait la larme du reptile. Cela la confortait dans sa conviction de ne pas pleurer, pour ne pas ressembler à ce monstre. Cette larme était un affront à l'humanité. Elle était le résultat d'un acte si prosaïque, si sauvage... Manger un homme. Pas n'importe quel homme. Akki. Lui qui était si gentil avec elle, qui lui chantait de jolis airs, qui lui fabriquait des moulages en glaise. Lui qui savait tant de choses sur les tigres. Lui qui l'avait aidée à garder espoir alors qu'elle avait été mariée de force à ce vieillard tyrannique, que la différence d'âge ne choquait pas. Et ce crocodile, en un coup de dent, avait tout détruit, pour le dévorer... C'était ignoble.

Soraya était désormais devenue une vieille femme. Rien ne pouvait lui faire oublier ce jour depuis lequel elle avait une aversion totale pour les larmes. Le temps de la vie lui avait permis de s'informer sur les crocodiles. En Floride, l'alligator américain avait les yeux qui coulaient lorsqu'il mangeait, et ceci s'expliquait scientifiquement : les glandes salivaires de l'animal,

activées lorsqu'il mastiquait, faisaient pression sur les glandes lacrymales et les déclenchaient. Le crocodile qui avait dévoré Akki avait eu le même réflexe animal que son cousin américain.

Ce jour-là, les gens avaient été étonnés qu'elle ne pleure pas, alors qu'elle venait de perdre son unique ami. Pendant que tout le village épanchait sa douleur et criait à s'en déchirer les poumons, elle avait gardé contenance avec un sourire discret et sérieux, qui se voulait apaisant. Pourtant il n'y avait personne sur terre de plus triste qu'elle à cet instant.

Ce jour-là, elle s'était rendue compte qu'elle n'avait jamais pleuré de sa vie. Elle ne connaissait pas cet acte émotionnel qui se matérialisait par une réaction physique étrange : la perte de liquide par les yeux.

Pourtant, elle avait eu une enfance difficile, ou pas d'enfance du tout, même. La souffrance, elle l'avait ressentie toute petite : avec la douleur de l'excision alors qu'elle n'avait que huit ans, avec la faim qui la tirailait pendant que ses parents donnaient les plus grosses parts de nourriture à son frère, avec la fatigue du travail forcé pendant que son frère, lui, était scolarisé. La colère, aussi, avec le mariage forcé avec un vieillard lors de l'Akha Teej, la fête des moissons du mois de mai de ses dix ans. Elle était à la fois révoltée et apeurée. Ses parents l'avaient vendue contre un peu d'argent et elle n'avait rien pu faire. Ils l'avaient trahie. Si seulement elle avait pu s'échapper avant le mariage... Mais cela n'avait pas été possible. La tristesse de ne plus voir ses sœurs, la douleur des viols collectifs par son nouveau mari et ses frères, la solitude et l'enfermement. Le déchirement d'avoir eu son premier enfant à onze ans et d'avoir dû l'abandonner à la rue parce que c'était une fille et que son mari voulait la tuer. La tristesse de sa vie soumise à un mari violent, insatisfait de sa faible dot. Malgré cela, elle n'avait pas pleuré. Elle avait dignement surmonté ces épreuves, en silence, et son visage n'en devenait que plus beau année après année.

Le jour où le crocodile avait croqué Akki, elle avait couru jusqu'au lac formé par la rivière Jawai et elle s'était accroupie au bord de l'eau, désespérée. Elle était restée ainsi durant des heures, à penser à son ami si gentil, à sa mort terrible et injuste, puis à ces gens qui la jugeaient parce qu'elle ne pleurait pas. Elle devait bien admettre qu'un mécanisme instinctif gérait son organisme. Elle savait qu'elle avait depuis toujours un réflexe de survie, qui finalement était comparable à celui du crocodile. Le

reptile pouvait rester sous l'eau plusieurs heures et pour cela, il détournait sa circulation sanguine uniquement vers les organes vitaux : le cerveau et les poumons. Soraya détournait elle aussi sa tristesse en préservant son organe essentiel, son cœur.

Elle parvenait à rejeter le poison de toutes les émotions négatives vers l'endroit de son corps qu'elle respectait le moins, ses pieds, et plus précisément son petit orteil.

Cette extrémité d'elle-même était comme la troisième paupière du crocodile, qui protégeait ses yeux lorsqu'il était sous l'eau : son orteil était presque invisible mais il la protégeait des mauvaises choses de la vie. En quelque sorte, Soraya faisait le tri sélectif et conservait uniquement les bonnes émotions, les autres partant à l'incinérateur.

Elle rentra tardivement du lac ce jour-là, le jour de la mort d'Akki. Son vieillard de mari l'attendait, mécontent, et il la battit sans pitié pour la punir. A chaque coup de bâton, il lui rappelait ce qu'elle n'avait pas le droit de faire.

— Tu ne quittes pas la maison ! Interdiction de parler à des hommes ! Et surtout ne regarde pas un homme !

A chaque coup Soraya fermait les yeux.

— Tu dois être soumise ! N'exhibe pas ton corps ! Consacre-toi uniquement aux tâches ménagères !

A chaque coup, elle concentrait sa douleur et sa rancœur à l'extrémité d'elle-même, vers son orteil.

Pendant des années, elle avait continué humblement sa vie de femme mariée. Quand son vieux mari était mort, elle avait ressenti une grande joie. Elle était enfin libérée ! A vingt-trois ans, elle avait la vie devant elle. Elle était reconnue dans le village par sa grande beauté, une beauté unique, qui devenait plus frappante de jour en jour. Les gens se retournaient sur son passage lorsqu'elle marchait dans la rue, sereine et souriante, généreuse, entourée des quatre enfants qu'elle avait eus avec le vieillard, Asha (Espérance), Bhanu (Soleil), Tarakini (Nuit Etoilée) et Kiran (Rayon de Lumière). Elle n'avait rien d'ordinaire. A chaque épreuve, son orteil devenait un peu plus noir et son visage plus rayonnant.

Les gens du village étaient surpris par sa force mentale et son optimisme à toute épreuve. Il n'était pas rare que l'on vint lui rendre visite pour obtenir des conseils ou simplement pour ressentir sa bonne humeur. Les voisins payaient cher pour habiter près de chez elle, car il se disait qu'elle dégageait une aura de bonheur :

son rire coulait comme une rivière pour abreuver les parages, il s'entendait dans toutes les oreilles alentours et déclenchait d'autres rires. Quand elle chantait, sa voix pénétrait l'âme et amenait les gens à fredonner à leur tour. On disait aussi qu'il suffisait de la voir pour être heureux.

Elle conserva durant toute sa vie ses habitudes : se lever à quatre heures, être généreuse, sereine et surtout, bien nettoyer sa maison. Elle riait tout le temps et rendait la vie des autres facile à vivre. Elle connut des joies et donna naissance à dix-huit enfants, dont douze filles, qui eurent elles-mêmes des enfants et des petits-enfants. Ainsi, à soixante-et-un ans, elle était à l'origine de l'existence de quatre-vingt-douze personnes heureuses et bien éduquées. C'était sa contribution à ce monde.

Aujourd'hui Soraya ne pouvait plus marcher. Son petit orteil était devenu noir au fil des années, puis l'orteil d'à côté, et ainsi de suite jusqu'à ce que neuf de ses orteils soient entièrement sacrifiés. Il ne lui restait qu'un morceau du gros orteil gauche qui ne soit pas touché. Soraya était désormais une vieille femme mais elle se souvenait de chaque instant vécu. Elle avait atteint la sagesse en ne s'épargnant aucun des aléas de la vie et en les surmontant courageusement. Elle avait suivi l'enseignement du célèbre proverbe « Ne coupe pas les ficelles quand tu pourrais défaire les nœuds. »

Elle était la plus belle femme du monde. Honorée comme une divinité, elle vivait de dons multiples en nature : nourriture, bijoux, fleurs... Certains voyaient en elle une incarnation de Lakshmi, la déesse de la beauté et de la prospérité, d'autres la croyaient la mère de l'univers, source de vie et de sagesse. Sa renommée était mondiale. Lors de ses sorties en ville, on tendait la main pour la toucher.

Certains de ses enfants et des admiratrices dévouées prenaient soin d'elle délicatement. On l'habillait chaque matin d'un splendide sari. On présentait devant elle des tissus colorés de plusieurs mètres de longs, turquoise, orange, rose, jaune comme le soleil... et elle choisissait celui qu'elle voulait porter – souvent le jaune, car c'était la couleur préférée de Soraya. On brossait ses longs cheveux noirs, huilés avec de la noix de coco, du jasmin et de la rose, puis on les recouvrait d'une écharpe en soie ornée de bijoux. Avec du safran séché, on traçait un point rouge sur son front, symbole du soleil levant. On lui massait le visage et les mains avec un onguent au santal blanc. Enfin, les femmes lui appliquaient quotidiennement sur les pieds, pour les protéger et

masquer leurs taches noires, une pâte obtenue par le mélange de curcuma et de jus de citron, les colorant ainsi en rouge.

Soraya se laissait faire. Elle était comme une vache sacrée que l'on décorait et que l'on honorait. Elle n'avait pas souhaité cela, mais il en était ainsi et elle jouait son rôle humblement.

Elle demeurait assise en tailleur, entourée de fleurs de lotus et de dons divers, et des centaines de pèlerins venaient lui rendre visite. Chaque matin, tous ces gens qu'elle ne connaissait pas attendaient, dehors, en file indienne, l'entrevue qui changerait leur existence. Immuable dans son sari jaune, avec ses yeux d'un noir de jais qu'ornait un trait de Khôl, le teint éclatant et le sourire permanent, elle forçait l'admiration et la reconnaissance. Son regard incandescent nourrissait l'âme des visiteurs ébahis. Son visage entier était infini de détails, on y lisait les réponses à ses maux. Son nez n'était pas simplement un nez, il exprimait les vallons de la vie et le destin de chacun, sa joue était une plaine où existaient une foultitude de cellules vivantes, ses oreilles des océans mélodieux offerts aux vents marins, sa bouche le cratère d'un volcan de connaissances, ses sourcils les feuilles des forêts de l'Amazonie.

Parfois elle se demandait ce qui arriverait lorsque son gros orteil lui aussi serait tout noir. Est-ce que cela continuerait avec une autre partie de son corps ? Mais où ? Est-ce qu'elle perdrait cette protection, cette force ? Comment aider tous ces gens alors ?

— Madame Soraya, aujourd'hui les monsieurs de la télévision sont là. Ils viennent vous filmer.

Elle avait entendu parler de cette « télévision » mais n'en avait jamais eu besoin. Pourtant, elle comblait le vide de bien des gens ici.

— Merci, ma belle. Peux-tu me faire sortir et m'installer près de la rivière ? Ainsi ils pourront filmer notre beau village.

On l'installa sur un tapis de coussins colorés. Comme il faisait très chaud, on disposa des tissus de voile de façon à ce qu'elle puisse s'abriter du soleil. Toute une ribambelle de gamins l'entourait et l'observait en riant. Certains la serraient spontanément comme eux, ou déposaient des baisers sur ses mains.

L'équipe de tournage s'avança, et tous eurent un moment d'absence lorsqu'ils rencontrèrent son visage. Ils n'avaient jamais rien vu de tel. Cette femme irradiait littéralement.

Le journaliste fit signe au caméraman de faire un plan rapproché et il avança son micro vers Soraya. Comme

à son habitude, elle était assise en tailleur, paumes de la main ouvertes vers le haut, les bras couverts de bracelets. Autour d'elle, la brise faisait vibrer les voiles colorés. Avec son sari de couleur vive, elle ressemblait à un oiseau au plumage chatoyant.

Le journaliste ne savait pas par où commencer. Il était tellement ému devant cette femme qu'il en avait oublié toutes ses questions. Ce fut elle qui brisa le silence, en riant.

— Donnez-moi votre main.

Il fit ce qu'elle lui demandait. Instantanément, il sentit une grande chaleur atteindre son cœur. Tout devint plus clair dans son esprit.

— Soraya, vous... Comment faites-vous ? Pour être si positive, je veux dire.

— Il y a des remèdes pour la maladie, il n'y en a pas pour la destinée. Alors pourquoi se morfondre sur des choses que l'on ne peut pas empêcher ? Il faut faire un tri sélectif. Et rire.

— A vous entendre, tout semble si simple... Quel est votre plus grand bonheur quand vous vous levez le matin ?

— Celui de savoir mes enfants heureux.

— On dit que vous n'avez jamais pleuré de votre vie. Est-ce vrai ?

— Oui, c'est vrai.

Elle se mit à rire et il ne put s'empêcher de rigoler à son tour. Puis il reprit :

— Aujourd'hui vous êtes connue dans le monde entier. En avez-vous assez, parfois, de cette foule de gens malheureux qui viennent vous voir ?

— Non, je suis vraiment heureuse de les aider. Il faut partager ce don avec ceux qui en ont besoin.

— Quel conseil donneriez-vous à chacun d'entre nous ?

— Faire confiance à ses pieds.

Elle rit à nouveau. L'homme aussi, machinalement. Il ne savait pas si elle faisait de l'humour ou si c'était un vrai précepte.

— Une dernière question : quelle est votre astuce beauté pour avoir un si beau visage ?

— Une cuillère de curcuma chaque jour dans le riz. C'est un antioxydant naturel, une épice de longévité.

— Merci Soraya.

L'équipe de tournage continua de filmer. Au moins trente personnes attendaient leur tour derrière le journaliste.

Un homme abattu tendit sa main déformée par la goutte, avec laquelle il ne pouvait plus travailler.

Soraya posa délicatement sa paume sur son poignet, et l'inflammation disparut. Une femme amena son bébé qui pleurait, à la vue de Soraya, il s'apaisa aussitôt. Défilèrent ainsi des dizaines de personnes et chacun repartait un peu plus droit, un peu plus souriant, un peu plus heureux. Elle touchait des têtes, des mains, des ventres. Certains ne parlaient pas, mais Soraya devinait leur peine et allégeait leur douleur d'un geste. D'autres venaient en pleurant et partaient avec le sourire. D'autres encore voulaient un morceau de son sari en souvenir. Généreuse, il ne lui restait souvent à la fin de la journée que de quoi couvrir son corps. Mais elle s'en moquait, ce n'était pas important. Avec tous les dons en nature qu'on lui amenait, elle avait de quoi changer de sari plusieurs fois par jour.

Le soleil finit par décliner et l'équipe de tournage s'en alla. Soraya se fit ramener chez elle. La maison avait été aménagée de façon à ce que tout soit accessible au rez-de-chaussée : dans la grande et unique pièce, il y avait un coin cuisine, un bac avec de l'eau pour se laver (c'était sa fille Tarakini qui allait désormais chercher de l'eau le matin), puis un lit près de la fenêtre. De l'autre côté de la pièce, des coussins étaient disposés au sol, avec les dons, les fleurs, des fruits, des tissus, des figurines... : c'était là qu'on installait Soraya pour la journée. Sa petite fille Sandya s'occupait d'elle le soir et lui tenait compagnie pendant le repas. Puis elle l'assistait pour la toilette.

En se lavant, Soraya vit que le dernier morceau de son gros orteil était devenu noir. Elle ne dit rien, car sa petite fille n'avait rien remarqué. Une fois démaquillée, déshabillée, lavée et vêtue de sa tenue de nuit, Soraya prétextait être fatiguée. Lorsque sa petite fille partit, tout devint silencieux. Soraya appréciait de se retrouver au calme après toute cette animation de la journée. Installée dans son lit, près de la fenêtre ouverte pour profiter un peu de la fraîcheur crépusculaire, elle écoutait, attentive, les bruits de l'extérieur : les criquets, les chats qui se battaient, les oiseaux. Le coucher de soleil était toujours magnifique. Elle n'en manquait jamais un. Il lui rappelait que toute chose, bonne ou mauvaise, a une fin. Ce soir, le ciel était particulièrement beau, parce que les nuages s'étaient amoncelés avec l'orage qui arrivait, et que le ciel couleur feu s'y reflétait. L'air qui entrant sentait l'humidité, annonçant la pluie à venir. Soraya n'aimait pas la pluie : c'était de mauvais augure, un peu comme les larmes. Elle avait vu ses enfants pleurer, ses petits-enfants aussi. Elle n'aimait pas ça et les consolait aussitôt. Trop pleurer attirait le malheur. Sa progéniture ne semblait pas avoir hérité de son don de ne pas pleurer.

Allongée sur le lit, elle regarda ses pieds. Les orteils boudinés étaient tous devenus noirs. Ce n'était pas très joli, mais elle s'était habituée à cette couleur au fil des années. Ils n'étaient pas seulement noirs, ils étaient comme morts. Insensibles. Les ongles ne poussaient plus. A cause de ces orteils, elle ne pouvait plus marcher, ses pieds déséquilibrés ne parvenaient plus à porter le poids de son corps. Le reste de son pied était normal et le décor au henné l'embellissait.

Dehors, la pluie commençait à tomber. Soraya pouvait entendre les grosses gouttes frapper le sol, de plus en plus vite, de plus en plus fort. Cette pluie n'était pas comme les autres. Soraya avait vu les signes : l'humidité sur le mur de l'arrière-cour, les oiseaux qui renforçaient leur nid, l'homme à la caméra. Tout cela indiquait qu'un changement allait se produire. Mais elle n'avait pas peur, elle attendait que cela arrive.

La nuit était là désormais. Par la fenêtre, Soraya pouvait voir l'eau ruisseler dans la rue. Le fleuve Jawai allait grossir et ajouter sa puissance à tout cet écoulement. Elle l'avait déjà vu plusieurs fois sortir de son lit et inonder des parcelles de riz ou de thé environnantes.

Comme l'air était de plus en plus frais, Soraya ajusta son châle sur ses épaules et sa poitrine. bercée par le bruit de la pluie, elle se mit à sommeiller un peu.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, l'eau avait atteint la maison. Dans l'obscurité, elle devinait le courant qui s'immisçait par le bas de la porte de la grande pièce où elle dormait. C'était rare que l'eau monte à ce point. La porte vibrait sous la force du courant. Dans la rue, un torrent d'un demi-bras de profondeur s'était créé, emportant doucement dans sa course bassines, déchets, branches d'arbres... L'eau continuait à monter par vaguelettes, léchant le sol de la maison, et bientôt encerclant le lit.

— Je vais être comme dans un radeau, se dit Soraya.

Soudain, la porte s'ouvrit avec fracas sous la force d'un tronc d'arbre mort amené là par la rivière. L'eau monta rapidement. Soraya se rendit compte assez vite de son erreur : ce n'était pas un tronc. C'était un crocodile.

Il sortit lentement la tête de l'eau. D'abord ses gros yeux. Puis son museau. Il gardait sa gueule à moitié immergée en la regardant. Il n'avait pas l'air étonné d'être là. Il se dirigeait vers elle, en glissant sans bruit, comme s'il avait toujours voulu venir ici. Il traversa rapidement la petite pièce et fut près d'elle en quelques secondes.

Soraya restait immobile. Était-ce donc ça, son destin ? Après toutes ces années, après tous ces malheurs qu'elle

avait connus, la seule chose qui l’effrayait encore était les crocodiles. Leur puissance sournoise et discrète. Leurs pattes pataudes et raides. Leur gueule immense.

La couche de Soraya trembla sous la poussée du reptile qui avait pris pour cible un des pieds du lit. Elle le voyait qui faisait des allers retours d’un côté puis de l’autre, en passant sous elle. Le savoir si près la rendait malade. Et si l’eau continuait à monter ? Il pourrait sans problème s’attaquer à elle. Le lit fut à nouveau pris d’une grande secousse, comme un dernier rappel, un dernier battement de cœur. Soraya savait ce qu’elle devait faire.

Elle replia ses jambes lentement, puis s’approcha du bord du lit. Elle s’accorda un instant d’hésitation, puis s’assit sur le rebord, de façon à laisser ses jambes retomber à l’extérieur. Elle immergea ses pieds dans l’eau. Elle sentait la caresse de l’onde sur ses chevilles. La bête revint de ce côté du lit et lui frôla les jambes en passant. Son corps était froid et rêche. Il se tourna vers elle et attendit, en clignant des yeux avec sa troisième paupière.

Soraya pensa à son cher ami Akki, à ce jour où il était mort, déchiqueté par un crocodile. Et pour la première fois de sa vie, elle se mit à verser des larmes à l’idée de ce qu’il avait souffert. Elle pleura, ses larmes coulèrent lentement sur ses joues. C’était une sensation bien étrange. Comme si Akki était entré en elle et la serrait très fort au niveau de la poitrine. Elle n’essuya pas ces pleurs et les laissa tomber goutte à goutte dans l’eau amenée par la pluie et la rivière.

— Akki...

Akki l’enlaçait de toutes ses forces pour qu’elle n’ait pas mal, et elle posa sa tête sur son épaule.

A ce moment, le crocodile ouvrit la mâchoire, et en un seul coup vif et précis, lui dévora les dix orteils comme on croque des radis, puis il partit par la porte ouverte, aussi vite qu’il était venu. Soraya ne sentit rien.

La pluie cessa bientôt de tomber, mais Soraya pleurait toujours. Il lui semblait qu’elle ne pourrait jamais s’arrêter, qu’elle pleurait pour toutes les peines du monde.

Quelques instants plus tard, son fils Bhanu fit irruption dans la pièce. Inquiet pour sa mère, il était venu l’emmener loin de l’inondation. Ce qu’il vit le surprit. Le visage de sa mère ruisselait de larmes. Il ne l’avait jamais vue en pleurs, alors il l’emmena à l’hôpital.

Réjane venait de raccrocher le téléphone après sa conversation avec le docteur Bonnejoue pour un bilan des opérations en cours. Elle était déçue. Les équipes

médicales étaient prêtes à faire le nécessaire pour lui reconstituer un visage, mais à condition de ne pas dépenser un sou. Tout cela n’allait pas aussi vite qu’elle le désirait et elle savait que le retard était dû à son manque de budget. Si elle avait été millionnaire, tout aurait été bien différent !

Le docteur Bonnejoue, d’abord enthousiaste à l’idée de travailler sur cette disparition de cellules, avait fait des prélèvements épidermiques sur ses paumes de main et avait envoyé le tout à un laboratoire, dans le but de retrouver la formule initiale de son visage. Mais les résultats n’étaient pas satisfaisants et le docteur était loin d’avoir obtenu de quoi reformer un visage entier... Il avait alors dû procéder à d’autres prélèvements, dermiques, hypodermiques, adipeux, en tentant d’obtenir des extraits de kératine, de mélanocytes, de fibres nerveuses, de réseaux vasculaires qu’il mélangeait à un reste de larmes de Réjane pour en sortir la substance. Il parvenait à reconstituer l’épiderme, mais ce n’était pas suffisant. La peau qui formait le visage était bien plus complexe, et le docteur Bonnejoue essayait échec sur échec.

Au fil des saisons, lassé de ce dossier qui n’avancé pas, il était parti en vacances. A son retour, d’autres cas intéressants avaient pris la place de celui de Réjane, reléguant son problème à la pile des dossiers ennuyeux et peu rentables.

Réjane ne sortait plus du tout de chez elle. Elle se faisait livrer ses courses, et pour la réception des paquets, elle portait casquette et lunettes, ce qui masquait son absence de physionomie. Elle laissait la télé allumée pour se sentir moins seule et rester connectée avec le monde extérieur.

Un jour, alors qu’elle s’occupait de ses plantes, un de ses dernières fioles de larmes à la main, elle fut littéralement subjuguée par ce que la télévision diffusait. Une femme d’un certain âge qui souriait occupait l’écran. Ce qui frappa Réjane, ce furent les couleurs chatoyantes de son vêtement ainsi que ses yeux noirs maquillés : elle repensa aussitôt à la vision qu’elle avait eue, petite, en compagnie du marabout. Et ces tentures colorées sous le soleil d’Inde... Elle resta figée devant le poste lumineux, comme happée par la beauté de cette personne. C’était ça qu’elle avait vu étant petite, absolument ça.

Le visage de la femme à l’écran était incroyable. Il était tellement beau qu’on ne pouvait cesser de le

regarder. Un visage détendu qui irradiait, plein de grâce et de dignité et un regard ouvert, curieux et profond. Pourtant, on sentait le poids d'une vie simple et difficile : la vieille femme ne pouvait plus marcher, elle vivait dans une maison de terre, avec bien peu de choses. Réjane pouvait voir tout cela dans son sourire. Elle eut l'impression qu'on lui parlait à travers ces images, et elle sentit les joues lui chauffer comme si elle avait attrapé un coup de soleil. Son cœur se remplit de bonne humeur et de compassion. Elle aurait aimé rencontrer cette femme et l'aider. Elle avait l'air d'avoir toutes les peines du monde et pourtant elle était si belle et si forte ! Elle était la voix de la sagesse, ne connaissait ni la peur, ni la colère. Réjane avait l'impression qu'elle avait pleuré pendant toutes ces années à la place de cette femme.

Elle eut soudain envie de cuisiner un poulet au curcuma.

Elle éteignit la télé, et, le sourire aux lèvres, apaisée au fond d'elle-même, comme délivrée d'un poids, elle partit dans la cuisine. Le tic-tac de l'horloge s'emballait, le frigo fredonnait, et elle avait presque envie de se déhancher en découpant le poulet en morceaux. Dehors, les moineaux piaillaient.

La sonnette retentit soudain. Qui était-ce ? Personne ne lui rendait jamais visite ! Elle s'essuya rapidement les mains sur un torchon rayé et observa à travers l'œil de bœuf de la porte d'entrée. Un homme charmant attendait, qu'elle ne connaissait pas. Elle ne pouvait pas ouvrir, il allait être horrifié de la voir. Elle était une monstruosité de la nature.

Un deuxième coup de sonnette la fit sursauter.

— Je sais que vous êtes là, je vois votre reflet dans l'œil de bœuf...

Mince ! Elle était démasquée. Mais où était donc la paire de lunettes qu'elle utilisait pour se camoufler ?

— J'arrive ! Un moment s'il vous plaît...

C'était toujours dans ces moments d'urgence qu'elle ne trouvait pas ce qu'elle cherchait. Elle réfléchit un court instant. Comment avait-il pu voir son reflet, alors qu'elle avait perdu son visage ?

Quelque chose au fond d'elle, plein d'espoir, la poussa à ouvrir à cet inconnu. La main sur la poignée, elle entrouvrit doucement la porte, jusqu'à faire face au bel homme.

— Bonjour ! Je suis votre voisin du dessus. J'ai invité des amis à manger ce midi, mais je n'ai plus d'œufs ! C'est embêtant pour faire le gâteau. Pourriez-vous me dépanner ?

Réjane l'observa en silence et attendit un cri étouffé, une grimace ou un geste de dégoût, mais il n'en fit rien. L'homme la regardait droit dans les yeux en souriant. Il la regardait, elle. Se pouvait-il que...

— Alors, vous pourriez m'en prêter trois ou quatre ? Et si vous vous y connaissez en pâtisserie, je ne serais pas contre un petit coup de main... Vous pourriez vous joindre à nous.

— Attendez-moi un instant, je reviens.

Elle fila dans la cuisine, ouvrit le frigo et prit la boîte à œufs. En passant dans le couloir, elle se pencha vers le miroir, le cœur battant. Son visage était revenu, et de surcroît, il n'avait jamais eu l'air aussi jeune, frais et reposé. Elle paraissait dix ans de moins ! Elle ne put s'empêcher de laisser échapper une exclamation de joie.

— Tout va bien ? demanda l'homme depuis le pas de la porte, sans la voir.

Elle revint rapidement vers lui en souriant, les œufs à la main.

— Oui, tout va vraiment bien. Alors, on le fait ce gâteau ?



O riginaire de Béziers, je réside dans l'Hérault. J'aime voyager et ces voyages sont une source d'inspiration. L'écriture fait partie de ma vie quotidienne depuis l'enfance, notamment grâce à un ami de la famille qui était poète.

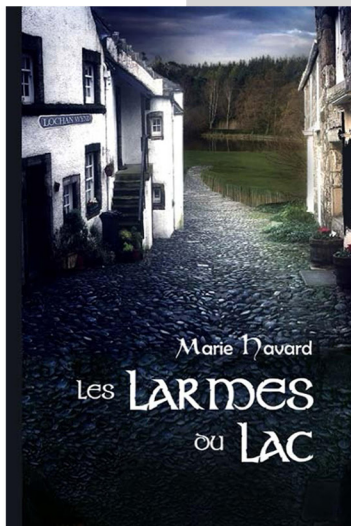
Les Larmes du Lac

Roman, mai 2015, 12€, <https://www.amazon.fr/Larmes-Lac-secret-Lochan-Wynd/dp/2953685324>.

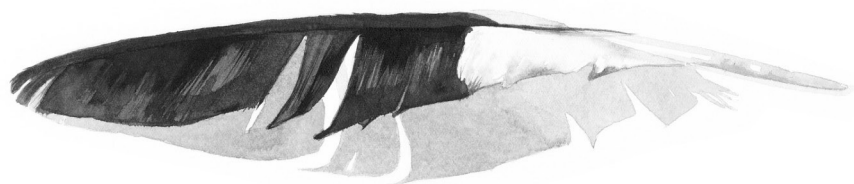
Anne arrive à St Andrews, en Ecosse, après avoir tout quitté. Sa vie a basculé le jour où elle a perdu son bébé, et après ce drame, elle cherche à se reconstruire. Elle s'installe dans une belle demeure au bord d'un lac, prête à démarrer une nouvelle vie. Elle commence par chercher un travail, puis elle s'intéresse à l'histoire de la ville et de la vieille maison dans laquelle elle loge. Mais cette terre de légendes va la mener au-delà des frontières avec le réel... Un lac mystérieux, de curieuses rencontres, des fantômes qui surgissent... Anne s'enferme dans ses recherches et le passé va refaire surface...

Un livre poignant et intense. Une immersion dans les légendes écossaises. Anne nous emporte jusqu'au bout dans sa chute inexorable vers un monde sans repères. Un roman psychologique à énigmes, qui donne des frissons.

<http://www.mariehavard.com>



Marie HAVARD





# A COEUR PERDU

Edith COUTURE SAINT-ANDRE

*Il faut de tout pour faire un monde.  
Il me faut toi pour faire le mien.*  
Anonyme

## 1

**T**hor ne serait pas devant la porte de cette immense maison s'il n'en avait pas fait la promesse solennelle à Halvor, son petit-fils, terrassé par un rhume qui menace de se transformer en bronchite.

Résolument rouge, la porte brille de toute son effronterie, se dresse en effigie rebelle face à un paysage opiniâtrement Hitchcockien : neige épaisse et ronde dressée en palissade, arbres aux bras macabres, volutes de fumée éphémères et boisées, consommées illico et sans modération par un vent sec, aigu et sans merci.

Le soleil brûle ses prunelles par réverbération, il a froid, il veut rentrer chez lui, hésite entre son devoir sacré de grand-père et son envie de fuir à toutes pompes. Bref, on l'aura compris, Thor est un grand timide ce qui la fout assez mal pour l'homonyme du dieu du tonnerre mais, que voulez-vous, à son âge, on ne se refait pas. De plus, comme il a passé sa vie à soigner des malades à la campagne, là où les paysans sont des taiseux – tout comme lui du reste – ça ne s'est pas arrangé avec le temps, loin s'en faut.

Alors, il procrastine, tergiverse et délibère en circuit fermé de l'utilité de signaler sa présence en appuyant sur la sonnette d'alarme, sauve qui peut, est-ce vraiment indispensable, pourquoi ne pas glisser ce foutu journal sous l'effigie contestataire, tourner les talons et rentrer se mettre à l'abri des autres.

Malgré tout, et bien à contrecœur, il éprouve de la reconnaissance envers cette effrontée car elle excave des profondeurs ataviques de sa mémoire des images enfouies, estompées par le temps, floutées par la distance et qu'il croyait disparues. Crayonnées avec application

de sa main enfantine, les images des maisons peintes de jaune provocateur, de bleu cérulé, de rouge ardent, se dressent avec fierté devant des fjords éternels, lunaires et glacés.

Mais ce matin, loin des aurores boréales de son enfance, empêtré dans sa corpulence, Thor est tenté de glisser le journal dans la boîte aux lettres, pourquoi pas, ça se fait, si, si demandez à n'importe quel facteur, pour ensuite sonner et déguerpir. Ou ne pas sonner et déguerpir. Mais une promesse est une promesse, faut pas exagérer et, surtout, il aurait l'air de quoi ? Alors il sonne. Et attend.

Il n'est pas déçu, la porte s'ouvre sur un ange.

Jamais vu une femme aussi belle ! En tout cas pas en vrai. Au cinéma, à la télé bien sûr. Mais en personne, jamais. Du coup, il reste planté sur le pas de la porte comme un demeuré dont les traces d'intelligence se seraient fossilisées au fond de sa cervelle. Indépendamment de sa volonté, ses grandes mains se mettent à rouler le journal en un télescope de plus en plus serré.

Halvor l'avait prévenu pourtant, avait chuchoté son secret tout en coulant profusément du nez :

— Tu sais grand-père, Lucie ? Eh, bien sa jambe n'est plus du tout cassée.

— Ah, bon ?

Le petit avait hoché la tête avec véhémence, ce qui n'avait rien arrangé côté écoulement nasal.

— Tu gardes pour toi, hein grand-père ? Mais elle aime bien que je continue à faire des courses pour elle. Et tu sais quoi grand-père ?

— Non, quoi donc ?

— Elle me donne des cours de peinture avait-il confié tout en abaissant les paupières pâles et tragiques de l'amoureux du dix-neuvième siècle. Il s'était mouché en trompette et avait soupiré.

— Tu verras grand-père, tu verras comme elle est belle Lucie. On dirait une princesse.

Mais Halvor a neuf ans et les princesses font partie de son quotidien, ce qui fait que Thor avait sourit et bordé le petit avant d'enfiler son manteau et ses bottes pour aller s'acquitter de sa mission.

Il aurait mieux fait d'écouter. Parce que même si les dieux scandinaves sont tout aussi héroïques et courageux que leurs confrères de l'Olympe, ils ne sont pas immortels, eux. Les dieux d'Asgard peuvent mourir.

Et souffrir.

Physiquement et psychologiquement.

Et Thor comprend pour la première fois de sa vie ce que tout cela signifie, sait avec certitude qu'il va souffrir, qu'il a même commencé à le faire ici même sur le pas de cette porte et que ce n'est pas près de s'arrêter parce que, de toute évidence, le coup de foudre c'est pas pour les pétochards, en tout cas pas pour les fragiles du myocarde comme lui.

Il pense à *La Liste*, pose une main en factionnaire sur sa poitrine et avec l'autre, tend le journal devenu la perche qui doit le sauver.

Investi de tremblements spasmodiques et de balbutiements erratiques Thor déglutit, annonce qu'il s'appelle Thor, qu'il est là en tant que grand-père d'un petit-fils enrhumé, qu'il a promis... euh, que Halvor lui a demandé... désolé, je vous dérange, je vous laisse.

Vive, la princesse tend la main, attrape le bout du journal qui est à sa portée et sourit.

— Vous ne me dérangez pas du tout. Au contraire. Vous avez bien une minute ? J'ai fait du chocolat pour le petit, nous partagerons.

Elle recule en tirant la porte, en le tirant lui aussi par la même occasion vu qu'il n'a pas lâché son bout de perche.

— Ne restez pas là, vous risquez de prendre froid.

Pris de vitesse, il tente quand même d'ouvrir la bouche pour prétexter d'un rendez-vous, de quelque chose, n'importe quoi qui lui permettrait de repartir avec sa dignité indemne et un cœur intact mais l'odeur du chocolat arrive à ce moment-là, alors il lâche le journal et la suit à l'intérieur.

Elle désigne une pièce sur la gauche, l'invite à s'y installer, lui dit qu'elle revient tout de suite et Thor prend un instant pour la regarder s'éloigner le long du couloir qui mène au fond de la maison. Elle est presque aussi grande que lui, ce qui n'est pas peu dire, et sa chevelure argentée flotte sur ses épaules, légère comme les 'cheveux d'anges' avec lesquels il a décoré son sapin de Noël.

Quel âge peut-elle bien avoir pour dégager à la fois autant de jeune énergie et de solide affirmation ? La

quarantaine ? Pas encore cinquante en tout cas. Sa peau est lumineuse et ses cheveux sont du blanc des très jeunes enfants, pas celui des vieilles personnes. À ses côtés, il fait vieux monsieur sexagénaire dont le cœur peut lâcher à tout moment, un cœur qui lui a valu d'être inscrit sur *La Liste*, celle des receveurs en attente de donateurs.

Il soupire et entre dans la pièce qui est en réalité un vaste atelier au plafond en verrière, aux murs recouverts de tableaux, pas un centimètre de libre. Il y en a par terre, appuyés les uns sur les autres à même les huisseries et deux autres sont en train de sécher, lui semble-t-il, sur leurs chevalets respectifs. Au fond à droite, des bûches flambent dans un âtre où l'on pourrait faire tourner un bœuf en broche.

Il admire les huiles rutilantes de lumière, débordantes de sensualité. Les couleurs impétueuses, épaisses et gourmandes, donnent à Thor l'envie de toucher, de goûter presque. Il enlève un gant, approche un index prudent pour caresser, ici, le bleu d'une nuit tourmentée, là, le rose d'un pétale qui semble vouloir se décrocher pour flotter jusqu'au sol et, un peu plus loin, le rouge orangé d'une lune d'automne sur les blés gras et barbus d'un champ immense.

— Que pensez-vous de mes œuvres ?

La voix qu'il n'attendait pas est si près de lui qu'il manque de sauter hors de ses bottes.

— Je suis désolée, je ne voulais pas vous effrayer. Donnez-moi votre manteau s'il vous plaît, voilà, et asseyez-vous, asseyez-vous, la crème chantilly est servie à part, c'est comme ça que Halvor préfère. Cœur battant, il gagne le fauteuil qu'elle désigne d'une main aux doigts longs et fins, tachés de couleurs. Elle sourit, prend place de l'autre côté de la petite table qui sépare leurs deux fauteuils et sur laquelle elle a posé un plateau. Des deux mains, elle soulève une énorme chocolatière et remplit leurs tasses d'un liquide mauve et mousseux.

Ses gestes sont longs et souples, son pull améthyste rappelle la couleur de ses yeux. Il la regarde mettre un iceberg de crème à flotter dans sa tasse, ramener ses jambes sous elle pour se pelotonner comme une chatte sur les coussins. Son regard pétille au-dessus de sa tasse et sa joue se creuse d'une fossette.

— Votre père s'appelait Odin ?

D'un coup, la réserve de Thor tombe par terre et son rire fait trembler les petites cuillères dans leurs soucoupes.

— Presque. Il s'appelait Odon. Et avec Halvor, on reste dans la tradition Norvégienne.

— Un rhume m'avez-vous dit ?

Thor fait oui de la tête, avale une gorgée du nectar chocolaté et allonge ses jambes vers les flammes.

— Il parle du nez et il tousse. Il sera sur pied dans trois ou quatre jours.

Il fait un tour visuel des murs encombrés de tableaux, revient vers Lucie.

— Vous avez beaucoup de talent. Bravo.

— Venez, je vous fais la visite guidée.

Tasses à la main, ils font le tour des œuvres, ici des paysages, là des natures « vivantes » précise Lucie et Thor acquiesce. Il serait mal venu, voire inconvenant de parler de natures mortes en contemplant des fruits dans lesquels on voudrait mordre, des légumes qui donnent envie de se mettre à la cuisine vapeur.

Et des fleurs.

Des fleurs sur lesquelles Thor se penche, persuadé d'y humer le parfum sucré des roses, l'odeur charnelle et envoûtante des lys, la senteur subtile de pivoines blanches au cœur carmin. Encouragé par Lucie, il pose un index sur le pétale rouge d'une tulipe dont la texture troublante rappelle celle d'une peau émue.

— Venez, lui dit Lucie.

Elle prend sa main et ouvre une porte qu'il n'avait pas remarquée.

— Ici, je range les portraits.

Thor entre dans un monde peuplé de visages. Pour la première fois de sa vie, il a envie d'adresser la parole à ces gens qui le regardent, qui lui sourient avec bienveillance, qui semblent heureux de le voir.

Deux heures plus tard il en est à sa troisième tasse de chocolat qu'il avale en comprenant avec fatalisme qu'il est perdu, pour de bon, se dit ça avec le désespoir indulgent et optimiste que l'on réserve aux fous et aux amoureux, ce qui revient au même de toute façon.

Il se lève, pose une bûche pour alimenter le feu et à travers sa torpeur amoureuse, il écoute Lucie lui parler de sa deuxième passion, la moto.

— Une Ducati vous vous rendez compte ? Une merveille ! Toute neuve, laissée à l'abandon dans un garage. Vous pensez bien que je n'ai pas hésité, c'est la seule marque qui a une distribution desmodromique.

— Desmo... ?

— ... dromique. Ce qui m'assure une parfaite synchronisation à tous les régimes.

Grave, il hoche la tête.

— Ça me semble indispensable si on recherche la performance. Ce qui fait qu'avec la Triumph et la Royal Enfield vous avez...

Le sourire de Lucie est immense.

— Trois motos. Voulez-vous les voir ?

— Avec plaisir mais une autre fois si vous le voulez

bien ? Je dois rentrer, ma fille se demande certainement ce que je deviens malgré mes SMS.

Il ne dit pas que Sigrid se tient prête à déclencher un avis de recherche pour peu qu'il ait cinq minutes de retard. Pour la rassurer, il a accepté d'avoir sur lui un téléphone portable même si ça l'ennuie de se sentir bagué comme un pigeon voyageur.

Devant la porte encore fermée, il enroule avec regret son foulard autour de son cou, relève son col. Avant de se ganter, il prend dans ses grandes mains les doigts maculés de peinture et y dépose un baiser tandis qu'en interne il se traite de vieux beau sur le retour, se dit qu'elle doit le prendre pour un ancêtre, manque rougir, se retient juste à temps. À soixante-huit ans on ne rougit pas comme une jeune fille sinon c'est la honte.

À sa grande surprise, elle garde avec fougue les mains qu'il avait l'intention d'enfoncer avec résignation dans les poches de son manteau. Longuement, elle dépose son regard améthyste au fond des yeux de Thor qui s'immobilise d'émotion.

— Quand reviendrez-vous ?

Il avale, ferme les yeux cinq secondes et tremble, envahi par la peur. Peur de se tromper dans la lecture de ce regard, peur de mourir de honte. Ou de chagrin. Lorsqu'il la regarde à nouveau, elle sourit avec une telle tendresse qu'il sent un goût inconnu remplir sa bouche, celui du bonheur et en une fraction de seconde il sait, il sait que ce qui lui reste de vie il va la passer aux côtés de Lucie et au diable *La Liste*.

— Quand et aussi souvent que vous le voudrez ma chère Lucie.

— Demain, même heure ?

— Demain, même heure.

Il ouvre la porte sur les senteurs froides de l'hiver, se retourne depuis le trottoir pour un dernier signe de la main vers la fine silhouette dont la chevelure brille comme un diadème dans la lumière. Sa gorge se noue. Elle est si belle et lui si... abîmé.

Il avance avec prudence sur le trottoir glacé, cligne des yeux à cause des flocons qui tourbillonnent et passe en alternance de l'excitation fébrile à l'abattement maussade, se berce d'illusions pendant trois minutes pour ensuite broyer du noir, délire de bonheur puis sombre dans le désespoir le plus profond. Bref. Il présente tous les signes d'un cas typique d'envoûtement.

Quand je vous dis perdu.

Dix minutes plus tard il entre chez sa fille et pendant vingt-trois heures et cinquante minutes, toutes ses tripes, toute sa tête, toute sa peau s'occupent à attendre.

Lucie, ça veut bien dire lumière, non ?

## 2

— Tournez la tête vers moi. Encore juste un peu... comme ça. Parfait !

Otage volontaire et docile, Thor obéit à l'artiste, cale son grand corps dans le fauteuil, prend la pose. Il ne savait pas qu'il serait un jour le modèle de lui-même, que sa peau serait convertie en huile chatoyante et chaude, parfois lisse, parfois accidentée. Son corps a cessé de lui appartenir pour devenir la création de Lucie.

Elle le trouve magnifique, murmure son nom en une incantation au dieu du tonnerre et de l'orage, fils d'Odin et de Jörd, trace de l'index le tatouage de son épaule gauche.

Que Lucie le trouve beau relève pour lui de l'extravagance. Elle veut immortaliser le Viking qu'il porte en lui et il en est à la fois épouvanté, heureux et bouleversé. Elle a secoué ses émotions au shaker, les a jetées en vrac dans les recoins hasardeux de son âme et il serait infichu de classer tout cela dans un ordre quelconque.

Pas qu'il en ait la moindre envie de toute façon.

Aujourd'hui, Lucie a installé deux chevalets. Le premier pour saisir le profil trois-quarts gauche de ce noble visage au nez impérieux ce qui fait que Thor doit se retenir de triturer son appendice nasal tout en se demandant si 'impérieux' est une bonne chose pour un nez ou s'il devait en concevoir une quelconque inquiétude, si tardive soit-elle. L'autre chevalet est planté droit devant parce que dans son regard il y a toutes les nuances de la mer du Nord affirme-t-elle.

Bon. Là-dessus, il a tendance à être plutôt d'accord, décide de ne pas chipoter.

Prisonnier d'un filet à papillon, il la regarde danser en ballerine d'une toile à l'autre, pour peindre en simultanée la face et le trois-quarts. Elle brandit pinceaux et palette, dépose les couleurs, penche la tête et son sourire est un ravissement. Parfois elle raconte.

— Mes parents ? Ils recevaient beaucoup et sortaient beaucoup. Petite, j'attendais qu'ils soient partis et je mettais les robes de ma mère et tous ses bijoux en même temps, bagues, bracelets, colliers. Ça brillait de partout et je me trouvais des airs de princesse.

Parfois, elle a les yeux graves et le regard ailleurs, réclamée en elle-même par d'autres voix, d'autres images.

— Ils sont morts dans un accident d'avion. Au moins, ils étaient ensemble et j'aime penser qu'ils se tenaient par la main.

Ses gestes larges envoient voler des globes épais et huileux qui atterrissent en étoiles rutilantes sur un sol qui en a vu d'autres.

— C'est la maison dans laquelle j'ai grandi.

Mais surtout elle rit, lui demande s'il a besoin de quelque chose, a-t-il soif ? Faim ? Il sourit en retour, demande un verre d'eau car les bûches flambent et il fait chaud mais elle lui a expliqué qu'elle s'en voudrait de lui faire prendre froid.

Elle ajoute d'un air gourmand qui le met dans tous ses états que les flammes donnent à sa peau un relief cuivré, mettent dans ses yeux des lueurs arctiques.

Troublé, il se sent un peu nigaud avec l'impression d'être redevenu l'adolescent gauche et timide qu'il a longtemps été. Il ne s'est jamais trouvé particulièrement beau, loin de là, ayant passé sa jeunesse en tant que grand baraqué à crinière rousse qui posait sur les autres, à l'instar d'un réverbère particulièrement long et robuste, un regard d'exilé. Il est toujours grand mais sa crinière est devenue blanche et il est plutôt moins robuste. Alors, lorsqu'il écoute Lucie, il est partagé entre fierté, timidité et modestie.

Heureusement pour son désordre interne, Lucie, qui a sans doute deviné ses états d'âme s'arrange pour que les séances ne durent jamais plus d'une demi-heure. De toute façon, ils ont des tas de choses à faire, dehors de préférence car Lucie a besoin de sortir, de se balader, de respirer de l'air « pour de vrai », de toucher des arbres fussent-ils squelettiques. Il la soupçonne, l'été, de se rouler dans l'herbe pour cueillir des pâquerettes, voire des pissenlits.

— Mon cher Thor, aujourd'hui nous avons à remplir une mission toute particulière.

Elle lui dédie son sourire le plus corrupteur, lève un sourcil, l'index du juste.

— Il s'agit de rétablir un équilibre in-dis-pen-sable en cette saison des fêtes qui, à mon sens, prend une tournure de morosité très ennuyeuse.

— Dois-je craindre le pire ? Ma fille devra-t-elle nous sortir de prison ? Allons-nous devoir fuir au Mexique ? Devenir des fugitifs ?

Il ne plaisante qu'à moitié. La semaine dernière elle l'avait entraîné dans une équipée à la Robin des Bois chez l'une de ses clientes. Pendant qu'elle faisait diversion, Thor avait été chargé de subtiliser un maximum de boîtes de foie gras, lesdites boîtes ayant été « piquées » dans divers commerces par la dame, que la considérable fortune et un manque d'imagination affligeant, avaient poussé à une kleptomanie débridée.

— Elle croule sous le fric et n'a rien trouvé de mieux que le vol à l'étalage pour exprimer ses névroses

de milliardaire. Je suis allée chez elle pour livrer son portrait, nous avons pris le thé et, avant de rentrer, j'ai demandé où se trouvaient les toilettes. Naturellement, je me suis trompée de porte.

Une pièce immense recelait tout le butin que la dame avait accumulé au cours d'au moins toute une année, probablement plus, et elle avait eu le culot de dire à Lucie que c'était pour des œuvres de charité. Avec un sourire sucré elle avait ajouté qu'elle réservait néanmoins le foie gras pour ses chiens.

— Ses toutous en raffolent paraît-il. Le ton est sardonique, avec dedans une pointe de revanchardise. Sourcils en accents circonflexes elle avait rajouté, on ne peut pas laisser faire ça Thor, vous êtes bien de mon avis ?

Il l'était. Au jour J, il avait revêtu son plus grand manteau, celui qui a des poches partout et les boîtes avaient fini là où elles avaient pour vocation de finir, chez une œuvre de charité.

Pendant que dans une odeur de térébenthine Lucie range pinceaux, couteau, palette et couleurs, Thor se rhabille. Il n'arrive toujours pas à se défaire d'une pudeur de jeune fille qui le fait se retourner pour passer les manches de sa chemise, fermer les boutons et boucler sa ceinture. Il n'en retire aucune fierté mais, comme elle le dénude tous les jours un peu plus, avec une patience de gardien de phare il faut bien l'admettre, il ne sait plus où il en est.

Est-ce l'artiste qui le dévêt ou est-ce la femme qui le déshabille ? Depuis la première fois, depuis qu'il a effleuré ses mains d'un premier baiser, ils se sont engagés dans une sorte de valse-hésitation qui lui donne le vertige, le rend malade d'amour et de désir. À cause ou en dépit de cela, il ne sait pas trop, il a résolu que le jour où elle réclamera le nu intégral il partira, vite, courra jusque chez lui et fermera la porte.

Il ne supporte pas l'idée de dévoiler tout ce que les années lui ont enlevé de muscles et de souplesse, tout ce qu'elles lui ont laissé de toisons grises et de relâchement.

— Prêt ?

— À vos ordres mon capitaine. Quel millionnaire allons-nous dépouiller aujourd'hui ?

Le rire de Lucie s'égrène en notes claires.

— S'agit pas de ça. Venez, nous allons nous balader au marché, boire du vin chaud et rendre visite aux santons de la crèche.

Elle sangle son sac à dos, enfonce un bonnet sur sa tête et passe son bras sous le sien.

— En amoureux.

Thor en est tout retourné.

Il la suit dans ses méandres entre les étals, se régale de la voir scintiller de plaisir devant les jouets en bois, les marionnettes vêtues de soieries, les confiseries bariolées. Devant la crèche, elle marque une pause prudente, regarde autour d'eux.

— Personne. Nous arrivons juste à temps.

— Mais la crèche n'a même pas été inaugurée et la bâche...

— Exactement ! Thor, vous montez la garde. Moi, je passe derrière.

— Elle le regarde, fronce des sourcils, lui demande s'il connaît l'air de *La Donna è Mobile*.

— Bien sûr. Pourquoi ?

Il ne saisit pas très bien le *non sequitur*.

— À la moindre alerte vous siffloitez.

— *La Donna è Mobile* ?

Elle hoche vigoureusement la tête « Surtout si ce sont des flics ».

Avant qu'il ne puisse poser une autre question Lucie a disparu. Amusé, presque inquiet, il fait du regard le tour de la place. La foule a grossi mais personne ne semble porter attention à la bâche ni aux coupables travaux qui se déroulent derrière. Thor bat de la semelle pour réchauffer ses pieds comme toute sentinelle qui se respecte tandis que derrière lui, un silence de chapelle est entrecoupé de sons de fermetures éclairs prestement dézippées et rezippées.

Mouvement de bâche, Lucie réapparaît :

— Mission accomplie ! Venez, on rentre. Il fait trop froid pour traîner ici plus longtemps.

Ils marchent aussi vite que le permettent les sales petites plaques de glace sournoisement dissimulées sous la neige.

— Lucie, me direz-vous enfin ce que vous avez fabriqué derrière cette bâche ?

— Chut, c'est un secret. Vous le saurez demain matin, promis juré.

Elle a retiré ses bottes, jeté moufles, bonnet et parka sur une chaise, s'occupe maintenant du manteau de Thor, de son foulard, de son blouson.

— Venez.

Elle prend sa main, l'entraîne dans la pièce qu'elle surnomme le Boudoir de Madame et s'immobilise devant un énorme divan bleu nuit, baleine échouée sur une plage. Elle le regarde droit dans les yeux et entreprend de déboutonner sa chemise. Souffle coupé, Thor se dit que tout cela est bien étrange, qu'après tout ils ne sont même pas dans l'atelier, qu'il n'y a pas un seul pinceau ni non plus un seul tube de couleur où que ce soit, encore moins de chevalet et, dérouté, il hésite, s'interroge à toute vitesse je l'embrasse ou je

m'enfuis ? Je la serre dans mes bras ou je prends mes jambes à son cou ?

Lucie, souffle suspendu, marque une pause émue, approche sa bouche du tatouage, pose ses lèvres sur les ailes déployées de l'aigle, mordille, lampe, hume, son nez effleure le cou de Thor, ses lèvres frôlent et caressent.

Trop tard pour fuir même s'il en avait envie ce qui n'est plus du tout le cas. Toutefois, cœur battant et gorge nouée, il veut prévenir, mettre Lucie en garde, lui expliquer *La Liste* par souci d'honnêteté.

— Je sais.

— Vous savez ? Mais comment ?

Elle éloigne son visage, sourit.

— Halvor. Les enfants ne savent pas garder un secret c'est connu. Et, Thor ? Je vous aime. Depuis le premier jour. Et je n'en peux plus d'attendre...

— Comment allons-nous... je veux dire...

Il se tait. Il aime cette femme comme jamais il n'a aimé, est habité par une passion d'une magnitude à faire exploser l'échelle de Richter. Dans un moment de fulgurance absolue, il comprend que s'il doit mourir d'une défaillance cardiaque ce sera ici, dans l'instant s'il le faut, *alea jacte est*, amen, ainsi soit-il etc. et, résolu, il saisit les minces épaules dans ses grandes mains, murmure au diable *La liste* et embrasse cette bouche, ces tempes, ce cou qui lui font douloureusement envie depuis des semaines.

Lucie rit contre ses lèvres, tape du front le menton de Thor, acquiesce avec chaleur qu'elle aille au diable *La liste*, oui en attendant, laissez-moi faire, mon cher colosse au cœur d'argile.

Le lendemain matin, il est le premier à s'émerveiller d'être toujours vivant, se dit qu'il est là en contrebande, en passager clandestin dans le lit de Lucie.

Ils partagent avec délice café, tartines grillées et la 'Une' du journal où brille une immense photo de la crèche fraîchement inaugurée.

Entre l'âne et le bœuf, sous les regards impassibles de Marie, de Joseph et des trois Rois Mages brille une forme incongrue, bottée de noir, culottée de bleu et coiffée de rouge.

Un nain de jardin.

### 3

Portée par le vent d'ouest, une odeur printanière végétale et mouillée entre par la fenêtre de sa chambre. Thor inspire, remplit ses poumons au maximum de leur capacité avant de laisser s'échapper l'air, doucement, par la bouche.

Depuis trois mois, tous les jours, il retourne comme un couteau le gigantesque chagrin que lui cause l'absence de Lucie. Pas une visite, pas un coup de fil, même pas une carte de vœux qui lui aurait souhaité un prompt rétablissement.

Il est lucide. Il comprend les raisons de cet éloignement. Après un mois d'amour intense, de bonheur pur, d'exclusivité charnelle, Lucie l'a vu s'effondrer en travers du lit, entendu l'urgence dans la voix qui coassait « les secours... vite Lucie... mon cœur... ».

Ce jour-là elle a compris, horrifiée, qu'il n'était qu'un vieillard abîmé, un patriarche en bout de course, un barbon en fin de vie. Une femme comme elle, jeune, pleine d'énergie, une femme avec la vie devant elle serait bien sotte de s'attacher à l'épave brisée qu'il est devenu malgré le succès de la transplantation. Il s'efforce de ne pas lui en vouloir, s'efforce de ne pas trop souffrir. Dans les deux cas de figure, il doit admettre qu'il ne s'en sort pas très bien.

Sigrid et Halvor viennent tous les jours les bras chargés de livres, de CD et de vêtements, l'embrassent, sourient et rient de bonheur devant ce rétablissement inespéré. Malgré tout, ils ont du mal à tenir son regard, savent tous les deux à quel point Lucie était devenue sa raison de vivre. Ils ne cherchent pas à l'accuser, ni non plus à l'excuser, ils évitent le sujet. C'est tout. Par pudeur.

Du côté des chirurgiens, il y a de la fierté et pour cause. L'un d'eux avait même avoué à son patient que des larmes d'émotion avaient coulé lorsque les deux cœurs s'étaient mis à battre à l'unisson, pom-pom, pom-pom, dans la caverne sanguinolente de son thorax.

— Votre cœur était en suffisamment bon état pour le laisser en place, mais pas assez robuste à lui tout seul. Le greffon étant petit, il n'était pas assez costaud pour maintenir en vie un homme de votre corpulence.

— Pourquoi avoir choisi celui-là alors ?

Le médecin avait souri.

— Mon cher Thor, c'est plutôt le greffon qui nous a choisis. Accident de la route, mort cérébrale déclarée peu après son admission aux urgences. Dans ses papiers, il y avait une carte de donneur d'organe. Les accidents de la route, on ne voit que ça en ce moment. Un carnage ! Un massacre ! Mais, la chance que nous avons eue...

Thor avait jeté un regard pas très amical en direction du chirurgien.

— Si toutefois on peut parler de chance, quelqu'un est mort tout de même.

Le médecin ne relève pas, il est sur sa lancée.

— ... c'est que biologiquement, tout concordait.



Compatible à tous points de vue.

Sourire vaste, prunelles brillantes de satisfaction face à cette symétrie médicale inespérée.

À travers les brumes vaporeuses des restes de son anesthésie, Thor lui avait demandé s'il était en train de lui dire que dans sa poitrine battaient...

— Deux cœurs ! Vous vous rendez compte ? Vous êtes une rock star Thor ! À la une des journaux du monde entier ! Vous êtes « L'homme aux deux cœurs ».

— Et voilà se dit-il, pas impressionné du tout. Je me rapproche de la famille des céphalopodes maintenant puisque la pieuvre a trois cœurs et qu'elle meurt après s'être reproduite. Ce qui a bien failli être mon sort. Et neuf cerveaux, soit dit en passant.

Pas qu'il ait lui-même neuf cerveaux.

— Tu penses à quoi grand-père ?

D'un doigt, Thor caresse la joue de Halvor.

— À la pieuvre mon chéri et à ma façon de contribuer à la stasisation de la chirurgie de transplantation cardiaque, répond-il au petit qui ne comprend rien mais ne cille pas. À neuf ans, il en a entendu d'autres de la part des adultes. Il est blasé le même.

Aujourd'hui, sa fille et son petit-fils sont venus le chercher pour le ramener à la maison et ils attendent le fauteuil roulant dans lequel il devra prendre place pour sortir de l'établissement. C'est la règle. Son séjour en clinique de convalescence est terminé et, selon son médecin, Thor a plusieurs belles années devant lui à condition de prendre ses immunosuppresseurs bien entendu.

Pincement à ses deux cœurs. Toutes ces années sans Lucie, que va-t-il en faire ? Et s'il décidait de ne pas prendre ces médicaments ? Les yeux fixés au plafond, il prend un moment pour bien remuer cette pensée toute neuve et bien séduisante.

Dans la voiture, il se tait avec une détermination farouche et lorsqu'ils passent devant la maison de Lucie il ferme les yeux et détourne la tête. Dans sa chambre il s'allonge sur son lit, tout habillé y compris les chaussures, ce qui devrait bien faire râler sa fille.

Mais elle se contente de lui dire qu'elle lui a préparé ses plats préférés et qu'ils déjeuneront dans une heure.

Si en plus il ne peut même plus faire râler Sigrid...

— Grand-père, grand-père tu dors ? Halvor chuchote à la manière des enfants, agrippe une manche de la chemise de Thor et secoue doucement.

— Je ne dors pas mon chéri. Qu'est-ce qu'il y a ?

Halvor fait mine de grimper sur le lit, se ravise, va fermer la porte et revient avec l'index sur la bouche, chut, faut pas que maman entende.

Intrigué, Thor tapote le lit pour inviter Halvor à prendre place.

— Dis-moi mon garçon.

L'enfant fouille dans la poche de son pantalon et donne à Thor un bout de papier tout fripé, plié en huit, un article découpé dans le journal.

— Maman ne veut pas qu'on te dise, elle croit que tu auras trop de chagrin et que tu recasseras ton cœur et elle pense qu'on peut pas recoller les morceaux à chaque fois mais moi j'ai du chagrin et mon cœur ne s'est jamais cassé et comme ça, si tu pleures je pourrai pleurer avec toi.

Il essuie son nez sur sa manche, pointe du menton.

— Regarde grand-père.

Sur la coupure dépliée avec précaution il y a une photo, sur la photo une équipe de policiers piétine la neige autour d'une moto renversée. Une Ducati. Sous la photo il lit *grèvement blessée... verglas, dérapage...* Thor cherche la date, constate que c'est celle du jour où il a fait son malaise cardiaque et un poing se ferme dans sa gorge.

En un coup de reins, il est assis à côté de Halvor qui pleure à gros bouillon. D'une main il caresse la tête de son petit-fils, de l'autre il attrape son téléphone, compose le numéro de son chirurgien.

— Bertin.

— Thor Mjelstad.

— Thor ! Est-ce que...

— L'accident de la route du greffon, c'était bien un accident de moto ?

— Thor, vous savez très bien qu'éthiquement...

— Je ne vous demande pas son nom. Moto, oui ou non ?

— Enfin, Thor...

— Je suis un collègue, Bertin. Je peux vous appeler tous les jours une fois par heure si vous voulez jusqu'à ce que vous me répondiez. Accident de moto oui ou merde ?

Le silence est long et accusateur, mais Thor reste imperturbable.

— Moto, oui.

— Une femme ?

— Thor...

— Très grande ? Cheveux argentés ?

Silence réprobateur du côté chirurgical.

— Toutes les heures, Bertin. Ou toutes les demi-heures, c'est comme vous voulez.

Réponse dans les tons exaspérés.

— Oui, oui, grande. Cheveux argentés. Maintenant...

Mais Thor a déjà raccroché. Il tâte la poche dans laquelle se trouve le médicament qu'il va avaler

religieusement deux fois par jour, pose une main sur ses deux cœurs et ferme les yeux.

— Lucie, mon amour... tout ce qui me reste de vie, je le passerai avec toi.

Halvor renifle à grand bruit.

— Qu'est-ce que tu dis grand-père ?

Thor embrasse les cheveux du petit.

— Mon chéri ?

— Oui grand-père.

— Prends ce mouchoir et va chercher ton blouson tu veux ? Nous allons sortir respirer l'air pour de vrai, marcher dans l'herbe, regarder les bourgeons qui doivent commencer à se déboutonner. Et je vais te raconter une histoire...

— Un conte de fées ?

— Non mon chéri, une histoire vraie. Celle d'une princesse.

Comment puis-je résumer « ma vie mon œuvre » en quelques mots ? à travers « leurs » impressions, celles de mes lecteurs sur mes deux livres auto-édités.

« J'ai été accro ! Une dose de bonne humeur quotidienne dans la grisaille du métro parisien où j'ai ri à plusieurs reprises, on a dû me prendre pour un fou. »

« Un roman écrit très savamment, moments d'angoisse alternant passages amoureux, érotiques et traits d'esprit. Humour décapant et rythme endiablé. »

« Sachez que j'ai adoré votre livre ! Un vrai bonheur, à lire gloutonnement ! »

« Un vrai bonheur à lire, écriture maîtrisée et drôle ; certaines expressions m'ont fait éclater de rire. »

« Tout est dans l'art de l'auteure qui sait manier l'humour macabre »

« L'intrigue en est venue à m'obséder, dans le sens « addictif. »

« En bref, une chouette lecture, une chouette plume, une chouette découverte. »

« Je vous conseille absolument ce roman, j'ai piqué de ces fous rires. »

« Un véritable coup de cœur ! »

Retrouvons-nous avec Le dernier Noël de Lucifer, sorti en septembre, suite de mon premier roman. Passons ensemble de bons moments de lecture.

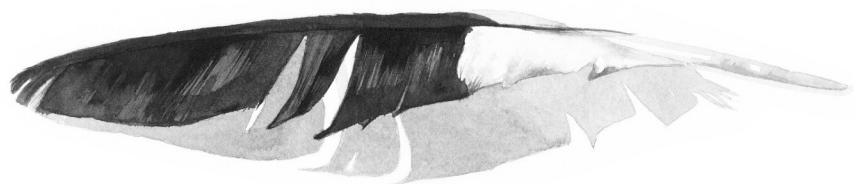
Édith Couture Saint-André

Le dernier Noël  
de Lucifer

ROMAN



Edith COUTURE SAINT-ANDRÉ





# L'HORROR

Dean VENETZA

La Lune est pleine.

— Ne t'éloigne pas, dis-je à Nanaāri.

Évidemment, il ne m'écoute pas. Après s'être roulé dans l'herbe fraîche, il se lance à la poursuite d'un papillon de nuit. Moi, j'ai des engrenages poisseux dans les mains et de la graisse me coule sur l'avant-bras. Les gens croient que la machinerie du temps et de l'espace est immuable ; on voit bien qu'ils n'ont jamais eu à l'entretenir !

Pour que les jours s'enchaînent aux nuits, pour que l'herbe pousse et que la pluie tombe, il faut une mécanique et une logistique particulièrement complexes. Et tout en bas de l'échelle, se trouvent des hommes comme moi. Une fois par mois, le soir, nous parcourons nos secteurs respectifs – en ce qui me concerne, c'est le quartier Hoffmann – vérifions les rouages et les ressorts, graissons les roulements et changeons les pièces trop usées. Nous nous occupons aussi des réparations mineures.

On nous appelle les Horlogers. En vérité, nous sommes des techniciens de maintenance.

Ce soir, j'ai commencé par le petit bois. Plusieurs bruits sont tombés en panne. Personne n'y a prêté attention, mais depuis trois jours le vent qui s'engouffre dans les branches en ressort silencieux. Plus grave : si je n'interviens pas, la panne risque de se propager à l'écho. C'est déjà arrivé. Lorsqu'on criait, l'écho précédait les paroles au lieu de les suivre. Désagréable. Nanaāri en était tout perturbé.

Nanaāri est dieu-renard sans emploi, que j'ai découvert un jour prostré contre un engrenage grinçant. Il était égaré, terrifié, et s'était pris les moustaches dans un clapet de l'horlogerie de la pluie et du beau temps. Je l'ai sorti de là, et depuis il m'accompagne. Quand il ne se perd pas.

Nous sommes en mai. Les nuits sont douces, pas encore étouffantes. Le ciel est dégagé. Du côté des étoiles, le mécanisme est en parfait état et incite à la rêverie. Le jour, je suis artiste peintre, et ce travail d'Horloger me donne un œil neuf sur ce qui m'entoure. J'ai appris à représenter les gens en fonction de ce qu'ils pensent et rêvent, à décrire un lieu selon sa clameur et ses êtres, même invisibles, qui la peuplent. Les nuits de ronde ne sont pas éreintantes ; elles me laissent le temps de flâner et d'écouter, de voir ce que l'on ne voit pas. Mais dans l'immédiat...

Je replonge dans mes boulons visqueux, alors que Nanaāri part en direction des lilas. C'est là-bas qu'il a rencontré Charlie. Drôle d'histoire. Encore un dysfonctionnement, bien que celui-ci ne soit pas de mon ressort : Charlie n'existe pas, toutefois il en est conscient. Alors il attend. Et parfois, l'espace d'un instant, il se met à exister. Comme un parfum de lilas qui vous parvient, soudain, parce que le vent a tourné. Fruité, intense, et aussitôt évaporé, aussitôt oublié. Nanaāri s'intéresse beaucoup aux âmes irréelles ou erronées. Dès qu'il le peut, il vient tenir compagnie à Charlie. Pour qu'il s'ennuie moins.

Moi, je ne peux rien faire. Mon contrat est clair : je n'ai pas le droit de toucher à ce qui n'existe pas.

Les sons, en revanche, cela me concerne. Un dernier coup de tournevis, et le vent bruisse à nouveau normalement. *Tout de suite, ça sonne beaucoup mieux !* Il suffit de si peu pour abîmer la sarabande... Je vais me laver les mains à la fontaine, tout en sifflant avec la brise. J'en profite pour extraire un soupçon d'obscurité de la nuit-même. C'est un excellent pigment pour mes toiles et, dans ce coin, il est de très bonne qualité. Riche en lueurs issues des sous-bois et en bruissements de feuilles.

Je reprends ensuite ma ronde, longeant l'allée circulaire du parc pour rejoindre le centre-ville.

En remontant la rue Offenbach, direction la cathédrale, je rencontre Sandra. Nous sommes un lundi et, même s'il n'est pas tard, la ville est déserte. Seule, entièrement nue, Sandra observe son reflet dans le miroir d'une vitrine. Elle semble désespérée, et je devine pourquoi.

— Salut ! Tu as oublié de mourir, n'est-ce pas ?

Elle acquiesce.

Cela arrive plus souvent qu'on ne le croit. Ce n'est qu'en considérant son reflet blafard, sa peau qui se violaçait, qu'elle s'en est souvenue. Mais le carillon du clocher indique minuit et cinq minutes. Le jour de sa mort est passé ; l'accompagnement dont elle devait bénéficier est arrivé à échéance. Elle se putréfie, bien qu'elle soit toujours parmi les vivants. Je n'ose pas imaginer les questions qu'elle doit se poser, les craintes, les doutes... De quoi devenir fou, si toutefois la folie peut toucher les morts.

J'approche – pas trop près, l'odeur est déjà insupportable – et annonce :

— Je dois pouvoir t'aider.

D'abord, elle ne semble pas me croire. Ou ne pas m'entendre. Elle pleure en silence. Mais elle finit par relever la tête, le regard suppliant. Un peu gêné, j'ajoute :

— Il faut attendre Nanaāri.

Je contemple à nouveau les étoiles, placides. Je ne sais quoi lui dire. Le silence retombe. Je m'écarte d'un pas, nonchalamment, les yeux rivés au ciel. Le vent souffle et chante un bref instant. Un conte me revient en mémoire :

— On raconte qu'un jour, un vieil homme a volé les clés d'une Porte de la Vie et de la Mort...

D'un geste vague, elle me fait comprendre qu'elle connaît déjà l'histoire.

*Pourrais-je peindre les morts avec mon pigment d'obscurité ?* Les cernes de Sandra s'agrandissent à vue d'œil, ses membres se tordent sous leur propre poids, et son regard s'échappe. *Pas très romantique.* Et je ne parle pas des bruits qui accompagnent les effluves. Les fluides s'agitent et se disputent, là-dedans.

Nanaāri surgit alors que cela devenait embarrassant. Des pétales de lilas sont pris dans son pelage. *Il a l'air fin...* Mais il connaît les chemins ; il pourra conduire Sandra où il faut, dans l'un de ces au-delà dont je ne sais rien. Nanaāri ne me raconte jamais ce qu'il y a de l'autre côté. Ce n'est peut-être pas plus mal. Je lance un dernier signe de main à Sandra, et je les regarde s'éloigner. Elle paraît rassurée. Nanaāri remue la queue comme un chien, et sème au vent ses pastilles rose pâle. J'espère

qu'il ne se perdra pas. D'ailleurs, mieux vaut l'attendre dans le coin. Si je continue ma tournée, il est capable de ne jamais me retrouver.

Je rejoins la place de la cathédrale, au bout de la rue, et m'assieds sur le premier banc. Je m'offre souvent une pause lorsque j'atteins ce stade de ma tournée. Les platanes amoindrissent la lueur des lampadaires ; la pénombre est apaisante. Je déballe mon paquet de tabac aux trois quarts vide, ainsi que mes feuilles. Une cigarette fera passer, j'espère, l'odeur faisandée de Sandra.

Mon contrat ne m'impose pas d'effectuer ma ronde les soirs de pleine Lune. J'ai choisi cette date pour pouvoir croiser la petite fille timide : celle-ci ne sort que ces nuits-là. « Pour voir la peur dans leurs yeux », estime-t-elle.

Et là voilà qui arrive, arborant son éternel et immense sourire. Elle sait qu'il n'y a aucune peur dans mes yeux, pourtant elle vient toujours à ma rencontre. Elle s'assoit sur le banc, près de moi, et conserve le silence. Je murmure parfois quelques mots, mais nous ne discutons jamais vraiment. C'est un instant inexplicable, comme lorsque je perds mon regard dans les étoiles, ou quand je siffle avec le vent. Je souffle mon tabac vers le ciel, et la Lune semble se noyer, un court moment, dans la fumée. *Il faudra que j'essaie de peindre avec de la fumée, pour voir.*

Dès que j'aurai terminé ma cigarette, nous repartirons, chacun de son côté. Elle rejoindra quelque rue mal éclairée, longeant les murs à pas feutrés, espérant terrifier un noctambule. Elle ne fait peur à personne, avec son visage d'ange et son grand sourire. Je n'ai jamais osé lui dire. La pauvre.

Nanaāri nous rejoint, précédé d'une vague odeur de lilas. La petite fille pousse un petit couinement de joie. Le dieu-renard saute aussitôt sur ses genoux et offre son ventre aux caresses, sans aucune dignité. Des pétales sont encore accrochés à sa fourrure. *Au moins, il ne s'est pas perdu.* Je repense au vieil homme de l'histoire :

— Il n'avait pas de mauvaises intentions. Il ne voulait pas modifier l'équilibre des choses. Il espérait seulement revoir ses enfants, juste une fois. Il ne savait pas que le temps de la Vie et celui de la Mort ne fonctionnent pas sur la même machinerie. Lorsqu'il décida de franchir la Porte, cinq cents ans s'étaient écoulés. Il n'acheva pas son premier pas : il était tombé en poussière.

Je fixe Nanaāri :

— Toi qui franchis les Portes régulièrement, pas étonnant que tu sois dérangé.

J'écrase ma cigarette et lance le mégot dans la poubelle, à trois pas. *Panier !* Nanaāri bondit à terre. La petite fille se lève à son tour, m'offre son plus grand sourire, et repart en courant. Sans un mot. Je ne connais

même pas la tonalité de sa voix. Peut-être est-elle cassée. Il faudra que je vérifie, la prochaine fois. Mais pour cette nuit, j'ai encore du travail.

— Je vais m'occuper de la cathédrale, dis-je à Nanaāri en traversant la place.

J'interviens là-bas à chacune de mes rondes. Les rouages semblent tellement s'ennuyer pendant les sermons qu'ils s'usent plus vite qu'ailleurs.

Le bruit des pas de la petite fille s'estompe. Le vent soupire, un oiseau nocturne lui répond. L'animal-dieu me suit et persiste à remuer bêtement la queue. Il me regarde, puis louche sur un pétale qui vient de glisser sur son museau, et manque de se prendre un lampadaire. Je soupire :

— Pauvre bête.

L'Horloger est la nouvelle introductive d'une série de récits où s'emmêlent les portes du temps et les couloirs entre les univers, où l'absurde côtoie la métaphysique.

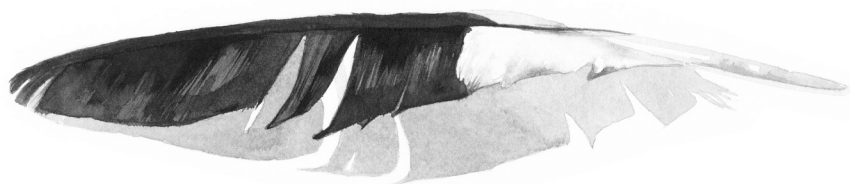
Au fil des textes, notre horloger contemplatif passe le relais à une fille du Diable en proie à la maladie mentale, ou un dieu qui détruit et recrée des mondes d'un battement de paupière. Il côtoie une femme-Ragnarok, des fillettes mortes-vivantes et des ours qui parlent...

Ces histoires seront réunies sous forme de recueil (auto-publié ?) dans un futur encore indéterminé.

Informations sur [www.facebook.com/dean.inari](http://www.facebook.com/dean.inari). (et vous aurez droit à quelques extraits si vous le demandez poliment !)



Dean **VENETZA**



# CELUI QUI PROTEGE





Il avait une haleine douce, sans doute plus que la sienne, mais alors que Pashka s'enhardissait, passant les bras autour de son cou, il la repoussa soudain :

— T'as quel âge ? demanda-t-il.

Pashka éluda la question d'un froncement de nez agacé. Elle enleva son tee-shirt, certes, un peu crado, et dégrafa son soutien-gorge, certes, pas très rembourré. Le jeune homme grimâça en découvrant sa poitrine, pas assez généreuse, et ses hanches, trop creuses, incapables de faire illusion. Il se recula jusqu'au bord du matelas miteux posé à même le sol de la chambre obscure. Il se mit debout pour reboutonner son jeans et se redonner un aspect présentable.

Pashka soupira, elle avait perdu. Dommage, il était mignon pourtant, riche sûrement. Il venait de la ville. La peau de son visage et de ses mains était lisse, pas encore abîmée par le froid polaire, le vent et les travaux manuels. Il se retourna pour la fixer avec un air gêné :

— Ecoute... T'es mignonne mais je veux pas d'ennui. On en parle dans deux, trois ans, hein ? Je repasserai sûrement dans le coin.

Il fit une nouvelle grimace qui se voulait un sourire. Ses mèches de cheveux châtain striées de blond caressaient ses joues si douces. Ses grands yeux semblaient attendre qu'elle lui prouve qu'il se trompait. Des yeux très brillants, le genre qui a du mal à vous refuser quelque chose : chaussures, sortie cinéma ou même du cash si on sait le retirer peu à peu, en sommes de plus en plus grandes. Un pigeon idéal. Mais la vérité était qu'elle avait quatorze ans et qu'il semblait avoir un blocage avec cela. Il n'était pas

beaucoup plus vieux pourtant, à peine vingt ans.

Enfin, elle avait assez perdu son temps avec lui ! Elle entreprit de se rhabiller en deux temps, trois mouvements, puis sortit la première de la pièce dont la porte taguée ne fermait pas correctement.

Venu d'en bas des escaliers, on entendait les rires de la bande occupée à faire tourner des bangs ou une pipe de crack. Ou qu'importe ce qu'ils mettaient dans ces instruments de verre. Pashka n'y touchait jamais. Alors qu'elle était encore très jeune, sa mère lui avait expliqué qu'il existait deux types de drogues. Celles venues des esprits de la forêt, qui soignaient ou apportaient des révélations, et les drogues chimiques des hommes, justes là pour vous abrutir, et, à petit feu, vous tuer.

L'air du salon était lourd de fumées diverses. Ils étaient cinq copains plus une fille, Lorie, la cousine du gars de la ville qui descendait sur ses talons. Elle les voyant apparaître si vite, Lorie explosa de rire, secouant ses cheveux violets déteints et découvrant un sourire auquel il manquait des dents. Les acides. Saloperies de drogues chimiques.

Pashka s'installa en tailleur face à sa copine sur un vieux coussin volé à un canapé de grand-mère. Lorie encaissa le regard assassin de son cousin qui s'installa à même le sol, tout près de Pashka. Pour quoi faire, elle n'en avait aucune idée. Pashka se gratta le crâne, réflexe usuel lorsqu'on est gêné, sauf que cela réveilla la démangeaison causée par son casque. Le casque était plus une sorte de treillis d'électrodes dont les fils s'entremêlaient avec ses cheveux noirs et raides. L'appareil émettait un champ électrique destiné à perturber certaines ondes cérébrales. Les ancrés qui

retenaient le tout en pénétrant sous le cuir chevelu s'étaient infectées. Le regard du jeune homme allait du casque aux vêtements crasseux de Pashka. Il en tira la conclusion qui s'imposait :

— T'es orpheline ? demanda-t-il avec tellement de sollicitude qu'elle se dit que, finalement, elle pourrait peut-être lui soutirer de l'argent sans même coucher avec.

Elle acquiesça, en clignant des paupières comme si elle allait pleurer. Elle savait que ses yeux d'un bleu intense légèrement bridés paraissaient innocents, tandis que son visage aux pommettes hautes de métis Inuit pouvait donner un air de candeur à la pire des crapules. Elle baissa la tête timidement pour chuchoter un « oui » à peine audible.

— Même pas vrai, jeta alors Lorie avec un ricanement avant de faire tourner un joint à Pashka.

Ça, elle ne le refusait pas. Devant le regard agacé que son cousin lui lança, Lorie expliqua :

— Elle est pas dangereuse tu sais. Elle a un pouvoir protecteur, c'est un bouclier Mira. Et puis, son casque marche même plus de toute façon. C'est juste pour que les vieux lui foutent la paix.

Venue du fond de la pièce, un gars lança :

— C'était sa sœur qu'avait des pouvoirs de fou ! C'est à cause de sa sœur qu'on lui a mis ça !

— Parle pas de ma sœur Ralph... gronda Pashka d'une voix à peine assez haute pour être entendue.

Elle sentit grésiller au bout de ses doigts l'électricité statique de la colère qui ne demande qu'à s'épancher en dehors de vous. Elle la réfréna de toutes ses forces. Ralph ne dit pas un mot de plus. Ce n'était pas qu'il ait peur d'elle, il gardait juste le secret espoir de réunir assez d'argent pour se payer une nuit dans son lit. Il était trop maigre et trop moche pour avoir une fille sans payer. Tentant de se donner une contenance, l'adolescent fourra sa large bouche dans l'extrémité d'un tube de verre. Il fit craquer son briquet sur la boulette de shit que son bang contenait avant d'aspirer assez fort pour se décoller la plèvre des poumons.

Pendant ce temps, le cousin de Lorie ne cessait d'observer Pashka de son regard rempli de pitié, presque larmoyant. Elle eut soudain envie de le gifler. Il posa une main sur son épaule, une main qu'elle crevait d'envie de brûler vive. C'était des conneries de dire que les boucliers n'étaient pas dangereux. Un pouvoir est un pouvoir, face à la chair nue, l'énergie d'un Mira, ça brûle.

— Pourquoi est-ce qu'on t'a mis un casque ? demanda-t-il d'une voix douce en se penchant vers elle comme si elle allait se confesser plus facilement avec la proximité.

Elle cria dans ses oreilles :

— Parce que mon père est un connard ! Voilà pourquoi, pauvre tache !

Le cousin se recula comme s'il s'était pris un coup de jus, terrifié. Pashka leva ses mains pour les regarder, aucune trace qu'elle ait relâché son pouvoir pourtant. Elle remarqua alors une ombre sur le sol avant de se rendre compte que ce qui effrayait tant le jeune homme, ce n'était pas elle mais celui qui se tenait derrière elle.

Pashka soupira avec lassitude mais ne se retourna pas. Elle savait. Elle ne lutta pas lorsque son père l'attrapa par le bras pour la soulever de force, la faisant presque décoller tant elle était maigre et il était en colère.

*Je vais avoir des bleus à cause de lui, pensa-t-elle.*

Elle se força à le regarder droit dans les yeux, dégoûtée par ses traits d'autochtone qui marquaient tant leur ressemblance et qui l'empêchaient de nier son ascendance. Il était l'archétype de l'Inuit, avec ses cheveux bruns et sa peau cuivrée, son visage en forme de cœur et ses yeux bridés. Il était à peine plus grand qu'elle car Pashka tenait sa silhouette élancée de sa mère d'origine irlandaise. Il portait une énorme parka d'hiver qui le faisait paraître aussi haut que large. Elle le toisa :

— Qui t'as dit que j'étais là ?

Il se battait contre lui-même pour ne pas hurler, pour ne pas tabasser tous les garçons qui se trouvaient dans la pièce. Le cousin était terrifié. Tout dans son attitude signifiait : « *J'ai rien fait, je l'ai pas touchée !* ».

*Le con !*

Mais Ralph était encore plus con, il s'écria :

— Crisse ! C'est Henry qui l'a balancée ! Il fait un stage à la centrale ! J'suis sûr qu'c'est lui qu'a balancé, hein ?!

Son père réfléchit à peine une seconde avant de rétorquer en toisant le drogué :

— C'est toujours ceux qui crient le plus fort qui ont le plus à cacher.

Pashka mit quelques secondes à comprendre l'allusion que Ralph et les autres défoncés du squat ne comprendraient jamais. Mais elle n'eut pas le temps de la leur expliquer, elle était déjà dehors, tirée par son père d'une main de fer. Le froid de l'aube de Novembre la saisit à la gorge.

Il la poussa en avant dans la fine couche de neige. Elle aurait pu hurler, aucun voisin ne serait sorti, les gens s'étaient habitués au vacarme et à la bande de drogués qui vivaient là. Son père la força à entrer dans le 4x4 par la porte conducteur. Elle n'eut pas le temps de se ruer sur la portière passager qu'il avait déjà activé la fermeture centralisée.

Il démarra et partit en trombe, les mains crispées sur le volant, son manteau et sa capuche de fourrure gênaient ses mouvements et sa visibilité. Il allait déjà trop vite sur la petite route sinueuse et verglacée que peu de gens empruntaient. Ils devaient être quoi ? Trois cents habitants sur tout le territoire ? Ceux qui travaillaient au barrage et à la centrale hydro-électrique, leurs familles, quelques commerçants et commodités, les motels à touristes et, bien sûr, la base militaire chargée de sécuriser les apports énergétiques de la moitié du Canada. Mais les soldats, on ne les voyait pas souvent. Tant mieux.

Pashka regarda défilier les arbres dans le plus profond silence. Des épicéas principalement, tour à tour gigantesques ou jeunes et frêles, luttant pour se faire une place au soleil. A part les cahots et les grincements du véhicule, elle entendait juste les doigts de son père tapoter le volant. Son tic lorsqu'il réfléchissait. Il réfléchissait souvent, il ne faisait que ça. Il refusait d'admettre que parfois, certaines choses ne se réfléchissent pas.

Lorsqu'ils passèrent sans s'arrêter devant le hameau de maisons de bois tout confort que Hydro Québec mettait à disposition de ses employés, elle ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Tu me ramènes pas à la maison ?

— Pour que tu te sauves aussitôt ? J'ai des réunions importantes, je suis obligé d'aller bosser et je suis obligé d'emmener ma...

*Tarée de fille ? Pute de fille, peut-être ?*

Pashka ricana. Il soupira :

— Je sais plus quoi faire avec toi...

— Alors tu m'emmènes au barrage ? A chaque fois que je te demande, tu dis non et là tu m'emmènes...

— Ne crois pas que tu iras te balader ! Je n'ai pas le temps de te courir après ! J'en ai assez ! répliqua-t-il d'un ton qui mettait fin à la conversation.

Il enleva une main du volant et la mit dans la poche de sa parka. Il en sortit un morceau de carton corné et délavé rouge et blanc. Une carte de visite à l'ancienne. Il la tourna et la retourna en la fixant pensivement, jetant à peine un regard à la route de temps en temps.

\*

Alors qu'ils débouchaient aux pieds du barrage, Pashka sortit la tête par la fenêtre malgré le vent qui lui mordait les joues et les oreilles. Elle ne voulait pas d'une paroi de verre entre elle et la masse de béton, afin de mieux se gorger du spectacle. A ses yeux, c'était l'œuvre la plus gigantesque que l'humanité ait jamais construite. La plus belle aussi. Le barrage avait été construit en contreforts. Des arceaux semblables aux arches d'une cathédrale semblaient repousser le lac en arrière. La construction était d'un gris clair qui tendait sur le rose alors que le soleil finissait de se lever. Le colosse de pierre se tenait au milieu d'une brèche de roches couvertes de givre scintillant. Il était surplombé d'une forêt de conifères d'un vert profond. Pashka avait envie de sauter de voiture pour courir aux pieds du mur de béton, pour y poser ses mains et l'écouter respirer. Lorsqu'elle était enfant, elle adorait écouter le barrage respirer. Elle lui parlait, pouvait presque l'entendre répondre. Mais c'était fini car son père savait qu'un lien particulier l'unissait au barrage, il l'avait senti. Et il en avait peur. Elle se tourna vers lui :

— C'est lui qui m'a sauvé, dit-elle en désignant brièvement le barrage avant de porter la main à son casque.

— Je sais, répondit-il. Au commissariat, lorsqu'ils m'ont dit que tu devais la vie à un pouvoir, je me suis demandé quel bouclier pouvait être assez puissant pour te protéger d'une attaque capable de dévaster un village.

Il arrêta la voiture à hauteur d'un des bâtiments blancs et bétonnés qui lui servaient de lieu de travail. Les bureaux des employés de la centrale étaient une série de constructions basses formant presque un labyrinthe aux pieds du barrage et autour de la centrale. Gigantesque machinerie cachée à la vue des regards que Pashka n'avait jamais vue mais dont elle devinait l'existence à la masse d'électricité statique et de champ magnétique qu'elle dégageait. Comme tous ceux qui possédaient un pouvoir, Pashka était sensible aux champs électromagnétiques.

Lorsque son père se tourna vers elle, ses yeux noirs semblaient regarder loin dans le passé :

— Écoute... Ce n'est pas pour te faire du mal que je t'ai interdit de revenir ici. J'avais juste peur qu'il se passe quelque chose si tu le touchais, une résonance, un effet Larsen, je ne sais pas. Je ne sais pas comment gérer ça. On nous laisse avec des enfants qui...

*Sont pas normaux. Sont dangereux.*

Rien que des excuses. Trop facile. Elle siffla entre ses lèvres avec agacement :

— Kss... C'est un prêtre que tu dois voir si tu veux l'absolution pour tes crimes.

— Je n'ai commis aucun crime Pashka.

— Tu as abandonné maman ! s'écria-t-elle avant de détourner le regard, dégoûtée par sa voix qui s'était brisée dans l'aigu comme celle d'une bonne femme hystérique.

Il soupira et, sans un mot, il sortit de la voiture et contourna le capot pour réceptionner Pashka avant qu'il lui prenne l'envie de se sauver. Mais elle était trop crevée par une nuit blanche et quelques joints pour être encore capable de marcher seule. Sans la lâcher, il récupéra son sac à ordinateur sur le siège arrière puis l'entraîna en avant vers un bâtiment de béton austère, une hérésie dans ce pays dont le climat détruisait tout, sauf le bois. Alors qu'elle trébuchait, il la rattrapa et elle le sentit frémir, de dégoût sûrement. Elle leva les yeux et vit qu'il regardait au loin, les mâchoires serrées comme quelqu'un qui regarde l'avenir et ne veut surtout pas s'embarrasser du passé.

Son père l'abandonna dans une salle de réunion sans fenêtre.

— Et je vais passer la journée là ? dit-elle en brandissant la smart-montre sur son poignet. J'ai plus de batterie ! Je vais me faire chier !

— On verra, ça dépend pas de moi... répondit-il en détournant le regard.

Il fouilla dans sa sacoche de cadre esclave de son boulot et en sortit un gros livre qu'il lança sur la table. Un roman en anglais. Steinbeck. Un truc illisible à coup sûr. Elle grimaça, il répondit :

— Il va bien falloir que tu deviennes adulte. Et je ne crois pas être capable de t'y aider.

Il la regarda longtemps, la détaillant comme s'il cherchait quelque chose sur son visage. Elle fronça les lèvres de mépris. Alors elle vit les mâchoires de son père se serrer, son regard s'affermir, il hocha la tête pour lui-même et claqua la porte.

Elle compta jusqu'à 100 avant d'aller entrebâiller le battant. Le couloir grouillait d'ingénieurs et techniciens en costard ou en jeans selon l'humeur de chacun. Elle tenta une sortie mais, dans le bureau d'en face dont la porte était grande ouverte, un jeune noir bondit de sa chaise, sans doute pour l'intercepter. Pashka reconnut Henry. Pas un pote, juste un gars qui passait parfois au squat pour acheter de l'herbe.

C'était celui qui l'avait balancée d'après Ralph. Elle n'insista pas.

Elle referma la porte et inspecta la pièce. Pas de fenêtre, un éclairage au néon cru et un système complexe de visioconférence où il fallait activer trois modules, une sorte de pieuvre en plastique, un holoprojecteur au plafond et une interface tactile incrustée dans la table. Mettre en route le système l'occupa bien 5 minutes. Mais elle se rendit aussitôt compte qu'elle ne pouvait rien en faire, elle n'avait aucun appareil à connecter. Sa montre venait de rendre l'âme et son père ne lui avait pas donné le code du Wifi. Alors elle croisa les bras sur la table et posa la tête entre ses coudes pour dormir.

\*

Elle se réveilla en sentant que quelque chose n'allait pas. La lumière grésillait, ses poils et ses cheveux se hérissaient. De l'électricité statique toute proche. Elle se redressa d'un coup. De l'autre côté de la table, une forme bleutée apparut, acquit de la substance, grésillante, pour finalement se transformer en trois êtres humains. Trois hommes. Deux adolescents et un vieux au visage étrangement familier. Tous portaient l'uniforme de l'armée canadienne, d'un vert indéfinissable. L'un des deux jeunes, un blond aux courts cheveux presque blancs et au visage anguleux, secoua sa main pour faire partir les restes l'électricité qui couraient sur sa peau. C'était lui qui possédait un pouvoir de téléporteur. Le plus dangereux des trois.

Pashka recula sa chaise en sursaut et s'éloigna de la table. L'officier fit un geste d'apaisement. Il devait avoir dans les cinquante ans, une peau burinée par le soleil et de courts cheveux noirs cendrés de quelques fils d'argent. Ses yeux éteints, son visage aux lèvres trop fines et au nez sans doute brisé lui donnaient un air de croque-mort.

— Tu te rappelles de moi ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête, jetant un regard à sa montre pour appeler son père mais l'objet était à plat. Elle retourna son regard sur la pieuvre, qui, elle s'en doutait, devait permettre de passer des appels en interne, mais elle ignorait comment. L'homme reprit la parole :

— Ton père sait que je suis ici, il arrive, je l'ai prévenu juste avant de partir.

Les téléportations étant instantanées, c'était logique qu'il soit arrivé en premier. Pashka repensa

soudain à l'air résolu et fuyant de son père lorsqu'il la quittait. Quelle décision avait-il prise ?

Elle recula jusqu'à s'adosser au mur. Elle avait vaguement conscience que cela lui compliquerait la tâche en cas de fuite, mais c'était un réflexe, une sécurité d'avoir un obstacle dans son dos. Elle ne lâchait pas l'officier du regard, se demandant en boucle où elle pouvait l'avoir connu. Et soudain, elle sut, ce n'était pas la mémoire qui lui revenait, c'était la capacité de raisonner. Il n'y avait qu'une fois dans sa vie où elle avait croisé des militaires. Le jour où le pouvoir de sa sœur avait explosé. Le jour où le sien s'était réveillé. Le jour où le sang et les gravats volaient. Le jour où sa mère était morte. Pashka se mordit l'intérieur de la joue, planta ses ongles dans sa paumes. Elle avait envie de se griffer. Elle dû gémir, l'homme éleva la voix pour la ramener dans le présent :

— Tu n'étais pas responsable mais tu peux aujourd'hui protéger d'autres enfants.

Acte compulsif, elle mit la main dans ses cheveux, crispant ses doigts sur les mèches et les électrodes comme si elle voulait tout arracher ensemble.

— Il n'y a qu'un endroit où tu peux apprendre à contrôler cette capacité.

Il fit un pas pour contourner la table, juste au moment où la porte s'ouvrait à la volée. Son père était arrivé en courant. Lui qui ne courait jamais. Il avait l'air hagard, lui qui s'efforçait de toujours tout contrôler. Il serrait un bout de carton dans la main. Il le tendit à l'officier après avoir réussi à se maîtriser, reprenant cette poker face qu'elle lui avait toujours connu. L'officier reprit sa carte de visite en hochant la tête. Son père eut une expiration comme un rire, comme un cri.

— Je pensais que vous auriez changé de numéro depuis ce temps Commandant Swift...

— Je suis Lieutenant Général maintenant. On fait exprès de garder la ligne. C'est trop important.

L'homme serra la main toujours tendue vers lui, avec fermeté, la retenant une seconde de trop comme pour marquer son autorité.

*Marquer son territoire. Revendiquer son dû.*

Pashka hurla :

— Tu vas me vendre, c'est ça ? A l'armée ? Jamais, connard ! T'entends ? Jamais !

Elle frappait le mur de ses poings. Elle agrippa soudain le dossier d'une chaise, la leva, vacilla sous le poids, elle était si faible... Alors qu'elle la lançait à la gueule de son père, à la gueule de ce putain de

militaire qu'elle avait enfin reconnu, la chaise tomba à mi-chemin, sur la pieuvre de plastique qui craqua.

Matériel électronique foutu. Elle avait envie de détruire autre chose. De détruire le visage abattu de son père qui soupirait de lassitude en secouant la tête comme pour dire « *Je ne sais plus quoi faire d'elle* ». Elle avait envie de détruire le visage entendu de l'autre qui semblait répondre « *C'est ce qu'il y a de mieux à faire* ». Un air compréhensif mais teinté d'ironie : « *Je vous l'avais bien dit il y a trois ans, je savais que vous changeriez d'avis.* »

Car Pashka se rappelait enfin. L'open space bruyant et miteux du commissariat qui puait les beignets rances, le vieux papier et les aftershaves pas chers des flics. L'inspectrice à lunettes qui lui tenait la main en essayant de la faire parler d'une chose qu'elle voulait oublier de toutes ses forces. Et cet homme dont l'uniforme était vert caca d'oie, cet homme à l'œil terne et fixe qui la regardait comme si elle n'était qu'un meuble. L'homme n'avait bougé que lorsque l'étranger qui avait toujours exigé qu'elle l'appelle « papa » était entré dans la pièce.

Le militaire avait fait comme si la fillette de onze ans qui venait de connaître l'enfer n'était pas là. Il avait tout expliqué au père dans le moindre détail : la défaillance du casque de la grande sœur, son pouvoir dangereux qui s'était éveillé et la folie meurtrière qui s'était emparée de l'enfant. Comment leur mère était décédée, lacérée par sa propre fille, comment le village avait été ravagé autant par le pouvoir de la fillette que par les roquettes des militaires qui tentaient de l'arrêter. Les pertes s'estimaient à près de quarante personnes. Aucun blessé, les Miras devenus fous achèvent toujours leurs proies. Seule la petite Pashka avait survécu car elle seule possédait un pouvoir assez grand pour bloquer les attaques. Elle était ce qu'on appelle un protecteur. Ils n'avaient pas déterminé de quel objet elle tenait son pouvoir, mais ce devait être un bouclier puissant, au moins une construction d'acier, un abri antiatomique peut-être, s'il en existait encore dans les environs. Les consciences Miras avaient tendance à hanter les enfants proches de l'objet dont elles étaient la source.

Déjà dès ce jour-là Pashka savait bien d'où elle tirait son pouvoir. Mais le militaire s'en foutait de savoir cela, tout ce qu'il voulait, à l'époque et aujourd'hui, c'était le mettre à son service. Et dans la salle de réunion comme aujourd'hui, il avait sortie de nulle part une liasse de papiers qu'il avait tendu à son

père. Une autorisation à signer en trois exemplaires, accompagnée d'un discours formaté, le même mot pour mot qu'il y a quatre ans :

*« Elle ira dans un camp de préparation. Elle sera entraînée, cadrée, elle fera des études en parallèle. Puis, elle ne devra que trois ans de service militaire qu'elle accomplira à ses 16 ans. Une fois son devoir accompli, elle pourra intégrer les meilleures universités. L'armée paiera, quelles que soient les études qu'elle souhaitera faire, même les plus chères, même à l'étranger, tant qu'il s'agit d'un pays allié. Ne vous inquiétez pas, elle ne sera pas vraiment soldat. Les pouvoirs des femmes sont utilisés pour protéger les blessés pendant les combats. Elle n'aura pas à tuer, ne sera pas exposée au danger. Elle aura un avenir. Tout ce que vous avez à faire c'est de remplir la dérogation et nous pouvons la prendre en charge dès aujourd'hui. »*

Le regard dégoûté et fatigué que son père lui lança résumait tout. Il avait refusé hier pour mieux accepter aujourd'hui. Trois années de perdues pour elle. L'amertume lui mit les nerfs à vif :

— Si tu voulais pas de moi, t'avais qu'à le dire, j'aurai foutu le camp ! J'ai jamais voulu vivre avec toi. Maman avait pas besoin de toi, j'ai pas besoin de toi !

— Regarde-toi, dit-il pour seule réponse en saisissant la liasse de papier avant de sortir un stylo de la poche de son pantalon à pince.

Il avait retiré son gros manteau et portait le costume de pingouin qu'il mettait pour les réunions avec sa hiérarchie. Il la dégoûtait tellement. Elle le laissa signer les trois exemplaires, parapher toutes les pages, remplir toutes les longues déclarations qui devaient être rédigées de sa main avant de dire :

— Vous m'attraperez jamais, bande de connards.

Elle tendit les mains devant elle et fit ce qu'elle s'interdisait de faire depuis près d'un an maintenant, depuis qu'elle avait payé un hacker pour pirater son casque, depuis qu'elle était libre. Elle libéra ses pouvoirs.

Un mur d'un bleu flamboyant apparut autour elle. C'était une lumière crue, hérissée d'électricité statique qui courait sur la surface immatérielle. Son aura s'érigait entre elle et les deux jeunes soldats qui avaient libéré leur propre pouvoir, flammes ridicules à côté de la sienne. Mais son aura s'érigait surtout entre elle et son père, entre elle et le monde. Energie trop longtemps retenue, son bouclier désintégra le mur derrière elle comme s'il s'était agi d'un fétu de paille pris dans une flamme. La table fut broyée, les paperasses et le livre brûlés par l'avancée de son bouclier. Le plafond s'écroula. Elle vit à peine les deux

soldats se jeter sur les adultes sans pouvoir, aussi nus qu'un chaton dans une tempête, et les protéger avec le pouvoir de leur Mira. Pashka avait déjà fui.

Profitant de la confusion et du chaos qu'elle avait générés, slalomant entre les bâtiments labyrinthiques, elle fuyait vers le barrage. Car elle avait toujours su qui l'avait protégée lorsque sa sœur ravageait tout, qui était assez fort et assez bon pour sauver une enfant. D'où elle était, elle apercevait le haut de ses contreforts : piliers de pont gigantesques, colonnes de cathédrales, travail de titan. Construction humaine dont la conscience était orientée sur un seul but : retenir l'incommensurable énergie de l'eau, qui détruirait tout s'il lâchait. La blancheur du béton dans le ciel d'azur était éblouissante à travers son aura flamboyante, ce déferlement de puissance inutile. Elle s'efforça de contrôler son pouvoir et de l'amener dans ses pieds pour bondir plus vite, pour se rapprocher de celui seul qui pouvait la sauver, qui voudrait bien la sauver.

Son plan n'allait pas plus loin.

Elle aurait voulu être un téléporteur, pouvoir fuir en une seconde, à l'autre bout de la terre, pouvoir disparaître et s'arracher à cette réalité. Mais elle n'était qu'un bouclier, destiné à protéger. Sauf qu'elle n'avait plus personne à protéger. Elle les avait tous laissés mourir et n'avait protégé qu'elle lorsque cette fillette aux yeux blancs lui faisait face, couverte du sang de leur mère.

— Maman... gémit-elle en atteignant le pilier d'un contrefort.

La pierre était froide sous la paume, couverte d'une fine couche de craie, crissante tandis qu'elle y enfonçait ses ongles, désespérée.

— Aide-moi...

Elle sentit le barrage vibrer, la masse de béton lui répondait. Elle eut le sentiment que la force de cette âme d'être inanimé coulait à travers sa peau. Alors elle s'y adossa, le dos, les paumes, la nuque, plaqués contre la surface et fit face à ceux qui arrivaient en courant. Elle projeta son énergie devant elle pour en faire un mur translucide et mouvant, infranchissable.

Elle s'attendait à affronter les militaires mais c'était juste des gens, des badauds, qui avaient entendu l'explosion. Ils sortaient des bâtiments les plus proches et s'approchaient, inquiets pour cette adolescente paniquée mais en même temps, prudents.

On entendait tellement d'histoires à la télé sur les enfants qui possédaient un Mira.

Comment un enfant pouvait massacrer un village en une seconde.

Comment on ne serait jamais capable de les contrôler ou de les comprendre, simplement.

Ses genoux cédèrent, sa volonté craqua, les larmes s'épanchèrent sur ses joues, chaudes sur sa peau gelée.

— Maman... Pourquoi...

Sa mère prétendait savoir. Elle leur parlait le soir du pouvoir de Sheila, à la chaleur du feu, pendant qu'elle leur démêlait les cheveux, noirs pour Pashka, roux flamboyant pour sa sœur, car elles n'avaient pas le même père. Mais leur mère disait qu'elles n'avaient pas besoin de père. Les pères n'étaient que des tracasseries administratives. Ils l'obligeaient à lire des papiers, à aller au tribunal et ils kidnappaient les petites un week-end sur deux. Sa mère était si sûre d'elle. Elle connaissait la vie et la forêt. Elle disait que les Miras étaient l'incarnation de l'âme des machines, qui nous protégeaient comme jadis, les esprits des animaux et des plantes guidaient les hommes. Mais la technologie avait rompu le lien qui unissait l'humanité au monde des esprits de la nature et nous avait obligé à faire un pacte avec les machines. C'est pour cela que sa mère était venue vivre au milieu de nulle part. C'est pour cela qu'elle s'efforçait de retrouver le savoir des plantes, de parler aux animaux de la forêt lorsqu'elle tuait l'un des leurs pour nourrir sa famille. C'est pour cela que sa mère refusait tous les gadgets, l'électroménager, les télécommunications, même la médecine n'avait pas de valeur à ses yeux. La seule technologie autorisée dans leur yourte à la limite de la forêt, était le casque de sa sœur : *« Tu vas voir ma chérie, les esprits de la nature vont te libérer, laisse-leur juste le temps de te trouver. »*

Mais Pashka n'avait pas besoin des esprits de la nature, car le barrage était différent. Il se fondait avec la montagne et la forêt. Il était grand et bienveillant. Elle ferma les yeux, sentant battre en elle le flux et le reflux de l'eau contre les remparts. Le lac artificiel s'agitait. Cela lui plaisait. Le mouvement, la force.

La destruction.

Image d'un mur de béton qui se brise et d'un flux puissant qui ravage tout, dragon de la nature affamé qui prendrait sa revanche sur l'arrogance des hommes.

\*

— Jeune fille ! Arrête cela tout de suite !

C'était la voix péremptoire du vieux militaire habitué à être obéi. Elle ouvrit les yeux.

— Pashka !

Son père les avait rejoints. Il se mordait le poing. Il tremblait, de peur, de remords ou peut-être simplement de froid. Il semblait soudain petit et frêle. Il avait oublié son manteau d'hiver et ne portait qu'une chemise, blanche sur son pantalon à pince noir. Tout devait être simple avec lui, blanc ou noir, mais toujours sans le moindre pli. Il n'y avait jamais eu la place pour du gris, la place pour elle.

— Je voudrais que tu crèves, dit-elle.

Pas assez fort pour que quiconque l'entende dans le chaos créé par son pouvoir et par l'eau qui battait de l'autre côté du béton et qui rugissait dans le lit du ruisseau qu'était devenu le fleuve en aval du barrage.

Mais le pilier derrière elle trembla.

Le barrage l'avait entendu. Elle rit. Car cette chose était la seule capable de la comprendre.

Le militaire s'approcha, mains en avant, paumes dirigées vers le ciel, comme on parle de paix, comme on supplie, comme on se rend. Son visage maîtrisé annonçait quel beau discours magnanime et plein de bon sens il s'apprêtait à faire. Mais il n'en eut pas le temps. Ses premiers mots furent couverts par un cri aigu et désespéré :

— PASHKA !!!

Une femme surgit entre eux. Elle avait la peau hâlée de celles qui vont à Cuba pendant l'hiver. Elle avait les cheveux blonds méchés de celles qui vont chez le coiffeur tous les deux mois. Elle avait le visage lisse de celles qui n'ont jamais souffert. Elle devait avoir 35 ans. Elle s'approcha du mur d'aura jusqu'à s'y brûler :

— Oh mon dieu ! C'est vrai, elle est ici ! Oh ! Pashka ! Laisse-moi approcher ma chérie.

— Vanessa, recule, idiot ! cria son père.

Mais la femme secouait la tête. Elle rentra sa main dans la manche de sa veste pour essayer de pousser l'aura statique qui se dressait devant elle comme on attrape un plat chaud dans le four.

Le tissu flamba et elle eut un hoquet douloureux. Son père éteignit la flamme et la tira en arrière, avec force mais douceur à la fois. Pashka sentit son cœur se serrer, se tordre, devenir amer. Elle siffla :

— Qui c'est, elle ?

Son père secoua la tête sans répondre. La femme explosa :

— Je suis celle qui aurait dû être ta mère ! Mon fils aurait dû être ton frère ! On aurait pu être une famille, tous ensemble ! Éric, lâche-moi ! Sale idiot !

Elle tenta de frapper l'homme qui faisait tout pour la maîtriser. Les larmes l'étranglaient, un désespoir enragé brisait sa voix :

— Pourquoi tu ne m'as pas laissée vivre avec vous ? On était si bien ! Je l'aurais aimée autant que j'aime William... Il avait besoin d'un père ! Il n'a pas compris ! Je ne savais pas quoi lui dire ! Mais qu'est-ce qui t'a pris de nous quitter ?!

Pashka dut avaler sa salive pour réussir à parler.

— J'ai un frère ?

Avant d'être envahie par la rage :

— J'ai un frère et ce bâtard me l'a pas dit !!

— Oui, ma chérie... pleura la femme abandonnant l'idée de battre l'homme qui la retenait.

Son père soupira, passa une main sur son front comme si cela pouvait essuyer la lassitude qui l'envahissait avant de répondre :

— Non, Pashka. William n'est pas mon fils. Il avait deux ans lorsqu'on s'est mis ensemble avec Vanessa. Un gosse intelligent.

La voix de Vanessa repartit dans les tons aigus de l'hystérie :

— Tu es le seul père qu'il ait jamais eu ! Comment tu as pu l'abandonner ?!

Pashka eut un rire rageur :

— Parce que c'est un connard ! J'ai vu les lettres de grand-père qui réclamait qu'il vienne voir sa mère en train de crever. C'est un bâtard ! Il a laissé crever sa mère, il a laissé crever ma mère !

Elle sentait l'énergie du barrage réagir en elle. Elle avait envie de donner cet ordre, elle avait envie de le tuer. Ce visage qui faisait semblant d'être calme et serein, elle avait envie de le broyer.

Il brandit un doigt vers elle :

— Ça, là ! Ce regard-là ! Ce regard d'assassin ! Elle l'avait déjà lorsque je l'ai récupérée au poste. Elle m'a rendu coupable de tout. Elle veut me détruire. Ce regard-là dans une gosse de onze ans, mon Dieu ! C'est pour ça que je n'ai pas voulu qu'elle vive avec vous. Elle aurait pourri ta vie, la vie de William comme elle a pourri la mienne. Elle est aussi folle que sa mère ! Comme si c'était ma faute si sa hippie de mère voulait vivre en tipi et soignait ses gosses avec des plantes quand elles étaient malades ! Comme si c'était ma faute si cette tarée a laissé traîner la combinaison du casque de son monstre de fille !

Monstre, tarée. Envie de tuer. Mais par-dessus tout le besoin de rétablir la vérité. Griffant la pierre, se

retournant les ongles pour garder son calme, Pashka éleva la voix, affermit son ton :

— Maman n'a pas laissé traîner la combinaison du casque, je l'ai deviné seule. C'était « amour » le code. Car Maman nous aimait. Elle aimait Sheila.

Son père en resta bouche bée :

— C'était « amour » le code ?

Un souffle étrange sortit de sa gorge, comme un rire, désespéré :

— Amour avec ou sans majuscule ? Sans symbole ? Sans chiffre ? Un putain de mot de merde qu'une gamine de onze ans est capable de trouver ? Oh ! Mais quelle conne ! Quelle putain de conne !

Il se prit la tête dans les mains, incapable de formuler une parole de plus, gémissant de rage. Il faisait la victime, le juste, l'intelligent. Pashka avait envie de le mettre à terre, pas physiquement mais moralement. Elle ricana :

— Ah oui ! Toi, tu avais un bon code, hein ? Et ben, tu vois ton code de merde ? Ça coutait que dix mille dollars pour trouver un mec capable de le craquer !

— Dix mille ? s'exclama la femme. Mais comment tu as trouvé autant d'argent ?

Son père poussa un cri terrible pour ne pas entendre sa fille qui hurlait :

— En faisant la pute !! Je préfère faire la pute que rester vivre avec ce connard ! Je préfère même crever à l'armée que rester avec ce connard !!

Son dernier mot se perdit dans un hurlement sans cesse enflé d'une force inhumaine. Le barrage lui insufflait son souffle. Son pouvoir se renforçait, palpait, battait à ses tempes. Elle n'avait qu'à se relâcher une seconde pour que son bouclier enflé comme un front de flammes ravage tout sur son passage, tuant les badauds fascinés, les militaires, l'étrangère et son odieux de père.

— Tue-le... chuchota-t-elle en abandonnant tout contrôle. Tue-le pour moi...

Le béton tremblait si fort derrière elle, tentant de toutes ses forces de répondre à son vœu. Mais son énergie partit droit vers le ciel où elle flamboya comme la colonne de lave d'un volcan de feu bleu. Son pouvoir se déchaina dans l'atmosphère, chassant les rares nuages, réchauffant le monde mais ne blessant personne, même pas lui.

Elle tomba à genoux, ramassa ses mains aux ongles brisés, sanglantes et glacées contre sa poitrine, pleurant :

— Merde, pourquoi...



La voix grave et mesurée du Lieutenant-Général lui fit écho, sans ironie, sans chercher à lui faire la morale, juste une froide explication :

— Ton Mira est un protecteur, il ne tuera personne de front, jamais. Mais continue comme ça et tu vas rompre le barrage. Tu tueras tous les êtres humains en aval. Tous les innocents. Détruis le barrage et le Québec sera privé d'électricité, les hôpitaux s'arrêteront, les blessés mourront. C'est ça que tu veux ?

— Non... gémit-elle.

Sa voix était trop faible pour qu'on l'entende mais l'homme n'avait pas besoin de connaître sa réponse, il la savait déjà. Il continua :

— Engage-toi et tu apprendras à maîtriser ton pouvoir. Engage-toi et tu apprendras un métier. Engage-toi et je te jure que tu ne dépendras plus jamais de personne. Ton père nous signera une nouvelle dérogation pour que tu puisses intégrer l'armée plus tôt. Tu apprendras tout ce que tu as besoin de savoir puis tu protégeras ton pays pendant trois années, et à la fin, tu seras plus riche, plus puissante et plus libre que la plupart des hommes. Tu n'auras plus jamais besoin de personne.

*Plus personne... Sans personne...*

Elle poussa un cri désarticulé. Elle était déjà si seule, comme si une barrière existait entre elle et le monde. Seule.

Mais elle n'avait jamais voulu être seule.

Elle se raccrocha au pilier, se collant à lui comme si elle pouvait prendre le barrage dans ses bras, le suppliant. Elle ne savait même pas de quoi. La masse de béton tremblait, résonnant avec les vagues de chagrin qui lui déchiraient la poitrine. L'oreille collée à la pierre, elle entendit la structure craquer.

Elle se recula soudain, se tordant le cou pour voir ce qu'il se passait tout là-haut. Une alarme retentit. Le son tonitruant était modulé de telle façon qu'il semblait toujours monter dans l'aigu.

Eclat de sang. La montre de son père venait de s'illuminer de rouge, l'appel d'urgence. La montre de Vanessa s'éclaira également. On appelait les ingénieurs sur le pont pour résoudre la crise.

Mais la crise était ici.

Pashka se détacha du barrage, terrifiée de ce qu'elle avait fait, retenant son énergie, la comprimant au fond d'elle comme on comprime dans sa gorge cette boule de chagrin qui menace de nous tirer des larmes. Elle savait si bien le faire après avoir passé un

an à faire semblant de toujours être casquée, après en avoir passé trois à faire semblant que rien n'était arrivé ce jour où le sang et les gravats volaient.

Mais à peine eut-elle éteint son aura qu'elle sentit une présence à sa droite et un contact dans ses cheveux. Le jeune soldat blond s'était téléporté à ses côtés et lui avait placé un treillis d'électrodes sur le crâne. A peine lâché, le nouveau casque s'enclencha par-dessus l'autre. La douleur des ancrs qui cherchent à s'arrimer sous son cuir chevelu mais qui se heurtent au métal déjà en place, qui raclent l'os, lui mettait le cerveau en feu.

Elle hurla, tendit la main vers son père, mais son regard était fiché sur son portable qui l'appelait.

L'urgence n'avait jamais été elle.

Elle le vit lancer un regard entendu à l'officier, dont le simple hochement de tête aurait rassuré n'importe qui mais qui glaça Pashka.

Son père se détourna.

Elle eut soudain la sensation que le monde devenait noir et que la seule lumière qui existait encore était cette chemise blanche, impeccable.

Puis cette lueur-là aussi disparut.

\*

Ce fut la sensation d'une pierre dans son dos qui la réveilla. Elle ouvrit les yeux, identifia un plafond jauni, se retourna pour tâter le sol et découvrit que la pierre était en fait un ressort d'un vieux sofa dont la tapisserie était limée. Elle s'assit et embrassa la pièce du regard. Des étagères de métal noir croulant sous les dossiers encombraient l'espace et rendait l'endroit étouffant. Et par-dessus tout, cette odeur de vieux papier.

*Le commissariat ?*

Mais il n'y avait la place que pour un bureau ici, couleur « hêtre-Ikéo » laid et qui lui faisait face, sans personne derrière. Alors qu'elle se levait, une tête émergea de sous le meuble, une tête dont la queue de cheval s'était à moitié défaits et dont les petits cheveux rebelles se hérissaient comme un halo sur le crâne. La femme devait avoir 25 ans. Elle extirpa un gros classeur de son tiroir et commença à le feuilleter avant de se sentir observée. Elle releva le nez sur Pashka qui approchait :

— Ah ! Tu es réveillée, enfin ! Tu as dormi toute la journée, le choc du casque, j'ai l'habitude. Il est 18h30, j'ai déjà fini ma journée tu sais, mais je ne

voulais pas que tu te réveilles dans le dortoir avec toutes les autres. Assieds-toi veux-tu ?

Elle laissa Pashka s'installer sur une chaise légère couleur wengé, Ikéa toujours, et enlever de ses épaules un manteau vert kaki trop grand pour elle, avant de reprendre :

— Je t'ai assignée Sabrina comme éducatrice. Elle est un peu rude mais elle est gentille au fond. Elle est juste. N'hésite jamais à lui parler de tes problèmes.

— Mon éducatrice ? Celle qui m'apprendra à combattre ? demanda Pashka, résignée.

« *Engage-toi et tu seras libre...* »

— Oh ! Ça ? Tu veux entrer à l'armée ? Pas avant 16 ans si tu veux t'enrôler ! C'est une règle d'or ! Si le gouvernement commençait à donner tous les orphelins à l'armée...

La femme continuait de parler, mais un seul mot résonnait dans l'esprit de Pashka.

*Orphelin.*

Une seule explication possible. Elle se rencogna dans sa chaise avec un sourire amer.

— Ha ! Je savais pas qu'on pouvait renier un enfant. Mais mon père a déjà signé la dérogation.

— Oh ma chérie ! Mais ils m'ont dit qu'elle a été détruite dans l'accident. L'armée a essayé de te garder, mais on ne les a pas laissé faire ! Tu verras, c'est mieux d'attendre 16 ans. Tu changeras peut-être d'avis d'ici là...

— Il peut en signer une autre de dérogation, il s'en fera une joie.

— Mais ma chérie...

La femme marqua une pause, passa une main dans les mèches hérissées sur sa tête et détourna le regard. Après une minute de silence où Pashka sentit son cœur s'accélérer, ses paumes devenir moite, la gestionnaire releva les yeux, prit une grande inspiration et dit :

— Je croyais qu'ils t'avaient dit ? Je... Je te mets Constance comme éducatrice. C'est une fille bien et elle a vécu ça, elle t'aidera.

Comme Pashka penchait la tête pour comprendre la femme gémit :

— Oh... ce n'est pas à moi de faire ça...

— Faire quoi ? s'agaça Pashka laissant monter la colère pour ne pas sentir son nez qui la piquait et ses yeux qui se brouillaient.

— Il... Il est mort ma chérie... Il y a eu un accident sur le barrage où il travaille. Un pan qui s'est effondré, juste là où il se trouvait avec une autre ingénieure. Cela n'est pas censé arriver, ils ont dit... Cela n'est jamais arrivé... Je suis désolée ma chérie. C'est vraiment pas de chance, un horrible accident, personne n'est responsable...

La femme scrutait le visage de Pashka, guettant sa réaction, angoissée à l'idée que la jeune fille pourrait éclater sous le coup de la douleur, devenir ingérable. Mais le cœur de Pashka s'était soudain éteint, comme une braise trop froide sur laquelle on aurait jeté une goutte d'eau de trop. Parce que cette femme avait raison, cela n'était pas censé arriver. Le barrage était un bouclier, celui qui protège. Il n'était pas censé tuer.

— Je suis un monstre, dit-elle simplement.

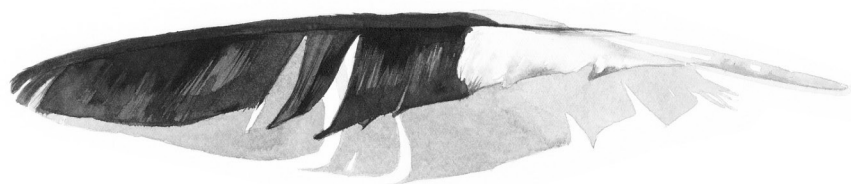
Bonjour ! Je m'appelle Ghaan, j'écris des romans depuis près de 15 ans, une passion qui ne se tarira jamais. Rédactrice scientifique, fan de mangas et mordue de mythologie, mon imaginaire mêle science-fiction et fantasy, romances et batailles épiques. Mon objectif en tant qu'auteur est de vous faire ressentir des émotions, joie ou tristesse, juste du frisson ! Et bien sûr, vous transporter...

J'espère que cette nouvelle vous a plu. Si vous voulez en savoir plus sur Pashka et les pouvoirs Mira, vous pouvez acheter le roman « Mira, la Bataille de l'Eau » (<http://ghaanima.com/a-lire/mira-bataille-eau>) au format broché et Kindle sur Amazon. Cette nouvelle est inspirée du passé de son héroïne.

Sur mon site, vous trouverez plus de lecture gratuite et d'autres univers... A bientôt !



# Ghaan IMA





# CROCODILE DI

Balthazar TROPP

*Toulouse, un après-midi de Septembre.*

Matisse Coubertin se glisse de justesse entre les portes du métro. Son entrée a attiré l'attention des passagers de la rame qui l'observent avec curiosité ; il n'aime pas ça. La température frôle les trente degrés dans le métro et sa course l'a fait transpirer : il sent des gouttes couler entre ses cuisses et son chandail lui colle au dos.

A gauche une vieille sourit. Elle retire son cabas du siège qui lui fait face et d'un signe l'invite à s'asseoir. Qu'est-ce qu'elle fait celle-là, pense-t-il. La réponse est pourtant si évidente : elle veut l'examiner, comprendre pourquoi il est autant vêtu alors qu'il fait si chaud, détailler les rougeurs qui dépassent de son col. Comme tous les autres. Seulement il ne la laissera pas faire. Il durcit son expression et d'une main, retrousse légèrement la manche de son tricot. La vieille ne comprend pas : sous le tissu, la peau est verte, verte et zébrée de traits noirs. Elle ne sourit plus ; ses yeux passent rapidement du tatouage aux yeux de Matisse. Elle a peur tout à coup, et Matisse le sens. Il insiste un peu, serre plus fort les lèvres et d'un mouvement de tête lui ordonne de les baisser. Elle abdique ; son regard rejoint son cabas sur le plancher sale tandis que lui sourit rageusement. On ne se moque pas d'un crocodile.

\*

Le métro le dépose place Jeanne d'Arc. Il traverse le boulevard de Strasbourg et s'enfonce rue Saint-Bernard. Il aime la prendre, la rue Saint-Bernard. C'est celle-là même qu'il empruntait quand il rentrait avec sa mère de l'école primaire rue Berny. Avant qu'elle ne meure. Avant qu'il ne devienne un crocodile. Il n'y a pas si longtemps que ça, il en aurait pleuré de passer dans

cette rue. Aujourd'hui, à dix-neuf ans, il est un homme. Et tout le monde sait qu'un homme ça ne pleure pas.

La place Saint-Sernin grouille de monde, comme toujours entre midi et deux. Il passe entre les lycéens, évitant de regarder les grappes de corps lovés les uns contre les autres. Ceux-là sont prêts à tout pour ne pas voir le vide, pense-t-il.

A l'entrée du lycée on s'écarte pour le laisser passer. Il n'y est élève que depuis trois semaines, mais il traîne derrière lui une solide réputation. Il a fait trois lycées en trois ans, et l'année précédente il n'a échappé au juge pour enfant que grâce à l'intervention de la psychologue scolaire. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir essayé de se contenir, mais le type l'avait cherché. Un BTS qui s'était moqué des taches de crème sur son jeans. On avait finalement décidé de lui faire sauter une classe. Soi-disant que c'était l'ennui qui lui provoquait des réactions agressives.

Dans la salle il s'installe au dernier rang, collé contre la fenêtre. Une place de choix ; il se l'est appropriée le premier jour et depuis personne n'est venu la revendiquer. Les élèves entrent au compte-goutte, dans un joyeux brouhaha. A son plus grand plaisir, la plupart l'ignorent. Il ne regarde pas les filles, leur peau dorée, leurs petits tee-shirt, les rires cristallins qu'elles lancent aux garçons. Tout dans cette salle porte la signature de ce trouble qui envahit leurs cœurs de dix-huit ans. Cette chaleur qui leur hurle de se donner vite, intensément et sans retenue, il la sent dans les regards, dans les taquineries, dans ce jeu où tous semblent trouver tant de plaisir et dont il sera toujours l'éternel exclu.

— Y'a quelqu'un là ?

La fille lorgne la place à côté de lui, elle a déjà une main sur le dossier de la chaise. Il ne la regarde pas, ne tourne pas la tête. Doucement, il pose une main sur son sac posé sur la table. La fille attend, il ne dit rien.

Elle tarde à comprendre.

Elle finit par tourner les talons en lâchant un sifflement de mépris. Il s'en veut un peu ; cette fille, il l'a déjà observée. Elle passe son temps à regarder par la fenêtre, et il se trouve que de la place où il est on peut voir les gens entrer et sortir de l'église Saint-Sernin. Seulement voilà, s'il la laisse une fois, elle va y prendre goût, et le prochain cours il est bon pour se tasser de nouveau contre le mur. Sans compter que si près de lui, elle ne manquerait pas de remarquer sa peau. Il n'a pas envie de lui faire peur.

Le professeur de mathématiques est installé depuis plusieurs minutes quand le silence se fait. Matisse aime ce moment, quand une voix adulte retentit, quand les mots et les formules s'inscrivent au tableau dans un léger nuage de craie. Le professeur rend les copies du contrôle qu'ils ont fait la semaine dernière. Il passe dans les rangs, égrenant les prénoms, cherchant du regard les doigts qui se lèvent. Stéphanie, douze, c'est un bon début. Walid, onze, tu as perdu des points sur les justifications. La copie de Matisse est la dernière. " Coubertin ? Qui est Coubertin ? " interroge l'homme. En trois semaines, il n'a pu mémoriser tous les noms. Matisse lève un doigt. Le professeur est surpris. Il a un moment d'hésitation, puis, souriant, lui tend sa feuille double : " Coubertin, vingt ". Matisse hoche la tête, sans pour autant lui rendre son sourire. Il comprend son hésitation : depuis le début de l'année il n'a pas sorti un stylo.

La classe bruisse des chuchotements des autres élèves qui le regardent en coin. Ils le savaient brutal ; ils le découvrent savant. L'année passant, ils ne l'aimeraient pas bien sûr, personne n'aime un crocodile. Mais ils le respecteraient. Et Matisse sait très bien que dans cette existence, dans ce corps, être respecté est ce qu'il pourra espérer de mieux.

L'heure passe doucement, et Matisse est de bonne humeur. Il observe le dôme de l'église ; le soleil en a chauffé la flèche à blanc et l'édifice tout entier palpète dans un flou caniculaire. Il peut presque la voir la physique derrière tout ça ; la lumière solaire, si colorée qu'on la croit blanche, les rayons dardant les murs de la basilique, les murs qui se défendent comme ils peuvent et absorbent une partie des tons, les restes amputés des rayonnements moulinsés par l'air chaud. Et sa rétine qui récupère un bouillonnement de couleurs. Il sent un frisson lui parcourir l'échine. Il sera si bon à ça, à réfléchir. Il pourrait peut-être même se faire des amis, un jour, des amis qui verront son intelligence, et qui l'admireront assez pour passer outre son aspect. Des flashes passent devant ses yeux. Un bar en clair-obscur,

des lumières chaudes, quatre ou cinq personnes qui rient avec lui. Il secoue la tête nerveusement. À quoi bon se mentir, à quoi bon se convaincre que ça puisse aller mieux un jour. Il ne fera pas comme ces cons là, ceux qui se jettent des regards humides d'une extrémité à l'autre de la classe. Il ne passera pas sa vie à rêver et attendre quelque chose qui ne viendra évidemment pas.

Il se rend compte qu'il est en train de passer et repasser sa main sur la bretelle de son sac, et la retire brusquement. Il n'a plus besoin de faire ça. Finis les doudeux, finis les pleurs. Cette vie il va la vivre comme le destin en a décidé : seul et brillamment.

La sonnerie retentit et les chaises raclent bruyamment sur le sol, mais le professeur les arrête d'une main :

— Attendez, commence-t-il. Je vous ai préparé un devoir maison, il est à rendre pour lundi prochain.

Un murmure de réprobation s'élève parmi les élèves, mais l'homme ne se laisse pas impressionner. Matisse l'aime bien, il est tout petit mais il n'a pas peur de descendre dans les allées comme il le fait en ce moment.

— Dans ce devoir, il y a vingt points sur ce que nous avons vu depuis le début de l'année, continue-t-il avec une moue de dédain, et si vous avez juste je vous mettrai le vingt que vous méritez. Sur la dernière page il y a cinq questions bonus. Ces questions portent sur quelque chose que nous n'avons pas vu ensemble, et que je ne vous expliquerai pas.

Matisse est sûr qu'il lui a jeté un coup d'œil. L'état qui commençait à serrer le ventre de Matisse s'est envolé, tout son corps est tendu vers le tas de feuilles.

— Ces questions sont sur cinq points, continue le petit homme avec un air espiègle. Si vous y répondez correctement, ce dont je doute fortement, vous aurez donc vingt-cinq sur vingt.

La classe s'impatiente, Matisse aussi. Qu'on lui donne ce devoir, et qu'on lui donne sans attendre.

— Une dernière chose avant que je vous libère, poursuit-il, impassible, ce devoir vous allez le faire en binôme.

Un voile passe devant les yeux de Matisse. Pas ça, tout mais pas ça. Son cerveau commence déjà à s'emballer, il ne pourra pas le faire, chez lui impossible, chez l'autre impossible, il voit déjà les regards sur les auréoles de ses tee-shirt manche longue, les yeux qui s'attardent sur sa peau, l'angoisse qui lui noue le ventre et les horribles pertes de conscience. Tout à coup une idée le frappe. Il essuie ses mains moites sur son treillis et compte. Les élèves ont déjà commencé à donner les couples de noms. Berton et Granier. Dix-sept, dix-huit. Zioua et Ruben. Trente et un, trente-deux. Selan et Lendrum. Trente-cinq, trente-six et lui qui font trente-

sept. Trente-sept élèves. Il s'effondre sur son siège, en nage. Impair et premier. Sauvé par les maths. Quel imbécile, paniquer comme ça. Trente-sept élèves dont lui, lui, le type le plus impopulaire de l'histoire, le type au sujet duquel on raconte les pires histoires. Il jubile.

— Bizet, Coubertin, annonce une voix claire.

La bouche de Matisse s'ouvre et se ferme dans le vide. C'est la fille de tout à l'heure, celle qui voulait lui prendre sa place. Il la fixe ; elle lui jette un regard indifférent et retourne à son sac à main. Matisse est presque debout ; le professeur est en train de noter leurs noms. Il faut qu'il dise quelque chose, qu'il se défende : elle a entendu ma note au contrôle tout à l'heure monsieur, elle s'en fout des maths monsieur, elle s'en fout de moi, c'est un parasite monsieur, un parasite ! Mais il ne peut pas : s'il dit ça maintenant, toute la classe va se retourner vers lui.

\*

### *Faubourg Bonnefoy, la nuit tombée.*

Dans un des bâtiments postaux livrés à l'abandon, une bougie vacille. Matisse est au troisième étage, une bombe de peinture à la main. Cette ruine, il en a fait son QG il y a un peu plus d'un an. C'est un ancien centre de tri de la poste, et son étage à lui correspond aux bureaux des cadres. Il sait qu'il lui reste un peu moins de six mois avant qu'on ne le démolisse, et c'est pour ça qu'il l'a choisi. Une galerie éphémère, pour un peintre invisible, le concept lui plaît. Quand les murs s'écrouleront, il ne restera rien des centaines de mètres de fresque qu'il a dessinés, et personne n'en saura rien.

Il n'a jamais peint dans la rue : l'exhibitionnisme, c'est pour les faibles. Une œuvre n'a de beauté, de sens, qu'à la condition qu'elle n'ait été déflorée par aucun œil. Dès lors que l'artiste travaille pour un public, l'idée se fane en leçon, le beau en séduction et le génie en succès. Matisse travaille pour l'amour, pour l'amour du beau, pas pour être reconnu, surtout pas par ces misérables êtres agrippés les uns aux autres pour ne pas sombrer. Il n'a besoin de personne lui, qu'on donne des maths et de la peinture et il sera heureux. Au moins en paix. Quoique ce soir il ne l'est même pas. La mesquinerie de la fille l'a travaillé tout l'après-midi. Et même si ça le tue, il est bien obligé d'admettre qu'elle n'a rien à se reprocher : il est une machine en maths, pourquoi ne pas en profiter ? C'est juste qu'il se pensait brillant ; elle lui a rappelé qu'il est seulement brillant. Il se secoue la tête pour en chasser le gris. Etre brillant, c'est tout ce qu'il y a. C'est tout ce qu'il a. Il jette la bombe dans un coin, empoigne son sac et dévale les marches deux par

deux.

Quelques blocs plus loin, il pousse la porte d'un vieil immeuble. La cage d'escalier est spacieuse et l'ascenseur équipé d'un banc. Au cinquième, il introduit la clef dans une porte blindée, non sans avoir soulevé d'un bras le lourd battant. L'appartement est silencieux. Il se glisse sans un bruit le long du couloir obscur, jusqu'à la dernière porte. C'est une salle de bain, vaste comme un salon. Matisse se dirige droit vers la baignoire. Elle occupe tout un angle, avec son émail crème, ses trois marches et ses robinets dorés. Le dermatologue lui a interdit les bains chauds ; il tourne le robinet au maximum.

Pendant que la baignoire se remplit, il farfouille dans les tiroirs. Sa grand-mère a fait enlever le miroir quand il a été hospitalisé la première fois. Au dessus du lavabo, le mur en a gardé une ombre d'un blanc éclatant. Et c'est vrai que ça lui a fait du bien, pendant un temps. Sauf que les choses ont changées. Il ne fera plus les mêmes bêtises. Il sort du petit placard un objet rond, enveloppé dans un tapis de bain. C'est un miroir de femme ; ceux avec un côté grossissant. Il le dépose bien droit sur le lavabo et commence à se déshabiller. Son tricot et son treillis s'écrasent sur le sol, suivi de son caleçon. Il a la bouche sèche comme du papier buvard. Sur le petit miroir, de la buée commence à se former. Il se rapproche jusqu'à apercevoir son visage. Une large mâchoire, un nez rond, des yeux marron et des cheveux noirs, épais et coupés ras. Il retourne le miroir pour examiner son épiderme. Il a senti des démangeaisons au dessus de l'œil droit cette après-midi, mais la peau est nette, régulière. Il insiste un peu, tourne autour de la bouche. Il sait que la difficulté est plus bas. Il fait descendre le reflet le long de son cou. La peau est pâle, parsemée ça et là de poils noirs, mais belle, saine. Jusqu'à la frontière, là, juste où s'arrête le bronzage. Il observe la tâche. Elle s'étend de son sternum à son nombril et lui englobe tout le pectoral droit. Comme si d'un centimètre à l'autre sa peau s'était affolée et que les couches s'étaient empilées les unes au dessus des autres jusqu'à ne former qu'une croûte rougeâtre, épaisse et craquelée. Il respire lentement et tourne le miroir. De plus près il peut voir les crevasses s'ouvrir et se fermer au rythme de sa respiration, comme les lèvres d'une plaie. *Elle vit*, pense-t-il, elle vit sur moi, sur ma peau, et si je pouvais l'arracher, la décoller comme on décolle un pansement, j'en serais débarrassé. Mais il sait que ce n'est pas vrai. Psoriasis, avait diagnostiqué le dermatologue, avant d'ajouter : on n'en guérit jamais vraiment. Il avait douze ans. Depuis il a essayé deux fois de s'en débarrasser : la première en raclant la peau avec

un rasoir, et la deuxième en appliquant sur les plaques un fer à repasser brûlant. Ses bras en gardent les traces, longues traînées mauves de peau fripée comme du chiffon. Cette dernière tentative remonte à trois ans, depuis il est le crocodile. Et le crocodile ne pleurniche pas sur ses écailles, le crocodile personne ne l'aime mais personne ne l'emmerde. Il balaye le miroir d'une main et, doucement pour ne pas que sa peau ne se fissure, se glisse dans l'eau brûlante.

\*

Il est passé deux jours depuis le dernier cours de maths, et Matisse s'est rarement senti aussi déprimé. Les abords du lycée, pourtant chauffés par les rayons de l'après-midi, lui apparaissent comme au travers du brouillard ; l'angoisse lui scie les jambes. Il se rend jusqu'à la salle de mathématique dans un flou hollywoodien, à peine conscient des bruits autour de lui. Il donnerait n'importe quoi pour que cette journée finisse, immédiatement, qu'il retourne se coucher.

Le cours commence sans même qu'il ne s'en rende compte. Il repense à la veille, il a essayé de retourner faire sa fresque le soir, mais il n'a même pas réussi à sortir les bombes du sac. C'était comme si en quelques secondes, tout le vain, tout le futile de cette entreprise lui était soudain apparu. Il avait chancelé puis s'était enfui aussi vite qu'il avait pu. Certaines idées de merde ont la vie longue, il est bien placé pour le savoir.

— Pst, pst.

Il faut bien une seconde au jeune homme pour comprendre qu'on est en train de l'interpeller. Le garçon à la table d'à côté essaie de capter son attention. Il lui jette un papier de bloc note plié en quatre que Matisse intercepte, l'air hébété. A qui cet imbécile peut-il bien vouloir faire passer ce mot ; il n'y a plus personne derrière lui. Il le retourne fébrilement : pas plus de nom derrière le papier. La rage qui monte lui brouille la vision. C'est une blague qu'on est en train de lui faire ; il va devoir se battre. Mais il n'a pas le temps d'aller au bout de son idée. La fille. La fille qui est responsable de l'enfer qu'il vit depuis deux jours, cette espèce de salope vient de se retourner. Pas grand-chose, elle le regarde et esquisse un sourire, puis c'est fini. Une demi-seconde en tout. Il transpire à grosses gouttes.

Le papier est couvert d'une écriture serrée. *17h au CDI ? J'ai commencé le DM. Marie.* Un instant, il visualise la scène. Lui et elle, seuls dans un petit coin de la bibliothèque. Lui qui parle, elle qui mâchouille son stylo en écoutant ses explications ; la mèche de cheveux bruns qu'elle ne cesserait de passer et repasser derrière

son oreille. Il se ressaisit à temps. Elle ne veut qu'une chose, avoir vingt à son putain de DM, pour aller en classe prépa et intégrer une école de vétérinaire. Comme toutes les connes de son âge. Et elle l'a bien baisé parce qu'elle va l'avoir son vingt. Vingt-cinq même. Mais elle ne lui fera pas subir l'humiliation d'une prétendue attention. Il a tout prévu.

Il passe le restant de l'heure à l'observer, remuant obsessionnellement de sombres desseins de vengeance. Elle est belle, la garce. Des longues jambes musclées et bronzées, des cheveux châtain qu'elle a mis en chignon autour d'un crayon à papier. Elle fait adulte, en tout cas plus vieille que son âge. Et elle a l'air gentille. Une fille qui à 18 ans a tout, semble bien partie pour en avoir encore plus, et qui malgré ça essaie quand même de profiter d'un pauvre type comme lui. Garce.

Les deux dernières minutes semblent des heures. Il vérifie frénétiquement sa montre qui glisse sur sa peau tatouée. Enfin la sonnerie retentit. En quelques pas il est au niveau de Marie. Elle est en train de ranger sa trousse et tourne la tête vers lui, mais il ne s'arrête pas. Il glisse les copies doubles qu'il a préparées sur le bureau de Marie en espérant qu'elles ne tombent pas. Puis d'un trait, la porte de la classe, le couloir et la cour. Enfin la rue, il respire mieux. Il ne s'arrête pas. Il va marcher, marcher directement jusqu'à son atelier, là, enfin débarrassé de toute cette laideur, il va peindre, projeter le beau sur un mur de parpaings défoncés et s'oublier, oublier cette vie qui ne l'aime pas.

\*

*Et si c'était plus qu'une simple histoire de DM ? Matisse se concentre sur le dégradé qu'il est en train d'appliquer sur le mur. Si elle te voulait ? La difficulté d'un dégradé sur grand format c'est qu'on n'a pas l'ensemble du dessin sous les yeux. Il secoue énergiquement la tête. Bien sûr que non elle ne te veut pas. Il fait quelques pas en arrière pour estimer le résultat. Tu n'as aucun trait, aucun esprit que la société ait reconnu comme désirable. Et imagine ce qui se passerait si tu lui plaisais ! Le dégradé est infect, non seulement irrégulier, mais asymétrique. Tu crois qu'une fille comme elle va se contenter de tes dessins et ton humour ? Elle te veut tout nu Matisse, tout nu comme un Homme. Il secoue la tête nerveusement. Si seulement il pouvait arrêter de réfléchir deux secondes. Rien que deux secondes. Trois jours que les mêmes phrases tournent en boucle dans sa tête, presque mot pour mot. Pour en arriver toujours à la même conclusion : s'il y avait – axiome des plus ridicules – la plus petite chance au monde que cette fille s'intéresse effectivement à lui, ce serait la*



catastrophe. Un cadeau de Noël qu'on jetterait au feu après l'avoir agité devant un gosse. Un coup comme ça il ne s'en remettrait pas. Le silence se fait dans sa tête, et il éclate de rire sauvagement. Faut-il que l'être humain soit désespéré pour avoir inventé l'espoir. Il est seul, désespérément seul, et sa stratégie pour le rester marche parfaitement. Et il peint comme peu de gens sont capables de le faire. Ça aurait pu être pire.

Il sort prudemment dans la rue. Il est tard, mais le quartier est animé. Il aime cet endroit. Les rues ne ressemblent à nulle part ailleurs : les squats succèdent aux ateliers participatifs et il y a toujours du monde pour fumer une cigarette sous un porche. Et puis pas esthètes pour un sou : des dreads, des clochards, des filles avec des ponchos et des piercings aux sourcils.

— Eh.

Il tourne la tête. C'est Marie. Elle est en train de le rattraper à grandes enjambées, sourire aux lèvres. Le sang se tire à toute vitesse du visage du jeune homme. Il l'ignore et accélère.

— Eh, répète-t-elle. Je sais ce que tu penses, je ne me suis pas mise avec toi pour la note.

Il a les oreilles qui sifflent et des vagues de chaleurs s'écrasent contre son crâne. La fille se rapproche, il l'entend trotter. Pourquoi ne le laisse-t-elle pas tranquille ? Pourquoi ne le laisse-t-elle pas être ce qu'il doit être ?

Elle est presque à son niveau, et lui voit sa vie défiler devant ses yeux : les images chaudes brillantes de l'enfance, parfum de sa mère et pulls en laine épaisse de son père, leur dernière étreinte tous les trois avant que la voiture de papa démarre.

Un quelconque salon où il attend maman qui est partie enterrer papa.

Et puis sa mère de jour en jour plus pâle, plus faible, sa mère et son éternel sourire qui survit sous ces yeux qui se fanent, l'enterrement, le deuxième, les gens qui défilent et lui caressent les cheveux, les premières plaques rouges arrachées par les ongles, les suivantes sous le fil d'un rasoir, les autres enfants qui se moquent, les psys, les médicaments, les crèmes. Encore l'hôpital. Encore l'hôpital.

Jusqu'au jour où sa grand-mère lui prend la tête entre ses mains. Tu n'es plus un enfant Matisse. Tu es un homme, un homme ça ne pleure pas, un homme ça se bat jusqu'au jour où ça meurt. Depuis les plaques elles ne le grattent plus ; il a appris à les regarder. Ses plaques. Ses écailles. Et là où il n'en avait pas, il les a dessinées. Elles ont fait une barrière, une armure entre lui et ce monde qui ne l'aime pas. Et puis un matin il est devenu le crocodile. Celui que personne n'aime mais

que personne n'emmerde. Et ce n'est que comme ça qu'il arrivera à vivre.

Il s'arrête brusquement. Marie est surprise et lui adresse un sourire timide.

— Comment tu m'as trouvé ? crache-t-il.

Elle hésite, se balance d'un pied sur l'autre. Matisse regarde son cou, les cheveux qui se sont encore échappés de son chignon. Il détourne les yeux.

— Je te connais, lâche-t-elle finalement en regardant le sol. Ma fenêtre donne sur le hangar et je te vois peindre depuis l'année dernière.

Les yeux de Matisse sont glacés. Il les darde dans les siens et articule mécaniquement :

— Est-ce tu as vu ce que j'ai peint ?

— Non, s'empresse-t-elle de répondre. Non pas du tout, je ne sais même pas comment tu y rentres. Mais ce soir je t'ai vu sortir, et je voulais m'expliquer pour cette histoire de DM. Je sais que tu me prends pour une salope, mais je te jure que je ne me suis pas mis avec toi pour la note.

Elle trifouille nerveusement dans son sac et en retire une copie double un peu froissée qu'elle lui tend.

— Regarde, j'avais même commencé à le faire, j'avais noté des questions à te poser...

Matisse ne ressent plus rien. Il ignore la copie qu'elle lui tend et reste silencieux un long moment.

— Ne me suis plus jamais, commence-t-il d'une voix à peine audible. Rend le devoir la semaine prochaine, et ne m'adresse plus jamais la parole. Si jamais tu le fais, je t'ignorerais. Si tu recommences, je te ferai du mal.

Elle réagit bizarrement. Au d'être gentiment effrayée, voilà qu'elle prend un air agacé. Matisse durcit encore son expression. Il serre les lèvres jusqu'à ne ce qu'elles ne fassent plus qu'une ligne blanche. Mais elle ne baisse pas les yeux.

— Tu sais quoi, commence-t-elle.

Il ne la laisse pas continuer. D'un coup sec, il tourne les talons et s'éloigne d'un pas vif.

— Toi qui crois tout comprendre, tout savoir, il y a quelque chose d'important qui t'es passé sous le nez, continue-t-elle dans son dos.

Il accélère, il n'a pas envie d'entendre ce qui va suivre, il est le crocodile, il est le crocodile.

— Tu es beau, hurle-t-elle, tu es beau Matisse Coubertin.

Matisse disparaît, aspiré par une ruelle sombre. Et les gens qui discutaient sous les porches, ceux qui fumaient en promenant leur chien, même les petites vieilles à leur fenêtre tous se retournent vers Marie qui a les joues rouges et le souffle court d'avoir crié. Faut-

il être bête, pensent-ils, faut-il être bête pour laisser une fille comme ça.

\*

Matisse regarde sa fresque, l'œil vide. Il pense qu'il y a des sales moments dans l'existence. Il s'y connaît en sales moments, il peut même dire qu'il est expert dans ce domaine. Mais la souffrance qu'il vient de découvrir, celle-là il ne la connaît pas. Elle est dans son ventre, grondante, se contractant et se dilatant, elle lui prend ses pensées, joue avec, les fait s'assassiner les unes les autres.

Sa fresque ondule avec les petites bougies. Il est revenu dans le bâtiment abandonné. Pour la dernière fois. Ce soir, il détruit tout. Il détruit tout et après il ne sait pas. Il arrivera peut-être à dormir un peu, il ne voit pas plus loin. Il a envie de pleurer.

Il commence par la première salle, celle du portrait de sa mère. Le rouleau de peinture goutte, et rapidement son tee-shirt est gluant. Peu importe. Il fait disparaître les cheveux, c'est le plus facile ; les yeux et le front ridé ensuite. Il ne l'avait pas peinte jeune ; il l'avait peinte comme il s'était imaginé qu'elle aurait été si elle avait pu vieillir. Avec cette aura et cette beauté rayonnante de petite vieille. Mais c'est loupé. Tout ce qu'il a fait est loupé.

Le deuxième bureau est celui des fractales. Un visage, dans un visage, dans un visage, jusqu'au dernier qui n'est pas plus gros que le pouce. Il continue son entreprise de destruction, avec plus d'énergie encore.

Alors qu'il est en train de tremper le rouleau, un bruit retentit dans le couloir. Il sait très bien qui c'est ; elle arrive au bon moment. Elle va voir ce qu'elle lui a fait, ce qu'elle a détruit. Et lui la regardera, elle, une dernière fois, avant de disparaître. Il sait qu'il se fait du mal, que ce sera encore pire après, mais il n'a pas pu s'en empêcher.

Quand il se retourne, elle est dans l'encadrement de la porte. Dans l'obscurité ses yeux bruns semblent presque noirs. Elle est belle, il pense, et il refoule les larmes qui montent.

— Tu n'es pas venu en cours hier, commence-t-elle.

Elle a vu les peintures, et tout en parlant elle longe doucement le mur.

— Tu as eu vingt-cinq en maths. Matthieu est venu me demander quel genre de mec tu es.

Elle s'est arrêtée au centre de la pièce et observe les dessins autour de la porte. C'est une farandole d'enfants multicolores.

— Je lui ai dit que je ne savais pas, continue-t-elle. Et que je me suis mise avec toi pour le découvrir.

Matisse écoute comme rarement il a écouté quelqu'un. Elle est face à lui, à quelques mètres. Elle porte une chemise en jeans trop grande et un mini short brun. Sans le quitter des yeux, elle commence à déboutonner sa chemise. Il sent la boule dans son ventre grossir et d'un geste, lui fait signe d'arrêter.

— Tu as de la chance, poursuit-elle en l'ignorant. Ce que tu aimes, personne ne pourra te l'enlever.

Elle a fini de déboutonner la chemise. Celle-ci tombe au sol presque sans bruit, et la fille apparaît nue, immobile, animée seulement par les vacillations de la bougie. Il n'a jamais rien vu d'aussi beau. Ces petits seins pales ; comme si les frêles épaules, l'arrondi du ventre et les flèches des côtes n'étaient là que pour guider l'œil vers cette perfection de douceur, ces arrondis concentriques et successifs ; forme parfaite sur forme parfaite sur forme parfaite ...

— Va-t'en, réussi-t-il à articuler.

— Il y a d'autres choses à aimer, continue-t-elle en l'ignorant. Et ces choses-là elles ont quelque chose que les mathématiques et l'art n'ont pas. Tu sais ce que c'est Matisse ?

Matisse ne sait pas, mais Matisse lutte. Il lutte de toutes ses forces contre la sensation qui est en train de monter en lui ; cette vague de chaleur qui a commencé dans le bas du ventre et est en train de lui inonder toute la cage thoracique.

— Va-t'en, crie-t-il cette fois de toutes ces forces. Va-t'en.

Mais Marie ignore ses cris, Marie avance vers lui avec une infinie douceur, et elle lève ses mains au niveau des siennes.

— Les autres choses elles vont t'aimer Matisse. Est-ce que tu sais ce que c'est que d'être aimé ?

La gifle est partie sans qu'il s'en rende compte, retentissante. Marie est au sol, la main sur sa joue enflée mais Matisse ne peut plus s'arrêter. La rage est là, puissante, celle-là même qui lui a valu tant de problèmes, celle qu'il redoute tant d'habitude mais qui a à cet instant l'odeur si rassurante du connu.

— Qui pourrait m'aimer, hein qui ? hurle-t-il en déchirant son tee-shirt.

Les plaques sont là, épaisses, dorées par la lumière des petites bougies ; Matisse les tend vers Marie et il se sent sale, laid humilié, et il la hait, et il l'aime, et il crie de plus en plus fort pour ne pas s'entendre penser.

— Regarde ça, hurle-t-il, regarde ce qu'on m'a fait, hurle-t-il en lui mettant son épaule sous le nez.

Et elle regarde, effectivement, elle regarde la cicatrice qui part de l'épaule jusqu'au creux du bras. Puis elle le regarde lui, son visage rougi par l'effort, puis elle regarde

la plaque. Et elle l'embrasse. La plaque. Un baiser qui tombe comme une plume sur la peau craquelée. Matisse ouvre la bouche, mais il sent qu'il n'a plus de force. La boule de chaleur est en train de reprendre le dessus, elle le liquéfie de l'intérieur. Un deuxième baiser sur la clavicule, et il tombe sur le cul. Arrête, arrête, a-t-il envie

de murmurer, mais son cœur vient de fondre. Et tandis qu'elle lui dépose un troisième baiser sous l'oreille, c'est comme si son cœur, son cœur si dur, son cœur qui ne devait plus jamais aimer, venait de passer à travers ses yeux. Et il pleure ; des grosses larmes de crocodile.

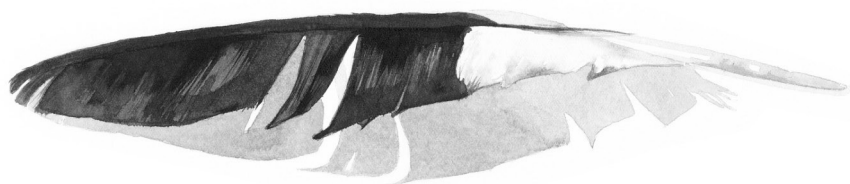
Jeune auteur, j'aime à m'aventurer dans les différentes dimensions de l'écriture. De la catharsis pure, avec Crocodile, au roman d'apprentissage politique et amoureux avec Biodégradable, j'essaie de rendre justice à un univers pris en otage par le manichéisme.

J'écris pour me rappeler, pour nous rappeler que le monde est un merveilleux chantier, et que chacun a son coup de pinceau à donner.

Biodégradable est disponible sur Amazon, au format numérique et papier.



Balthazar TROPP



**Bouffanges**

**VOTREZ BLANC!**

## **N**oël Blanc, un destin exceptionnel

Jérémy Gil, ed. du Moulin, pp.12-13

Tout a commencé au Nouvel An 2016. Nous étions une poignée, passablement éméchés, à refaire le monde. Loïc, victime d'un plan social six mois auparavant et englué dans le chômage, était le plus virulent :

— Moi je vous le dis, la prochaine fois, c'est FN, et puis c'est tout !

— Arrête tes âneries, Loïc, le repris-je, c'est avec des comportements pareils qu'on en vient à des situations dramatiques.

— Il y a déjà un Français sur 4 qui a voté FN aux dernières européennes, ajouta Yoan. Tu crois douze personnes dans la rue, tu en as déjà 3 qui ont voté FN, tu te rends compte ?

Noël, un peu en retrait jusque là, intervint subitement :

— Non.

— Quoi, non ?

— Non. Pas 1 sur 4. Il y a eu 60% d'abstention. 25% de 40% de votants, ça fait une personne sur 10, pas une sur 4.

— Voilà, raison de plus, on peut encore progresser, reprit Loïc qui crut un instant avoir trouvé un allié.

— Non.

— Quoi, non ?

— Non. Ca ne progressera pas, parce qu'il y a deux façons de protester : voter n'importe quoi, ou ne pas voter. Le vainqueur de cette élection, c'est l'abstention.

— Tu parles comme un journaliste...

— Pour une fois, ce n'est pas une ânerie.

— Alors, pour toi il faut s'abstenir ?

— Je n'en sais rien.

— Ou alors, voter blanc, suggéra Yoan.

— Par exemple.

— Mais ce n'est pas comptabilisé.

— C'est sûrement là le problème. Les gens aimeraient voter blanc, mais ne peuvent pas.

— Eh bien présente-toi à l'élection présidentielle ! tonitrua Loïc.

### **18/5/16 : Affiche**

« Vous voulez protester ?

Vous ne vous reconnaissez dans aucun parti, n'adhérez à aucun programme ?

Vous ne voulez pas soutenir un extrémisme qui ne vous correspond pas ?

Vous voulez voter blanc ?

VOTEZ Noël BLANC ! »

**25/5/16 : Intentions de vote**, sondage TNS-Sofres pour L'Express, sur un échantillon de 1016 Français, méthode des quotas

Alain Juppé (Les Républicains) : 28%

Marine Le Pen (Front National) : 24%

Martine Aubry (Parti Socialiste) : 18%

François Bayrou (Mouvement Démocrate) : 10%

Jean Luc Mélenchon (Front de Gauche) : 9%

Cécile Duflot (Europe Ecologie-Les Verts) : 5%

Noël Blanc : 3%

Philippe Poutou (Nouveau Parti Anticapitaliste) : 2%

Nathalie Arthaud (Lutte Ouvrière) : 1%

### **11/6/16 : Antoine Lombard, TF1 :**

**Antoine Lombard** : Il ne se passe pas une élection présidentielle sans un original pour entrer dans la danse. Coluche avait inauguré la mode en 81, suivi par Dieudonné ou Jacques Cheminade. Noël Blanc, pourquoi présenter votre candidature ?

**Noël Blanc** : Depuis quelques années souffle un vent de contestation, de rejet des appareils politiques traditionnels, en France comme dans toute l'Europe. Les peuples s'insurgent, les manifestations prennent de l'ampleur et montent en violence. Je crois aux valeurs de la démocratie, et je pense que nous avons une chance unique : une révolte civique, sans armes ni violence.

**A.L.** : Et qui votera pour vous ?

**N.B.** : Ceux qui voudront, ceux qui habituellement s'abstiennent, ceux qui votent pour des extrémismes non par adhésion mais par rejet des autres partis...

**A.L.** : Vous êtes publicitaire dans la vie, votre candidature est-elle un coup de pub ?

**N.B.** : Non. Mon métier m'a aidé à envisager cette candidature, et à la rendre réalisable, mais je doute qu'elle puisse m'être très profitable professionnellement et pécuniairement.

**A.L.** : Parlons programme : pouvez-vous nous présenter les grandes lignes du vôtre ?

**N.B.** : Mon programme ? Quel programme ?

**17/5/16** : « À chaque présidentielle, c'est la même histoire, de petits candidats viennent grappiller des miettes qui mises bout à bout peuvent faire basculer l'élection. » Martine Aubry

#### **5/7/16 : Eiffel à la rescousse, lesinrocks.com**

*Blanc comme un linge*, le nouveau tube du groupe Eiffel, dignes successeurs de Noir Désir dans le rock engagé, est un soutien de poids pour Noël Blanc, le candidat loufoque de la présidentielle.

En moins de 48 heures, elle a été visionnée plus de 240 000 fois sur Youtube. À titre de comparaison, le spot de campagne du candidat Hollande en 2012 a été vu 65 000 fois.

Découverts par le grand public avec leur tube *À tout moment la rue*, les Bordelais récidivent donc dans l'appel à la révolte populaire. Un air qui imprègne la mémoire, un couplet sifflé, tous les ingrédients sont présents pour en faire un énorme tube.

Attendez-vous cet été à entendre sur les plages les bronzeurs fredonner « *Payé en monnaie de singe/Blanc comme un linge* ».

**20/7/16 : Intentions de vote**, sondage Opinionway, sur un échantillon de 1512 Français, ISO 20252

|                     |     |
|---------------------|-----|
| A. Juppé (LR) :     | 26% |
| M. Le Pen (FN) :    | 25% |
| M. Aubry (PS) :     | 19% |
| F. Bayrou (MoDem) : | 9%  |
| N. Blanc :          | 7%  |

|                       |    |
|-----------------------|----|
| JL. Mélenchon (FdG) : | 7% |
| C. Duflot (EELV) :    | 4% |
| P. Poutou (NPA) :     | 2% |
| N. Arthaud (LO) :     | 1% |

**24/7/16** : « Monsieur Propre, qui lave plus blanc que blanc, doit s'être un peu trompé : l'élection présidentielle n'est pas un concours de slogans publicitaires. » M. Le Pen

**25/7/16** : « Il nous manquait un chevalier blanc, le voilà qui rapplique, chevauchant ses grandes leçons de morale. » F. Bayrou

**31/7/16** : « Je me permets de rappeler à tous que depuis la loi du 21 février 2014, les votes blancs sont comptabilisés à toutes les élections en France. Je remercie M. Blanc pour son initiative qui a un mérite : rappeler aux électeurs qu'il reste préférable de voter blanc plutôt que de s'abstenir. » A. Juppé

**10/8/16** : « *Programme, quel programme ?* Excusez-moi si je fais un petit somme, vous me préviendrez quand la récréation sera finie ? » M. Le Pen

#### **17/9/16 : Fabrice Laurent, RTL**

**Fabrice Laurent** : Nous accueillons aujourd'hui Noël Blanc, candidat à l'élection présidentielle. M. Blanc, bonjour.

**Noël Blanc** : Bonjour.

**F.L.** : Beaucoup de candidats ont déploré votre candidature, et ont assuré que vous n'auriez pas vos 500 parrainages. Où en êtes-vous ?

**N.B.** : En bonne voie, je crois, puisque nous en avons plus de 450 à ce jour.

**F.L.** : Marine Le Pen ne manque pas, comme à chaque présidentielle, de faire valoir la difficulté de convaincre des maires qui verront leur nom publié. Est-ce bien vrai ?

**N.B.** : Je ne suis pas certain que nos candidatures soient comparables. Il est vrai que nous ne nous sommes pas fatigués très longtemps à solliciter les maires encartés, nous avons envoyé une centaine de lettres aux plus grandes villes de France, nous avons reçu 23 refus, et les autres sont restées sans réponse. En revanche, notre combat semble séduire les maires des petites communes, qui sont gagnés comme beaucoup par l'écœurement de la technocratie et de la politique centralisée.

**F.L.** : Alain Juppé a rappelé que le vote blanc est comptabilisé depuis 2 ans déjà...

**N.B. :** Comptabilisé certes, mais pas comme un suffrage exprimé. Autrement dit, ça ne se voit toujours pas. En 2012, par exemple, si l'on avait comptabilisé comme suffrages exprimés les 6% de votes blancs au second tour, aucun candidat n'aurait eu la majorité absolue, et François Hollande aurait été élu par 48,6% des voix contre 45,6% pour Nicolas Sarkozy.

**F.L. :** Vous grimpez doucement dans les sondages, mais vous restez loin derrière les candidats principaux, songez-vous à être élu, parfois le matin devant la glace...

**N.B. :** En me rasant ? Non, pas le moins du monde. Très honnêtement, si j'en venais à être élu, ce serait le signe d'un pays en totale perte. Je ne suis pas là pour gagner, je suis le simple messager d'un grondement populaire.

**F.L. :** Pour cela il n'y avait pas vraiment besoin de vous, M. Mélenchon et Mmes Poupin et Arthaud s'en chargent très bien, non ?

**N.B. :** M. Mélenchon a été trente ans encarté au PS, Lutte ouvrière n'est pas populaire, mais syndicaliste, et Mme Poupin a des convictions extrémistes. Je n'en dénigre aucun, mais je n'ai rien à voir avec eux. Je ne présente pas des idéaux politiques, je ne dis pas qu'il vaudrait mieux telle ou telle politique, je dis simplement que les fondations de notre république sont branlantes. Vous pourrez bien mettre qui vous voudrez dans la maison, elle n'en restera pas moins branlante. On n'a pas besoin de gouverneur, on a besoin de maçons.

**F.L. :** Et vous pensez en être un, sans proposer la moindre réforme ?

**N.B. :** Oui, je crois. Chacun propose des traitements, mais personne n'est d'accord sur le diagnostic. Le diagnostic, pour nombre de Français, c'est qu'il faut réformer l'État.

**13/11/16 :** « La blague a assez duré : on ne peut pas se présenter à une élection sans programme, en appelant à voter blanc. Nous allons déposer ce jour un recours auprès du Conseil Constitutionnel, qui a compétence pour évaluer la régularité des candidatures. » M. Aubry

### **20/11/16 : La main tendue du NPA à Noël Blanc, 20 minutes**

Peu à peu, la candidature Noël Blanc prend de l'ampleur. Crédité de quelques pourcents en début d'année, les récents sondages lui accorderaient près de 11% des intentions de vote, plus que F. Bayrou et J.L. Mélenchon réunis.

Les 589 signatures récoltées lui assurant de pouvoir participer au scrutin, les partis politiques s'intéressent peu à peu à lui. Alors que la régularité de la candidature

Blanc est examinée par le Conseil Constitutionnel, Philippe Poutou, du NPA, a solennellement proposé de retirer sa candidature en faveur de celle de Noël Blanc. Si ce dernier accepte l'alliance, viendrait s'ajouter à son capital 2% d'intentions de vote supplémentaires, le menant sur les talons de Martine Aubry, qui n'en reçoit plus que 16%.

**25/11/16 :** « Cette campagne tourne à la mascarade. M. Blanc attise une grogne malsaine, et ne propose rien en retour. C'est un mal bien français que de râler en permanence contre tout et rien. Mais la campagne présidentielle est un moment de vérité, l'heure de confronter la réalité à des idées pratiques et constructives. » A. Juppé

**27/11/16 :** « Noël Blanc est sans nul doute un bol d'air frais, mais il ne faut pas oublier que le but d'une élection présidentielle, c'est de désigner un Président de la République Française, pas d'organiser un concours d'abstention. » J.L. Mélenchon

**3/12/16 :** « Puisqu'il semble falloir un programme pour que ma candidature soit recevable, je m'engage à vous le faire parvenir avant la fin de l'année. » N. Blanc

### **Décembre 2016 : Tract officiel, votezblanc.fr**

Madame, Monsieur,

Par ma candidature à la plus haute fonction de notre République, je souhaite offrir à chacun l'occasion d'exprimer son mécontentement d'une façon claire et constructive.

Cependant, il vous appartient de connaître mes intentions si vous décidez de m'élire pour Président de la République. Je vous présente mon programme, simple et sans ornements, sous la forme de 10 engagements.

1. Intégrer le vote blanc aux suffrages exprimés pour toutes les élections au suffrage universel.

2. Nommer un gouvernement étroit de dix ministres, à la seule vocation de réformer urgemment nos institutions.

3. Fonder la VIème République, après concertation avec toutes les personnes compétentes, non partisans et de bonne volonté.

4. Fusionner les rôles de Président et de Premier Ministre, afin de rendre directement responsable le chef de l'Etat de ses choix et de l'action gouvernementale.

5. Revenir au septennat pour le Président de la République, mais interdire son renouvellement, afin de lui donner le temps de mener son action, tout en assurant qu'il n'agisse pas dans la perspective de sa réélection.

6. Interdire le cumul des mandats, de façon stricte : ne seront notamment plus cumulables les fonctions de maire, de sénateur, de député, de ministre.

7. Fonder une institution indépendante, non politicienne, chargée d'évaluer les résultats de l'action gouvernementale et d'émettre des commentaires sur les chiffres et statistiques avancés par les politiciens.

8. Fonder un Parlement monocaméral, issu de la fusion de l'Assemblée et du Sénat, et composé de seulement 400 parlementaires. La moitié seront élus à la proportionnelle, afin que chaque parti puisse être représenté et défendre ses convictions en matière législative.

9. Réformer le découpage territorial, et supprimant les communautés de communes et les départements.

10. Je m'engage enfin à appliquer ces 9 premiers engagements dans les 12 mois suivant mon élection à la Présidence. Puis je démissionnerai après avoir organisé le premier scrutin de la VIème République, auquel je ne me présenterai pas.

### **10/12/16 : Blanc, candidature majuscule, Metro**

Le Conseil Constitutionnel, saisi par Mme Aubry, a statué hier soir, dans sa décision n°2016-332 PDR. La candidature de Noël Blanc était attaquée sur deux points : l'appel au vote blanc, et l'absence de programme électoral. Noël Blanc avait déjà remédié au second en présentant son programme il y a quelques jours ; et le Conseil a jugé que Blanc et blanc ne sont évidemment pas synonymes. En conséquence de quoi, la candidature de Noël Blanc est donc officiellement jugée recevable.

### **13/12/16 : Le Père Noël fait boule de neige, La Montagne**

Le mois dernier, le NPA avait décidé de se retirer de la course à la présidentielle en faveur de Noël Blanc, et ce malgré son refus d'alliance, par souci d'indépendance.

C'est à présent au tour de François Bayrou de tendre la main au candidat limousin. « Je me bats depuis des décennies pour réformer la France, je soutiens depuis toujours que le salut ne proviendra que d'hommes ou de femmes qui n'ont pas connu les sirènes du pouvoir. Si M. Blanc le souhaite, nous pourrions réfléchir à une candidature commune, afin de rendre réalisables les rêves que nourrissent une grande partie des Français. »

### **13/1/17 : Intentions de vote**, sondage Ipsos pour Le Figaro

|                 |     |
|-----------------|-----|
| A. Juppé (LR) : | 27% |
| N. Blanc :      | 25% |

|                         |     |
|-------------------------|-----|
| M. Aubry (PS) :         | 17% |
| M. Le Pen (FN) :        | 11% |
| F. Bayrou (MoDem-UDI) : | 8%  |
| JL. Mélenchon (FdG) :   | 6%  |
| C. Duflot (EELV) :      | 5%  |
| N. Arthaud (LO) :       | 1%  |

### **20/1/17 : Des paroles et des actes, France 2**

**Alain Juppé** : Monsieur Blanc, j'ai très sincèrement de la sympathie pour votre démarche. Cependant, elle n'est pas raisonnable. La VIème République reste une utopie récurrente, dont personne n'a jamais réussi à démontrer qu'elle changerait quoi que ce soit. De plus, comment voulez-vous faire adopter une nouvelle constitution sans avoir même un député à l'Assemblée Nationale ? Devenir Président n'offre, heureusement, pas tous les pouvoirs de la République...

**Noël Blanc** : Monsieur Juppé, je vous remercie de vos encouragements. Si l'envie d'une nouvelle République revient de façon si insistante, c'est peut-être qu'il y a une vraie légitimité à la voir se construire. J'en conviens, il existe de nombreux freins, et la frilosité de nos politiciens à voir leurs privilèges remis en cause n'est probablement pas le moindre. Quant à mon projet politique, je ne doute pas une seconde que si je devais être élu à la Présidence de la République, sur la base d'un projet sans équivoque, nos parlementaires sauraient avoir l'intelligence de se conformer à la décision du peuple.

**A.J.** : Vous n'espérez tout de même pas qu'une majorité de députés puis de sénateurs soutiendraient votre démarche anarchiste ?

**N.B.** : Vouloir changer les choses n'a rien à voir avec l'anarchie. Il y a quelques mois encore, c'était l'anarchie : à la moindre annonce gouvernementale, des centaines de milliers de personnes se massaient pour manifester sans mot d'ordre très évident. Aujourd'hui, ces mêmes personnes sont prêtes à se rassembler par-delà leurs disparités pour un projet commun. Ma candidature, c'est l'agrégation des désabusés, c'est la fédération des rien-à-perdre, mais c'est surtout une vraie démarche civique. Que les parlementaires leur donnent une seule raison de croire que l'on ne respectera pas leur vote, et je ne pèserai pas bien lourd pour les encourager à la paix.

**A.J.** : Ce n'est pas en brandissant la menace d'une révolution que l'on change les choses. Refaire le monde avec de belles paroles est toujours merveilleux ; le construire avec des actes en est une bien distincte. La République a des institutions, et il vous faudra les respecter.



**N.B.** : C'est exactement ce que les gens sont en train de réaliser, en même temps que moi. J'ai d'abord cru pouvoir simplement m'opposer. Puis Mme Aubry m'a élégamment encouragé à bâtir un projet pour la France. J'en viens à devoir envisager de le concrétiser, et cela passe par l'élection présidentielle. Nous verrons bien ensuite ; s'il me faut des parlementaires, j'en trouverai. Quitte à dissoudre l'Assemblée après quelques mois et à présenter mes propres députés. Les politiciens sont comme des girouettes : ils ne tournent pas tout seuls, c'est le vent qui les contraint.

### **2/2/17 : Noël Blanc comme neige ?, Le Canard enchaîné**

Selon nos sources, Prisme, l'entreprise de publicité de Noël Blanc, candidat à la Présidentielle, aurait accepté des campagnes politiques lors des élections municipales 2014.

Seize maires, dont ceux de Limoges, Sens ou Aubusson, peuvent remercier Noël Blanc pour sa participation à leur élection. Nul doute que l'homme est efficace : seuls trois des candidats vantés par ses publicités ont perdu l'élection municipale. Il est parvenu à donner aux Républicains la mairie de Limoges à gauche depuis 70 ans, mais aussi à arracher Vire, fief républicain, pour l'offrir au Parti Radical de Gauche.

Noël Blanc est compétent dans ce qu'il sait faire : vendre, et pas que des sèche-linge. Donnez-lui un candidat et une cause, il vous le fera élire.

Si l'on en croit les bilans comptables de son entreprise, Noël Blanc a empoché pas moins de 460000 euros de salaire en 2014. Vous pouvez lui faire confiance, l'homme sait faire prospérer ce qu'il a entre les mains.

En résumé, Noël Blanc candidat convaincu, sûrement ; Noël Blanc, candidat indépendant, reste à voir ; Noël Blanc, candidat du petit peuple, pas si sûr !

### **7/2/17 : JJ. Bourdin, RMC Info**

**JJ. Bourdin** : Noël Blanc, vous avez été accusé par le Canard Enchaîné la semaine dernière...

**Noël Blanc** : Accusé de quoi au juste ?

**JJ. B.** : Mis en cause, disons...

**N.B.** : Mis en cause de gagner de l'argent ? Je n'ai jamais prétendu l'inverse, et j'ose penser que personne ne s' imagine qu'en France on peut se présenter à l'élection présidentielle sans appartenir à aucun parti et sans avoir le moindre sou vaillant.

**JJ. B.** : Certes, mais avouez que gagner en un an ce que gagne un chômeur en 20, ça fait un peu tache pour le candidat du peuple...

**N.B.** : Pourquoi cela ? Il faut en finir avec cette lutte des classes. Ma candidature n'est pas celle du petit contre le gros, ni celle du pauvre contre le riche. Ma candidature c'est un porte-voix offert à tous ceux, quels que soit leur bord, leurs convictions, qui veulent le saisir.

**JJ. B.** : Quant à votre participation aux campagnes politiques lors des municipales...

**N.B.** : Cela choque-t-il quelqu'un qu'un publicitaire puisse mener des campagnes publicitaires ?

**JJ. B.** : Non, naturellement, mais de là à s'attendre à ce que vous ayez fait élire des maires socialistes, communistes, de droite...

**N.B.** : Je sais bien que cela peut paraître ingrat comme métier, mais publicitaire ne nécessite pas toujours d'être convaincu par ce que l'on promet.

**JJ. B.** : Vous ne soutenez donc pas personnellement les maires que vous avez fait élire ?

**N.B.** : Naturellement non. Quel grand écart si je devais être d'accord avec les avis de personnes aussi disparates. On m'a commandé des campagnes, je les ai menées.

**JJ. B.** : Brillamment !

**N.B.** : Je vous remercie, je m'applique dans ce que je fais. Vous savez, c'est mon métier qui m'a fait côtoyer le monde politique, et qui m'a amené à me demander sous quelle forme je pourrais m'engager pour le bien commun.

**JJ. B.** : Pensez-vous qu'après cet article les gens seront toujours disposés à croire à votre engagement désintéressé ?

**N.B.** : À la différence de tous mes adversaires, j'ai un point fort : je n'aspire nullement à être élu. Ni maintenant ni plus tard. Si par extraordinaire je devais l'être, moi qui n'ai aucune compétence pour diriger le pays, j'en déduirais que notre pays est terriblement malade. Si un autre est élu, je serai le premier à le féliciter, car il se sera imposé contre le vote de contestation, ce qui donnera pour la première fois de l'histoire pleine légitimité à son élection.

**JJ. B.** : Que le meilleur gagne, alors ?

**N.B.** : Que le meilleur gagne !

### **16/2/17 : Le Père Noël sera absent, Direct Matin**

Noël Blanc a été retrouvé ce matin pendu dans une chambre d'hôtel, à Limoges.

Le candidat à l'élection présidentielle devait tenir un meeting aujourd'hui dans la capitale limousine. C'est Gabrielle Durain, la femme de chambre de l'Hôtel du Centre, qui a découvert le corps en fin de matinée. Aucun mot d'explication n'a, semble-t-il, été laissé par Noël Blanc, abandonnant sa famille à son deuil, mais aussi ses très nombreux potentiels électeurs.

**18/2/17 : Allocution télévisée, F. Hollande**

« C'est un message puissant que nous a laissé Noël Blanc. L'élan populaire qu'il a suscité ces derniers mois ne s'essouffera pas. Là où la réforme était irréalisable depuis des décennies, du fait des réticences partisans, syndicalistes ou individuelles, il a su convaincre de la nécessité de transcender nos divergences pour refonder notre pays. Il a prouvé à tous que la seule réponse qui

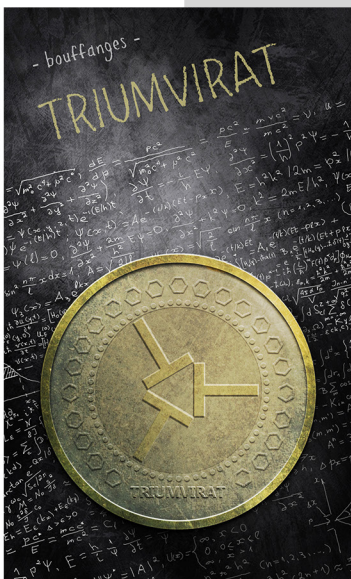
vaille passera par les urnes. Et, malheureusement, il a aussi montré ce que l'engagement politique exige de solidité, de force morale pour servir le bien commun. J'engage chacun et chacune, vous tous, mes chers compatriotes, à ne pas trahir son combat et à vous déplacer le 23 avril prochain, pour défendre vos idées et vos idéaux. »

**S**cribouillard amateur, j'aime inventer des histoires plus encore que les écrire. L'architecture narrative me passionne plus que tout, et je tente de modeler des formes originales pour mettre en scène au mieux les histoires. Dans *Votez Blanc !*, comme dans *Zombies*, mon premier roman, j'ai essayé de présenter une narration neutre, presque journalistique, pour permettre au lecteur d'interpréter la situation comme il le ferait en tant que citoyen, sans lui imposer mes vues personnelles.

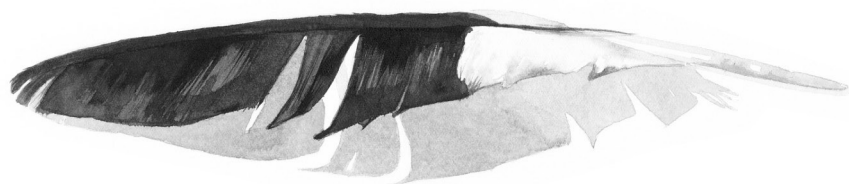
Dans *Triumvirat*, mon dernier roman, la trame est celle d'un jeu de société dérivé des échecs, et opposant deux joueurs contraints de s'allier puis de se trahir. Toute la narration est bâtie autour de ce motif, pour offrir une façon originale, je l'espère, de s'immerger dans l'histoire dont voici le résumé :

« Jacques Leroux, surdoué des mathématiques combinatoires, prépare sa thèse. Passionné d'un jeu dérivé des échecs et mondialement populaire, le triumvirat, il participe à un tournoi en ligne qui le qualifiera pour le tournoi professionnel de Baltimore. Ce jeu dans lequel les joueurs doivent collaborer avant de se trahir l'emmènera bien plus loin qu'il n'aurait cru, les limites du jeu semblant dépasser largement les bords de l'échiquier... »

*Triumvirat*, 344 pages, disponible sur amazon aux formats numérique et papier.



**BOUFFANGES**





Amria JEANNERET

# AD VITAM AETERNAM

Je joue machinalement avec mon briquet en or, serti d'un diamant princesse de la plus belle eau. Le jumeau en tous points de celui incrusté dans ma chair. La bagatelle de huit carats, de quoi allumer la convoitise dans les yeux d'un hypothétique interlocuteur. Ou attiser la passion dans le cœur d'une femme. Ma chère Nelle, tu sais combien j'apprécie la beauté des pierres précieuses au-delà de leur valeur pécuniaire. Combien je suis sensible au mystère de ces cailloux façonnés par la nature et ensuite par l'homme pour atteindre la perfection.

La flamme du *Zippo* vacille, s'éteint. Je la ranime d'un frottement de la mollette. Deux fois. Trois fois. Que de génie dans cet objet banal, dont plus personne ne perçoit la magie. Si tu étais près de moi, tu ne manquerais pas de me traiter de vieux fou sentimental. Je plaide coupable. Vieux, je le suis sans rémission, en dépit de ce corps qui n'affiche qu'une quarantaine d'années et même parfois moins, grâce aux méthodes sophistiquées de ce vingt-et-unième siècle pour entretenir la jeunesse éternelle.

Fou, je l'accepte également. Comment ne pas l'être, avec toutes ces décennies qui s'accrochent à mes *basques* ? Le cœur au bord des lèvres, j'ai vu des têtes couronnées et d'aristocrates rouler dans des paniers pour une liberté dure à gagner. L'avènement d'un monde nouveau.

L'Homme possède cette faculté ignoble de savoir si bien torturer et annihiler son prochain. J'ai assisté à plusieurs guerres, dont deux mondiales

d'une effroyable cruauté. À mon grand regret, je n'ai pas été que simple spectateur. Les événements poussent parfois à des extrémités qu'en d'autres occasions, l'on n'aurait pas crues envisageables. J'essaie de me racheter une conduite.

Et la peste noire, la grippe espagnole, le cancer, le sida et d'autres maux non moindre, tous ces fléaux qu'il serait vain de nier et qui sèment partout la désolation m'ont remué les tripes au cours de ma longue existence. Pardonne mon franc-parler. En qualité de chercheur —on ne se refait pas, quelle que soit l'époque, je m'arrange pour y parfaire mes connaissances et développer mes compétences —, j'aide à combattre ces maladies. Nous ne sommes pas loin de les éradiquer. Quel triomphe quand cela sera chose faite ! L'Homme aura vaincu les premières causes de la Mort.

Sentimental, moi ? Amour, tu n'ignores pas à quel point.

Lassé de ce petit jeu avec mon briquet, je lance un regard morne au travers de la baie vitrée de mon superbe loft au douzième étage. L'argent ouvre toutes les portes, donne accès à des *amitiés* éminentes qui resteraient hermétiques aux sollicitations sinon et simplifie l'existence. Il me faudrait être le dernier des imbéciles pour nier cet axiome. Et je n'ai, en toute modestie, rien d'un imbécile.

Un fat peut-être, mais non un sot.

Les lumières de la ville constellent le tissu sombre de la nuit d'une multitude de gemmes et font concurrence à la voûte étoilée. Une boule brûlante au creux des entrailles, je ressens le besoin

viscéral de reprendre en main le cours de ma vie. À cette heure, le sommeil me fuit et les souvenirs sont autant de dagues qui lacèrent ma mémoire. Le poids de l'éternité se révèle parfois trop pesant, je me dois de le partager avec toi, ma Nelle. Comme nous partageons tout, en un autre temps.

Tu me manques.

Mon ordinateur portable dernier cri trône sur le bureau, mais sans hésiter, je le délaisse. Je n'ai confiance qu'en ma plume plaquée or et le papier vélin. Si je m'écoutais, je coucherais mes mots sur du parchemin, à l'ancienne. Plume d'oie et tout le tintouin. Cela aurait le mérite de donner plus de consistance à ces écrits que je suis pour l'instant le seul à lire. Chacun des feuillets, ainsi que le médaillon avec ton portrait à l'huile reposent dans un coffret en bois de rose, fermé par une combinaison, dont je suis l'unique dépositaire. Je t'entends presque me dire, ma Douce, que ma prudence ne me perdra pas, mais au contraire, me gardera du danger.

Cette précaution est indispensable. Par périodes plus ou moins brèves, ma route croise celle du Comte. Entre immortels, cela relève sans doute du cheminement inévitable. Qui se ressemble s'assemble, l'adage se vérifie...

Quel étonnant personnage ! Je t'ai déjà touché deux mots à son sujet. Un être raffiné, cultivé, un agréable compagnon et pourtant, il y a en lui un je-ne-sais-quoi de *maléfique*. Je me méfie de cet individu, même si sans retenue, nous parlons du passé et ressasons les points forts de ces siècles derniers. Qui d'autre que nous en aurait les moyens ? N'avons-nous pas assisté à l'éclosion des événements qui jalonnent les livres d'Histoire ? Nous radotons, tels les vieux messieurs que nous sommes, et cela soulage un peu notre mémoire.

Hormis toi, Amour, je n'ai pas d'autre confident. Il en va de même pour le Comte. Mais lui n'a pas la grâce d'une âme-sœur en contrepartie. Bien que je ne lui livre pas tout, c'est si réconfortant de pouvoir s'entretenir avec un être en chair et en os. Il comprend les dérives, les attentes et les angoisses dans lesquelles l'on se perd au gré des âges.

Non que j'amointrisse le moins du monde les bienfaits de nos conversations.

Je ne saurais m'en passer.

Malgré la réussite de son *Grand Œuvre*, il m'arrive de penser que le Comte jalouse secrètement mon état. Souvent, il me supplie de lui fournir la clé ultime de l'éternité. Comment le pourrais-je ? S'il savait à quel point je préférerais boire de son élixir pour me maintenir en vie et non subir sans appel les aléas de ma situation ! Cela ne lui frôle pas même l'esprit. Le Comte de Saint-Germain est tout entier tourné vers cette recherche de la transformation finale. L'Homme à l'égal de Dieu, invincible et immortel.

Je devrais me résoudre à détromper ses espérances.

Il n'y a rien à apprendre de plus qu'il ne sache déjà.

Comme si c'était la tienne, je passe la main sur ma joue. Elle m'apaise.

Face à cette fenêtre qui donne sur un monde que tu n'imagines pas, je m'installe et entreprends de te livrer la moindre de mes pensées. À chaque instant, tu hantes mon esprit.

\*

*Ma Nelle,*

*Tu connais mes intentions les plus secrètes puisque tu vis dans ma tête. Et je les ai exposées maintes et maintes fois dans d'autres missives. Je ne résiste pas à la tentation de les récrire. Depuis des lustres, je te cherche parmi la foule des passants. « Idiot ! » me lancerais-tu avec cette désinvolture qui te caractérise si bien. « Ne sais-tu donc pas que la Mort est le lot commun ? Sauf pour toi, bien sûr ! » Tu conclurais cette tirade par un sourire.*

*Et ma foi, tu n'aurais pas tort, mon Aimée.*

*Certes le corps se désagrège. Le mien, en dépit des tourments dont je l'afflige, renaît sans fin de ses cendres, tel le phénix. C'est un privilège et aussi une malédiction. On serait à même de suggérer que de telles séquelles imprimeraient leurs marques indélébiles sur mes chairs. Faux. Après un laps de temps variable, mon corps se régénère totalement et je retrouve mon aspect coutumier. À quelques détails près, je suis le même que dans tes souvenirs.*

*Je mentirais si je ne t'avouais pas avoir espéré de toute mon âme un lit de marbre et un linceul pour dernière demeure. En vain. La Mort se refuse à moi, comme une pucelle à un galant trop entreprenant. Par moment, la traîtresse vient se couler sur ma couche. Je peux même sentir la fraîcheur de*

sa peau contre la mienne et l'effluve des fleurs défuntes, la senteur nauséabonde des chairs délitées.

Je la désire autant que je te désire. N'y vois aucune infidélité de ma part. Pardonne à un rêveur des songes plus élevés qu'ils ne le devraient. Même si je tricherais en omettant mes élans passés. Si tu savais comme l'éternité est longue ! J'ai aimé. Pas autant que je t'aime, cependant assez pour ressentir douloureusement le deuil de ces amours mortes. Femmes ou hommes, le cœur ne s'embarrasse plus de ces subtilités et la raison n'a pas son mot à dire. Ce siècle est bien plus permissif. Il abolit les barrières, ne laissant que la passion pour étendard. Je m'égare, excuse ma digression. Je ne veux rien te cacher, pour qu'à nos retrouvailles, tu n'aies rien à me reprocher.

Quand je suis certain que la Mort se donnera à moi, qu'elle m'emportera dans l'étreinte de ses bras d'amante éternelle, avec un ricanement mutin, elle se retire sur la pointe des pieds, réduisant à néant toutes mes attentes.

Je n'ai pas honte d'admettre les larmes amères qui en résultent. Un profond sentiment de découragement et l'impression d'être seul au monde. Un individu si différent des milliards de quidams, qui porte le poids des erreurs de l'Homme, de sa soif de savoir, mais aussi tous ses espoirs.

Mes contemporains n'ont pas encore découvert le secret de la fontaine de jouvence. Le hasard, ma foi, est capricieux et frappe rarement à deux reprises sur la même touche. Le Comte de Saint-Germain a frôlé du doigt la formule sacrée, sans toutefois pouvoir la faire sienne. Il ne détient qu'un ersatz de la vie perpétuelle. Note, Amour, qu'il me suffirait amplement. L'élixir a le mérite d'être réversible, lui... Le diamant qui éclot à fleur de mes chairs, sur mon cœur, non. J'ai tout tenté pour l'extraire de là, ce minuscule et indestructible chef-d'œuvre. Mon garant et mon géôlier pour l'éternité.

Quel carnage, j'ai réalisé avec le scalpel. Et quelle souffrance horrible. Je t'épargne les détails. Impossible de déloger la gemme de sa place initiale. Elle fait partie intégrante de moi.

Je doute que des chercheurs arrivent aux conclusions analogues du Comte, toi ou moi. L'alchimie englobe tant de disciplines qui sont désormais tombées dans l'oubli. Qui irait déterrer des ouvrages poussiéreux et hermétiques pour le profane ? Et s'il n'y avait pas eu ce fâcheux – providentiel ? – incident au laboratoire, je ne serais plus là pour en parler.

Sans lui, la Pierre n'aurait jamais existé.

En dépit de tout, j'ai l'intime conviction de pouvoir

recréer les conditions identiques à cet exploit. Tout est gravé dans ma tête et sur ces feuillettes que je noircis à longueur de nuit. Mais à quoi bon réitérer cette prouesse ? Tu n'es plus là pour en bénéficier.

Sans toi, l'éternité a un goût d'inachevé.

Mes collègues scientifiques, avec pour moteur une imagination débordante, se rapprochent dangereusement de la boîte de Pandore. Quand elle sera ouverte, que le Ciel nous vienne en aide ! Si je ne craignais pas de m'exposer, je les mettrais en garde. Seuls les divinités, Dieu ou une puissance supérieure, peu importe le nom qu'on lui attribue, peuvent appréhender cette faculté sans y perdre la tête. Vois comme mon esprit se fourvoie dans des méandres sans fin.

Ce siècle est celui de la liberté des choix et convictions. Chacun prie pour ce en quoi il croit, ou au contraire en rien. Nul n'est tenu à la Foi. À quelques exceptions près. Certains végètent encore à l'ère des ténèbres, ne comprennent pas le message de paix. Ils voudraient imposer leur vision étriquée de la Religion ou de comment gouverner un pays.

Le monde parfait n'existe pas.

Dans cette époque où la magie recule, se fait de plus en plus discrète en rapport aux avancées technologiques, j'ose encore croire à des chimères. Nous avons envisagé ce rêve fou de voler, tel un oiseau, et d'atteindre la lune. Sottises ? Non, ma Belle ! Peux-tu seulement l'imaginer ? Ils l'ont réalisé ! L'Homme voyage à bord de grands avions, des dragons d'acier qui crachent des flammes. Et un individu a justement posé le pied sur ce territoire archaïque. Le satellite de la Terre. Un pas minuscule et à la fois si grand qu'il propulse l'humanité vers les étoiles !

Comme je souhaiterais te parler de vive voix, pouvoir t'étreindre et me réjouir avec toi de ce prodige !

La prochaine étape ? Toujours ta soif d'apprendre, ma Nelle. Sache que d'astres en planètes, rien n'arrêtera ce bipède qui s'est élevé au-dessus de sa condition ! Pas même le soleil ou le temps. Celui-ci sera finalement vaincu. N'en suis-je pas les prémices ?

Revenons toutefois à mes préoccupations.

La Mort me refuse ses bienfaits, soit. Mais toi, Amour, tu pourrais vivre à nouveau !

Non, ne te moque pas ! Laisse-moi t'exposer ma pensée.

L'âme est immortelle. En cela, tu ne me contrediras pas ? Est-ce si dément de supposer ta réincarnation possible ?

Souviens-t-en, au cours de nos recherches, nous avons évoqué cette probabilité à diverses reprises. Comme nous avons frôlé de près le bûcher, ma Mie ! Et tout porte à penser que nous étions dans le vrai. Il m'arrive de croiser des bribes

de toi au détour d'un regard bleu malicieux ou dans un éclat de rire. Ce n'est rien face au miracle de l'autre semaine. Je t'ai vue. Pareille que dans mon souvenir.

Balivernes ?

Tu balaierais d'un revers de la main mes certitudes ? Je ne saurais me tromper. Pour t'en convaincre, je vais te relater un épisode vieux de quelques jours à peine. C'est en premier lieu l'ébène de ta chevelure qui m'a interpellé. Je me suis retourné sur une silhouette menue, ravi et inquiet que mes espérances se révèlent vaines. La masse mousseuse des cheveux dégringolait en vagues souples jusqu'à mi-dos. Mon Ange aura coupé sa toison, ai-je pensé, me remémorant de sa longueur exacte. Elle atteignait l'abîme sacré de tes reins. Tu la laissais rarement se déployer ainsi. À cette époque, les interdits étaient nombreux.

Foutaises ! Quand donc une chevelure, hormis celle de Samson, aura-t-elle mis à mal quelqu'un ?

De nos jours, les femmes arborent leur crinière avec autant d'impudeur que d'élégance. Ce n'est pas là le moindre de leurs charmes.

Je referme ma paume sur le vide, étreint l'absence, et l'illusion de tenir au creux de ma main une boucle de tes cheveux est si forte que l'envie de pleurer me submerge.

Pas d'apitoiement, lis la suite, ma Nelle.

À peine remis de mon émotion, je t'ai suivie. Les voitures – ces chariots sans montures, avec des chevaux invisibles sous le capot, je t'en ai déjà parlé, mais, je conçois aisément que tu ne comprennes pas de quoi il retourne – défilaient en grand nombre, pare-choc, contre pare-choc. Sur le trottoir, j'ai redouté de te perdre parmi la foule. Tu as allongé le pas, esquivant de ton mieux les passants. J'ai accéléré l'allure également. Ton but ? Une école. Transmettre le savoir à ton prochain. Comme cela correspond bien à ta nature !

En dépit de nos essais infructueux pour concevoir un enfant, je n'ai pas oublié à quel point ton besoin de materner était profondément ancré en toi. Quasi aussi impérieux que celui d'apprendre. Institutrice. Cela confirmerait, si j'en doutais encore, de la justesse de mes réflexions au sujet de cette inconnue, qui se trouve être aussi toi.

Je n'ai pas osé t'aborder. Appelle-moi lâche ou sot. J'en ai perdu mes moyens. Je suis resté sous la fenêtre de l'école à m'emplir les yeux de ton profil charmant, au travers des carreaux. Avec des sourires et des gestes pleins d'emphase, tu donnais ton cours à des élèves qui buvaient tes mots. De ma position, je ressentais le plaisir que tu éprouves à enseigner. Depuis deux semaines, je ne rate aucun de ces rendez-vous.

À cette heure tardive, la fatigue m'étreint, à défaut de toi ma Compagne de cœur et d'esprit. Je vais me reposer quelques heures, faire un brin de toilette, avant de reprendre mon poste d'observation. Qui sait ? Ce jour sera-t-il celui qui me verra entreprendre la plus hardie des prouesses ? M'approcher de toi et te parler ?

À jamais, Nicolas

\*

Ma belle inconnue m'observe sur la défensive. Son regard céruléen sonde le mien avec une étonnante lucidité. Il faut croire que ce qu'elle y distingue la rassure. Je fais tout pour lui inspirer la sympathie. Mon visage ouvert, mon sourire franc, tout concourt à donner une image flatteuse de moi. Du moins, j'ose l'espérer. Je ne veux surtout pas l'effrayer. Elle me sourit en retour, libère sa main droite de son sac en cuir et me tend sa paume. Je la serre en douceur et éprouve un frisson involontaire, que Dieu merci, elle ne remarque pas. De la savoir si près de moi augmente mon trouble et sa ressemblance avec Nelle n'en est que plus évidente.

— Eva.

— Nicolas.

— Par la fenêtre, je vous ai aperçu à plusieurs reprises... Vous attendiez quelqu'un ?

— Si je vous disais que je vous attendais vous, Eva, trouveriez-vous cela choquant ?

Elle esquisse une petite moue, retire un peu trop vivement sa main de la mienne pour que cela ne s'apparente pas à une battue en retraite. Eva lance un coup d'œil alentours et réconfortée par la foule qui vague à ses occupations, elle pousse un léger soupir de soulagement. En plein jour, elle ne risque rien. La jeune femme se détend. Elle passe les doigts dans ses boucles sombres et se permet un rire espiègle, tentée par le jeu de la séduction. Sous sa blouse en soie indigo, sa poitrine se soulève vite. Je perçois son agitation.

— Pourquoi m'attendiez-vous, Nicolas ? susurre-t-elle entre ses lèvres pleines, certaine de reprendre les rênes de la conversation.

Je me jette à l'eau, redoutant pourtant de réduire dans la foulée mes chances avec Eva. Je ne saurais jouer avec elle et tricher sur mes motivations. Même si je ne la connais que depuis peu de temps,



je la respecte trop. Et si ma première impression se confirme, si Eva et ma Nelle ne sont qu'une seule et même personne, j'aurai agi pour le mieux.

— La bonne question serait : « *Depuis quand dure cette attente...* », j'objecte, accentuant mon sourire.

Elle tressaille. La devinette la déstabilise. À nouveau ses prunelles se voilent d'une appréhension diffuse, cherchent le secours des passants qui dévisagent un bref instant ce couple sous le réverbère et n'en ont cure. La curiosité tiraille la jeune femme. Elle ne peut s'empêcher d'interroger :

— Hé bien ?

— Plusieurs vies...

— Cessez de vous moquer, lâche-t-elle, partagée entre le sérieux et le rire.

— Ce n'était pas mon intention.

— Ah ?

Eva prend le parti de n'y voir qu'une plaisanterie. Comment pourrait-elle croire à la sincérité de mes mots ? Je ne la détrompe pas. Le temps des explications patientera encore un peu. Quand la bonne fortune vous caresse de son aile de soie, il faut savoir en rendre grâce et ne pas gaspiller sa chance. Ravi de la sentir si bien disposée à mon égard, j'en profite pour l'inviter à poursuivre notre conversation autour d'un café, dans le bistrot à l'angle de l'école où elle enseigne.

\*

Le lieu est fréquenté par nombre de ses collègues. Comme une vedette au milieu de ses fans, Eva distribue des sourires, des baisers et des saluts à la ronde. Tous ici la connaissent et l'apprécient, pourtant elle ne travaille à l'école de Mirval que depuis trois mois. Cela me conforte dans mon idée. Nelle aussi avait ce charisme qui la rendait populaire et aimée de tous.

Eva se sent en confiance. Si le *charmant inconnu* que je suis sans doute encore à ses yeux venait à se dévoiler un parfait malotru et si d'aventure je me montrais trop insistant, la jeune femme n'aurait qu'à prendre congé ou à demander l'aide de l'un de ses nombreux amis.

Elle slalome entre les tables, me précède jusque dans le fond de la salle. Elle s'arrête devant une

banquette libre un peu à l'écart, masquée par des plantes grimpaient sur un grillage en bois. La place est assez discrète et éloignée pour que le brouhaha ambiant couvre nos mots. Mais elle n'empêche pas les confidences. Un couple, main dans la main, les yeux dans les yeux, occupe la table proche de la nôtre. Lorsque nous nous installons, les jeunes gens ne nous lancent pas même un regard et cela me rassure sur l'intérêt qu'ils pourraient porter à nos révélations. Isolés dans leur bulle, le garçon et son amie sont physiquement là, le reste plane, bien loin de nos préoccupations terre-à-terre.

Dans cet endroit où elle y a ses habitudes, Eva se livre plus facilement. Elle et moi discutons à bâtons rompus d'abord, puis avec ferveur de nos professions respectives, nos aspirations profondes et bientôt le sens même de la vie.

Nous nous découvrons une foule de points communs, ce qui alimente le feu nourri de notre conversation. Je souhaite que cela ne prenne jamais fin et à ma grande joie, je devine qu'Eva ressent la même chose. Depuis des lustres, je n'ai pas partagé un tel moment de complicité. Il n'y a plus lieu de garder nos distances. Les barrières des conventions se sont abaissées et en toute simplicité nous mettons nos âmes à nu. Nous ne sommes plus des étrangers, seulement deux êtres qui se sont enfin trouvés – retrouvés ?

J'en suis le premier stupéfait. Combien de fois n'ai-je pas été déçu par une vague ressemblance qui au final se révélait trompeuse ? Et dans combien des cas, le bel esprit entrevu s'illustrait-il bien éloigné du tien, ma Bien-aimée ? En dépit de l'illusion dont je voulais me bercer.

Que de déconvenues.

La faute t'en incombe, ma Mie. Tu as placé la barre trop haut...

Le café se vide. Des au-revoir fusent. La clochette de la porte d'entrée et le grincement revêche du vantail retentissent, scandent le passage des clients. Nous n'y prêtons pas attention, trop occupés à découvrir nos facettes communes.

Les flancs plaqués l'un contre l'autre, les amoureux de la table voisine s'éclipsent du même pas lent vers la sortie. Au passage, sans même y prendre garde, ils frôlent notre *alcôve*, déstabilisent ce minuscule et fragile univers que nous avons créé

de toutes pièces avec nos mots. La jeune fille et son compagnon ne forment plus qu'une merveilleuse créature bicéphale.

Je les suis du regard. Eva fait de même. Puis, nos prunelles se soudent à nouveau les unes aux autres. Les yeux d'Eva me sourient. Sa bouche me sourit. Sa main cherche la mienne. Je la lui offre sans réserve, prêt à lui donner bien plus, jusqu'à mon âme si elle la réclame. Ses doigts glacés pétrissent les miens. Je sens les pulsations affolées de son pouls sous ma paume.

Eva penche le buste au-dessus du plateau en bois, scarifié par un nombre incalculable de gribouillis aux noms des amants de passage. Électrisé, je me rapproche d'elle. Ses lèvres ne se trouvent plus qu'à quelques centimètres des miennes. Malgré moi, déjà conquis, je hume son parfum sucré et à la fois fleuri, senteur de vanille et de jasmin, mélangé avec les relents doux-amers de l'expresso.

— Viens, Nicolas, lance-t-elle dans un souffle. J'habite à deux pas d'ici...

Comment ne pas accepter !

Elle est celle que j'espère depuis des décennies. Des siècles !

\*

Ma paume sillonne les courbes d'Eva, allongée à mes côtés sur le ventre, avec pour seule parure sa magnifique chevelure et un drap de satin argent qui cache bien moins qu'il ne révèle ses formes. Sous la caresse, sa peau frissonne. Mon index remonte peu à peu le long de la colonne vertébrale et finit son parcours sensuel sur l'épaule de mon amante. Elle soupire, penche la tête, dégage la nuque. Je dépose un baiser dans son cou et m'enivre de la senteur musquée que son épiderme exhale après l'amour.

— Ce diamant incrusté dans ta peau Nicolas... Le cœur, drôle d'endroit pour un piercing, non ?

— La Pierre Philosophale. Un rappel de ma condition d'immortel.

Je joue les fanfarons, mais je n'en mène pas large. Comment va-t-elle réagir ?

— Tu te moques encore ! Est-ce que tu sers ce baratin à toutes tes conquêtes ?

— Je suis sérieux, Eva.

Elle me dévisage un court instant et décide d'ignorer la prudence. Nous sommes allés trop loin pour reculer.

— Oui, tu l'es. C'est bien ça qui m'étonne.

— Fais-moi confiance.

— Pourquoi ai-je l'impression de te connaître depuis toujours, Nicolas ?

— Et si c'était vrai ?

— Comment ça ? Cesse de parler par énigmes.

— Et si toi et moi n'en étions pas à notre première rencontre ? Si ensemble nous partageons un passé commun, Eva ?

Elle roule sur le flanc, remonte vivement le drap sur ses seins et me fait face. D'une main, Eva plaque comme un bouclier le tissu fluide contre sa poitrine, ne réussissant qu'à rendre son corps plus désirable encore, de l'autre, elle prend appui sur le lit.

— Eva, écoute ce que j'ai à dire avant de protester, tu veux bien ?

Lèvres serrées, mâchoire contractée, Eva accepte. Je n'ai plus le choix. D'une voix atone, redoutant d'égarer ma compagne en cours de route, je raconte mon histoire. Notre histoire.

À mesure que les anecdotes s'enchaînent, que je parcours les méandres de ma mémoire, sur son visage s'affichent l'incompréhension et le doute. Quand je pense l'avoir définitivement perdue, que mon cœur se serre à cette seule idée, les traits de mon amante se détendent.

— Je serais donc la réincarnation de Pernelle ? Ton épouse morte, il y a plusieurs siècles..., elle s'éclaircit la voix et glisse nerveusement une mèche derrière l'oreille. Et toi, tu n'es personne d'autre que le fameux Nicolas Flamel, l'alchimiste ?

— J'ai vu le jour en l'an 1334 et je suis immortel. Je sais, c'est difficile à admettre.

Eva secoue la tête, se tord les mains. Elle s'autorise enfin un sourire désarmant et là, je comprends que j'ai gagné la partie.

— C'est fou, et malgré tout, je sens que tu dis la vérité ! J'ignore d'où me vient cette certitude, mais je te crois, Nicolas. Ça expliquerait la sensation de bien-être que j'éprouve en ta compagnie. Cette plénitude, jamais ressentie avant.

\*

Avec une attention soutenue, Eva examine le médaillon en or de ma femme. La première surprise passée, le doute n'est plus permis. En dépit du voile, assorti du *gorget* qui masquent les cheveux et le cou de Nelle, la ressemblance entre elle et Eva se révèle frappante.

À ma demande, un peu réticente, mon amante entame la lecture des lettres adressées à Nelle. Par moment, elle s'interrompt, s'attarde sur une tournure de phrase et me lance un coup d'œil interrogatif par-dessus le feuillet. Puis elle reprend, là où, elle s'est arrêtée. Je demeure silencieux, le temps qu'elle sache tout de moi et de cet incroyable amour qui me lie de façon inexorable à Nelle et à elle également.

— M'aimeras-tu autant ? demande Eva, la missive plaquée contre son cœur.

— Ces trois dernières semaines ont été les plus heureuses depuis si longtemps !

Je ne saurais mentir. Eva m'a redonné le goût de vivre.

Et pour un immortel blasé, cela s'apparente à une réelle gageure.

\*

Je peine à soulever mes paupières et une douleur aussi urticante que la piqûre des méduses dévore mes chevilles et poignets. Ma tête est lourde, pleine de brume. Un mal de crâne tenace brouille mes pensées. J'essaie de me masser les tempes, dans le but de faire reculer cette souffrance. Impossible. Une force supérieure m'en empêche. Mes paumes sont soudées l'une à l'autre.

Après plusieurs essais infructueux, je réussis enfin à ouvrir les yeux. Ma vision passe du flou réconfortant à une netteté que je regretterai sous peu. Je me trouve dans ce qui a l'aspect d'une cave – un hangar ? Une ampoule pend au bout de son cordon et répand une lumière blême. Nulle fenêtre. Une seule porte, fermée pour l'heure. Des étagères courent le long des murs en ciment brut de la pièce toute en longueur. Les tablettes de bois supportent des bocaux remplis de créatures bizarres, conservées dans du formol ; des vieux grimoires et divers ingrédients utiles à l'alchimie. J'ai l'impression d'avoir rebroussé le temps et regagné mon laboratoire d'antan.

Je me tiens, recroquevillé sur un matelas crasseux, posé à même le sol, avec pour seul vêtements mon caleçon. Mes pieds et mes mains sont attachés par des liens solides. Je le constate à mes dépends en me contorsionnant en tous sens, désireux de me délivrer. Sans succès. La cordelette mord plus profondément encore mes chairs à vif.

À quelques pas de moi, Eva m'observe avec un air étrange.

— Eva ? Où sommes-nous ? Que m'est-il arrivé ?

— Un petit cachet dans ton verre de bourgogne et te voilà au pays de Morphée.

— Pourquoi m'avoir drogué et ligoté ? C'est un jeu ?

— Non, Nicolas. Je ne joue pas avec toi, du moins, je ne joue plus !

Je la regarde, paralysé de stupeur. Elle agrippe alors sa chevelure et tire dessus. Un coup sec. J'en ai mal pour elle. Mais cela la laisse de marbre. Ses boucles de jais quittent sa tête, pendent lamentablement au bout de ses doigts, comme la dépouille d'un animal mort. Ne reste sur son crâne qu'une masse courte, châtaine. Avec un soupir de bien-être, elle passe sa main libre dans ses cheveux, les ébouriffe en pics désordonnés.

— Je ne supportais plus cette horreur !

Mon cerveau tourne au ralenti. Je ne comprends rien à ce qui se passe.

D'un mouvement rageur, Eva jette la perruque à terre. Puis avec délicatesse, elle ôte les lentilles qui teintaient de bleu ses iris marron. Sans ces artifices, sa ressemblance avec Nelle n'est plus aussi surprenante.

— Vas-tu enfin m'expliquer, Eva ?

Pour toute réponse, la porte s'ouvre en grinçant sur ses gonds.

— Nicolas, bien le bonjour !

— Saint-Germain ? Que signifie tout ceci ?

Les regards de connivence entre mon *ami* et mon amante m'incitent à la prudence. Toutefois, je ne peux m'interroger plus avant. De sa démarche décidée, Eva s'approche du Comte. Ses doigts fuselés caressent la bouche de Saint-Germain et elle l'embrasse avec une fougue que je déplore totalement.

*Eva et Saint-Germain ensemble ?  
Impossible !*

J'en suis encore au déni. Je ne peux accepter l'impensable. Devant ma mine déconfitte, mes geôliers s'esclaffent. Par de petites phrases assassines, ils se moquent de ma naïveté. Le Comte et Eva sont de mèche. Cette constatation admise, je n'ai plus aucun doute quant à leurs motivations.

La Pierre Philosophale.

\*

— Je ne vous dirai rien, je crache, dédaigneux.

— Allons, allons, Nicolas. Vous parlerez mon ami. Certes, la Mort vous éconduit, mais la douleur, elle, ne vous épargne guère..., Saint-Germain se frotte les mains. En dépit de mes nombreuses requêtes, vous vous obstinez à ne rien me dévoiler de votre trouvaille. Tss... tss... Voyez où cela vous a mené !

Il marche de long en large, incapable de contenir sa satisfaction et s'exclame :

— Ne vous en déplaise, Eva et moi avons déjà analysé vos notes, bien avant que vous ne les lui donniez à lire de votre plein gré. Il nous manque juste le savoir-faire. Nous espérons que par amour pour Eva, vous vous mettriez à l'œuvre au cours des semaines écoulées. Que nenni ! Et le temps presse.

— Crapule ! Je me suis toujours méfié de vous !

Avec condescendance, Saint-Germain hoche la tête.

— J'entends bien, Nicolas. Et j'avoue avoir galvaudé les règles élémentaires des gentilshommes en crochétant la serrure de votre loft et celle du coffret en bois de rose. Ah, mon ami, cette époque regorge de gadgets qui sont une aide précieuse pour les petits indiscrets, le Comte exhibe son téléphone portable et affiche la photo du médaillon de Nelle. Grâce à eux, j'ai pu avoir accès à la peinture de votre défunt amour et dénicher ainsi la perle rare. Cela m'a demandé bien des efforts. Le résultat en valait la chandelle, non ?

Eva mime une révérence élégante.

— Vous détenez la formule de l'élixir de jouvence, que voulez-vous de plus ? m'écricrié-je.

— L'immortalité, bien sûr, tranche Eva.

— Eva a bien résumé notre quête. Malgré mon élixir, nous ne sommes pas à l'abri d'un banal accident. Et quant à l'efficacité de mon breuvage, à

mon grand regret, il perd de sa vigueur. Je suis aux abois, mon ami. Mes jours sont hélas comptés.

— N'est-ce pas égoïste d'être le seul bénéficiaire de la Pierre ? Il va mourir, s'indigne mon ancienne amante.

— Je t'aimais..., je soupire, découragé. J'aurais tout partagé avec toi, même l'éternité, s'il n'y avait pas autant de risques.

Le visage crispé par la colère, elle rejette mes explications :

— Ravale ton boniment ! Oublierai-tu que j'ai lu tes notes ? Tu sais précisément comment réussir et je suis prête à tenter ma chance au lieu de vivre une seule existence, avec pour but final la Mort !

— Eva, Trésor, cessons ces bavardages futiles.

Le Comte passe un bras autour des épaules de la jeune femme. Elle se pelotonne contre lui. Une flèche de douleur se fiche dans mon cœur. Sans s'arrêter à ma grimace, Saint-Germain poursuit avec l'emphase d'un mégalomane :

— Nicolas, avec votre concours, nous allons recréer les conditions favorables à la naissance de la Pierre Philosophale. Il suffit du dernier ingrédient. Le hasard. Nous tableurons, toutefois, sur votre érudition et expérience, bien plus que sur la bonne fortune.

Je refuse.

À partir de cet instant, les tourments s'enchaînent. L'interrogatoire se poursuit pendant des heures. Des jours ? Je ne sais plus vraiment. Les mêmes questions reviennent en boucle. Saint-Germain s'exprime *Grand-Siècle*, comme il aime à s'entretenir avec moi, mais la férocité dont il fait preuve n'est pas une mascarade. Sa motivation, tout comme celle d'Eva, est sans faille.

Les coups de ceinture pleuvent, s'acharnent sur les parties les plus sensibles de mon corps. La lanière de cuir m'arrache de fins lambeaux de peau. De mes poignets joints, je tente de parer l'agression, sans succès. Le sang gicle en gouttelettes rubis. Ma vue se brouille. Je ne vois plus que du rouge et des mouchettes noires. Je bloque mon esprit sur Nelle, m'attache à cette unique pensée. Elle m'aide à repousser dans un coin de ma tête la douleur insupportable.

Je perds la notion du temps. L'ampoule nue rythme les moments de veille et d'évanouissement.

Seule la souffrance est tangible. Le reste se dissout dans les ténèbres. Quoi que je fasse, mes bourreaux m'extorqueront mes aveux. Je n'en doute pas une seconde. Ma résistance faiblit de minute en minute. Pour l'instant, mes lèvres restent scellées.

Jusqu'à quand ?

En boule sur le matelas, je tremble de froid, de peur. Une sueur aigre couvre ma peau. Elle dégouline de sous mes aisselles et ruisselle sur mes plaies à vif. Le sel me brûle. Je ne peux retenir mes larmes. La morve coule de mon nez tuméfié par les poings et la chevalière du Comte. J'essuie d'un revers de ma main liée cette humeur glaireuse, tout en geignant.

Quand les flagellations cessent enfin, l'horreur monte en puissance. Avec un rictus artificiellement désolé, Saint-Germain me souffle la fumée de son cigare dans la figure. Je tousse, m'étouffe et recrache l'exhalaison malodorante.

— Allez-vous contribuer à notre grand ouvrage, Nicolas ?

D'un faible mouvement de la tête, je fais signe que non.

— Oh ! Dommage..

Non loin du diamant sur ma poitrine, sans état d'âme, mon *ami* applique le bout embrasé sur une lésion. Une seconde... deux. Tro... Et tandis que je hurle si fort que mes poumons risquent d'éclater, ma chair grésille, se racornit, noircit, comme une orchidée vénéneuse. Mon rythme cardiaque s'affole, manque plusieurs pulsations. L'odeur de viande carbonisée m'écœure. Le fiel remonte dans mon gosier. Avec un haut-le-cœur, je ravale l'acidité et faillis m'étrangler au passage de cette boule âcre, non sans cesser de brailler comme un cochon à l'abattoir.

J'appelle la Mort de toute mon âme, tout en sachant qu'elle ne viendra pas.

— Nicolas, pourquoi vous infliger un tel supplice ?

Face à la fausse sollicitude de Saint-Germain, mes cris diminuent d'intensité.

Les genoux repliés entre mes bras, je hoquète et me balance d'avant en arrière.

La tête vide de toute pensée.

« Dans ce hangar, beugle autant que tu veux ! Personne n'entendra tes lamentations » : m'a assuré Eva, lorsque les brutalités ont débuté.

Et quand, pauvre fou, je m'imagine la torture en passe de s'achever, le cigare quitte à nouveau la bouche de Saint-Germain. Hypnotisé, les yeux exorbités, je fixe l'extrémité fuligineuse du havane. Le tison s'approche dangereusement de ma meurtrissure. D'instinct, je me recule le plus possible. Mon dos lacéré s'écrase bientôt contre le mur, me soutirant un croassement étouffé. Le bout rougeoyant n'est plus qu'à quelques millimètres de ma chair.

Je sens déjà la chaleur intolérable.

Ma peau fume.

*Plus jamais ça !*

Animé de la dernière énergie, je sanglote, brisé :

— Je... vous aiderai ! Arrêtez... par pitié !

— Vous voilà revenu à de meilleurs sentiments, mon ami, se réjouit le Comte, plantant le cigare au coin de sa bouche.

\*

Après quelques heures de répit, pendant lesquelles, j'ai pansé de mon mieux mes blessures, je dose le dernier ingrédient dans le mortier en marbre. Sous le regard vigilant de Saint-Germain et Eva, *l'herbe aux moines* rejoint les autres composants de la formule.

— Je vais chauffer le mélange dans la cornue, je toussoie. C'est à ce stade que la situation a dérapé. Il serait préférable que vous quittiez la pièce...

— Et perdre ainsi tous les bienfaits de la Pierre Philosophale ? Nous prendriez-vous pour des idiots, Nicolas ? Saint-Germain secoue la tête de gauche à droite. Vous l'avez écrit en toutes lettres, vous étiez là, lors de *l'incident* dans votre laboratoire. D'une façon ou d'une autre, notre présence est primordiale. Poursuivez !

— Oui, Nicolas, continue ! renchérit Eva.

À juste titre, j'escomptais sur leur soif absolue d'immortalité pour prendre cette décision peu judicieuse. Je dévisage un bref instant la femme de mes pensées et mon *ami*, comme si je voulais graver à jamais leurs traits dans ma mémoire.

Je hausse les épaules. Un élancement douloureux me parcourt de la nuque aux reins.

Sans rien ajouter, je place le flacon sur le bec de gaz. Anxieux, Eva et le Comte se tiennent par la

main à quelques mètres de là, prêts à déguerpir hors de la pièce si les choses venaient à mal tourner.

Prétextant un ajustement nécessaire, je quitte la paillasse et me dirige à pas lents vers la table de travail. Du coin de l'œil, je note que le liquide azuré gargouille. Des bulles paresseuses éclosent à la surface. Elles éclatent. D'autres les remplacent. De plus en plus vite, dans un cycle infernal.

J'entame mentalement le compte à rebours :

*Sept...*

*Six...*

*Cinq...*

Les iris avides du Comte et d'Eva ne quittent pas le fluide sur le réchaud.

Un sourire émerveillé d'enfant à la veillée de Noël étire leurs traits.

La solution est quasi prête.

*Trois...*

*Deux...*

Quand la déflagration éclate, deux paires d'yeux emplis d'effroi et d'une horrible compréhension me fustigent, mais il est trop tard. Je me suis déjà faufilé sous le plateau de la table en acier trempé. Bien avant que mes torsionnaires n'aient seulement eu l'idée de réagir ou même de crier.

Des bras, des jambes, sectionnés jaillissent de toutes parts. Il pleut de la chair et du sang. De la cervelle et des os. Le crâne en feu de Saint-Germain vole au travers du hangar, atterrit à l'autre bout du dépôt.

Mon hurlement explose, se répercute comme une boule de flipper folle sur les murs. À deux doigts de m'évanouir, je ferme les paupières et me bouche les oreilles de mes mains. Dieu merci, je n'entends plus les bruissements immondes des chairs qui se consomment, même si ma plainte résonne toujours dans ma tête. Ce son sinistre ne s'arrêtera manifestement jamais.

\*

*L'herbe aux moines* n'entre qu'en infime partie dans la composition de la formule. Extrêmement instable, elle ne se mélange qu'avec prudence à la *calchique* et ne doit être chauffée qu'à basse température et non sur une flamme vive, comme je l'ai fait de manière délibérée. Je l'ai appris à mes dépens, au cours de mes essais pour recréer la Pierre Philosophale. Ces tentatives avortées m'ont coûté quelques mois de souffrances, cloué sur un lit, avec à la clé, une moisson de diamants. Cerise sur le gâteau, mes membres ont repoussé.

Comment Saint-Germain féru d'alchimie n'a-t-il pas vu venir le danger ?

Son désir insatiable de posséder la Pierre l'a-t-il égaré au point de me faire confiance ?

Ou est-ce son esprit ravagé par l'élixir qui n'arrivait plus à raisonner correctement ?

Mon corps n'est plus qu'une charpie fumante, un sac de souffrances. Brûlures au troisième degré. Je ne m'en sors pas si mal pourtant de cette mésaventure.

Sans surprise aucune, la Pierre Philosophale me guérira, comme elle l'a fait par le passé.

\*

Je joue machinalement avec mon briquet en or, serti d'un diamant princesse de la plus belle eau. Dans ma situation, c'est sans aucun doute l'isolement forcé qui rend plus lourd le fardeau de l'éternité à porter.

Nelle, je me sens si seul.

Que vienne enfin la fin des temps !

Je vis avec ma famille en Suisse. De ma Sicile natale, je garde en mémoire les mythes grecs et romains qui sont la moelle de l'île et ce soleil qui irrigue les veines. De mon pays d'adoption, je me suis intéressée aux légendes locales et j'adore flâner sur les rives du Lac Léman.

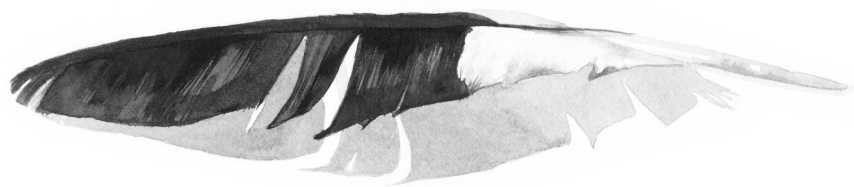
Ces deux pôles constituent la base de mes idées. Depuis toute petite, j'aime la lecture, surtout dans les domaines de l'imaginaire et écrire des histoires qui trottent dans ma tête.

D'abord tentée par le dessin, je me laisse rattraper par les sirènes de l'écriture. En quelques lignes, les mots dessinent un univers. Je me suis lancée dans la rédaction de nouvelles pour les appels à textes et dans des projets au long court.

Un projet jeunesse et un autre adulte sont actuellement en cours d'écriture.



Amria JEANNERET





# PHOTOVOLTO

Philippe DENIEL



Tom était sans l'ombre d'un doute le personnage le plus prévisible que je connaissais. Ce matin-là, quand je l'ai vu débouler dans la Galerie Sud, souriant de toutes ses dents et m'adressant de grands signes pour s'assurer que je l'avais bien remarqué, je savais par avance ce qu'il allait m'annoncer. Il était visiblement très content de lui, cela crevait les yeux : le vieux Benjamin Franklin en personne avait probablement eu la même expression lorsque la Déclaration d'Indépendance avait été signée, c'est tout vous dire.

Pour le reste, il était égal à lui-même, éternellement jeune (il paraissait à peine plus de dix-huit ans), avec des cheveux épais et gominés qui lui donnaient de faux airs de Fonzy dans un épisode de Happy Days. Cette coiffure déjà ringarde et démodée dans les années soixante était complétée par un blouson de cuir noir avec des fermetures éclair chromées et rutilantes. Le pire, c'est qu'il tirait une grande fierté de son apparence. Il ne passait pas inaperçu au milieu des touristes en shorts, t-shirts, et baskets ornés de logos d'équipes de sport. Le tableau qui en résultait, aussi insolite qu'amusant, m'arracha un franc sourire. C'était toujours ainsi avec Tom : il savait y faire pour réussir ses entrées en scène.

Pour des raisons qui me demeuraient totalement inexplicables, il était mon ami et il ne se déroulait pas une semaine sans qu'il me rende visite. Ce n'était pas un intellectuel et à part ma compagnie, il n'avait aucune réelle motivation pour venir se promener dans une demeure contemporaine des Pères Fondateurs et classée monument historique. Pour moi qui ne quittais jamais mon logis au point que j'en avais presque oublié à quoi ressemblait le monde au-dehors, ce genre de détail importait réellement. En plus, je dois avouer que je l'aimais bien.

— Tu ne devineras jamais ! me fit-il sans même prendre le temps de me saluer.

— Attends... Je crois que j'ai comme un flash... Tu as recommencé, c'est ça.

— Henry, ne fais pas ton rabat-joie... S'il te plaît.

C'était le même cirque, encore et encore. Un vrai gosse. Il savait parfaitement que ses actes avaient des conséquences, que des tas de gens allaient en parler, mais il continuait. Plus il attirait l'attention sur lui et plus il se sentait encouragé à poursuivre ses clowneries. Je haussai les épaules, capitulant une nouvelle fois.

— Tiens, me dit-il en me remettant un bout de papier chiffonné où il avait noté une série d'adresses web. C'est déjà sur Internet et ça fait un gros buzz ! Tu te rends compte ! D'après les statistiques, ma dernière image se propage plus rapidement sur les forums de discussion que la sex tape de...

— C'est bon, c'est bon... Inutile d'en rajouter. Tu l'as fait où cette fois ?

— À côté du musée, hier soir, à deux pas d'ici. Il y avait ces deux filles un peu éméchées qui demandaient à un passant de les prendre toutes les deux en photos. J'ai eu une sorte de déclic... Un réel élan d'inspiration, enfin tu vois quoi...

— Si cela ne t'ennuie pas, je me contenterai d'imaginer. Tes gamineries ne sont pas pour moi. Je suis beaucoup trop âgé pour cela.

— Des clous ! C'est vrai que tu as un peu plus de bouteille que moi, mais tu oublies une chose et de taille. Le temps n'a pas de prise sur nous...

— Disons qu'il n'en a plus, ce serait plus exact.

Il sauta littéralement de joie à mes mots, dansant sur place comme un gamin avec une chorégraphie qui plagiait allégrement celles d'Elvis Presley vers la fin de sa carrière (du moins, je crois). Il darda ensuite un

index évocateur vers moi, comme pour appuyer une démonstration qu'il jugeait spécialement pertinente.

— Parfaitement ! Nous avons l'éternité devant nous, alors autant s'éclater ! Rock N' Roll mon vieux ! Tiens, j'ai une idée : demain, tu m'accompagneras, on guettera les photographes amateurs et...

— Tom. Tu as omis un petit détail : je ne suis pas comme toi, libre d'aller et venir où je veux. Moi, il m'est interdit de quitter cet endroit. Cela ne m'amuse pas plus que toi, mais je ne peux pas me balader n'importe où.

— Ah oui... J'avais oublié. C'est dommage, je suis certain que cela aurait été hyper cool.

— Probablement, fis-je en exagérant le regret dans ma voix juste pour lui faire plaisir. Tu vois, moi c'est ici qu'est ma place, toi c'est dehors.

— Mouais, grommela-t-il, trop déçu pour fournir une réponse plus élaborée.

Il resta à bouder quelques instants. Puis il se remit à discuter avec moi, il était incapable de garder la même idée en tête plus de dix minutes de toute façon. Sa conversation se résumait souvent à un long monologue, mais cela me suffisait. De temps à autre, je posais une question pour lui montrer que j'écoutais bien ce qu'il disait, et il poursuivait.

Une fois que les gardiens et les visiteurs auraient quitté les lieux, nous irions jouer avec le PC en libre-service qui trônait dans la boutique de souvenirs. Son maniement ne me faisait pas peur, je l'utilisais régulièrement pendant la nuit pour consulter des articles de presses ou regarder des vidéos. Nous y entrerions les adresses internet que Tom avait recopiées sur son papier et nous y contemplerions sa dernière œuvre. Je savais ce que je verrais sur l'écran : deux

gamines souriant bêtement devant l'objectif et à côté d'elle une silhouette floue, blanchâtre et (autant oser le mot) fantomatique, en train de prendre la pose à leurs côtés. Tom lirait avec délectation les commentaires laissés sur les différents sites par les internautes férus d'occultisme et de paranormal. Nous en ririons et puis il repartirait, dans la rue, là où il était mort, il y a une trentaine d'années parce qu'il faisait un peu trop le mariole sur sa moto. Je ne lui jetais pas la pierre : sur les présentoirs autour de nous, les livres dédiés au « Fantôme de la Wellington Mansion, la Maison la Plus Hantée de Nouvelle Angleterre » foisonnaient. Eh oui... Que voulez-vous : moi aussi je m'étais bien amusé à mon époque, et des siècles après on en parlait encore. Je dois avouer que cela avait été vraiment drôle et me manquait un peu. Je m'étais assagi au point de devenir un personnage désespérément ennuyeux, je le comprenais à présent.

D'un coup, une idée traversa mon esprit désincarné. Demain, je ne hanterai pas la Galerie Sud comme d'habitude. Cela m'agaçait de contempler tous ces idiots de touristes qui guettaient mon apparition comme si j'étais une sorte de phénomène de foire ou de Monstre du Loch Ness local. En plus, ces crétins étaient incapables de me percevoir. À la place, j'irai me balader près des caisses, dans le champ des caméras de surveillance et je me rendrai aussi tangible que possible. Si l'humeur y était, peut-être que j'exécuterai quelques pas de gigue, juste histoire de marquer le coup.

J'imaginai la tête de Tom quand il verrait le résultat, ça et les articles qu'on écrirait sur ma prestation ectoplasmique et filmée. Il sera un peu jaloux, du moins au début. Mais au final, je suis certain qu'il adorera cela.

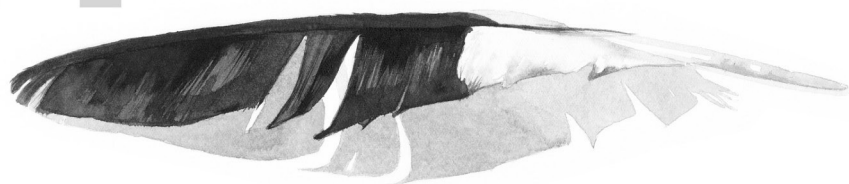
**I**nformaticien d'une petite quarantaine d'année, j'aurais très bien pu me contenter d'écrire des articles techniques dans des revues comme Linux Magazine et M.I.S.C... Mais un prix spécial du jury, lors du concours de nouvelles organisé par 85ème Dimension/Actu SF en 2002, m'a convaincu de continuer dans cette voie.

Depuis, j'ai placé une grosse trentaine de textes dans des différents fanzines, webzines et anthologies papier.

Ah oui, accessoirement, je cherche aussi un auteur motivé et sachant bien tenir un crayon pour travailler sur un projet de BD. Attention, c'est vraiment beaucoup de boulot mais c'est une aventure fantastique. Contact via FB : <http://www.facebook.com/philippe.deniel.3>



Philippe DENIEL





# THE MONOCITY

**Khalysta FARALL**

Le cœur de Lena s'accéléra. La nouvelle que l'on venait de lui annoncer avait mis du temps à faire son chemin, mais à présent, toute son attention était concentrée sur le petit bloc de données qu'elle avait sous les yeux. Une planète... Après des décennies à errer de cailloux en cailloux dans le vide spatial, leur vaisseau avait enfin rencontré un nouveau monde potentiellement habitable. Dans ses mains, le bloc tremblait légèrement, même si elle essayait de ne pas trop s'emballer.

— Docteur ? Vous allez bien ?

Accrochant un immense sourire à son visage, elle releva la tête pour regarder son interlocuteur.

— Oui, Stu, très bien. Celle-ci a vraiment l'air très prometteuse.

Elle eut un gloussement en regardant une dernière fois l'image de la sphère verte qu'elle avait sous les yeux. Cela lui faisait le même effet à chaque fois, malgré les innombrables échecs qu'ils avaient essuyés.

— Heu, oui. Bien... Je lance la phase de réveil de l'équipe d'exploration. À vous de jouer...

Lorsque Lena réussit enfin à détacher son regard des données du bloc, le commandant en second Stu avait déjà tourné les talons.

« *Étrange*, pensa-t-elle, *il avait l'air plus embarrassé que content* ».

Mais elle n'eut pas vraiment le temps de plus y réfléchir. Une fois la phase d'éveil enclenchée, c'était à elle de vérifier que tout le monde se portait bien et n'avait aucune séquelle. Fort heureusement pour elle, ses coûteux implants bioniques lui

permettaient d'éviter tout effet secondaire dû au cryo-sommeil. Les privilèges des médecins...

Elle s'attela à sa tâche avec bonne humeur, en commençant bien sûr par aller chercher son nouvel assistant stagiaire. Il lui avait été affecté durant l'une de ses phases de repos, aussi ils n'avaient pas eu le temps de faire connaissance. Comme il n'avait pas encore reçu ses implants, elle dut attendre qu'il termine de vomir avant de lui donner ses instructions.

— Allez, Junior ! l'encouragea-t-elle après un dernier haut-le-cœur. Prends tes appareils de diagnostic et au boulot !

— Je m'appelle Stern, Madame, lui dit-il en s'essuyant la bouche avec le revers de sa blouse. Silio Stern.

— Et ben c'est bien, Junior. Mais ici on n'est plus à l'académie et si tu veux faire partie de la section d'exploration, il va falloir oublier toute la politesse protocolaire qu'on t'a rabâchée durant tes cycles de formation.

Le jeune homme parut très mal à l'aise et semblait hésiter à croiser le regard de sa supérieure. Elle ne s'en offusqua pas, elle avait l'habitude que ses yeux biomécaniques, d'un gris métallique et dépourvus de pupilles, impressionnent ses interlocuteurs. Elle profita de ces quelques secondes de flottement pour le détailler. Un grand échalas, blond, flottant dans sa blouse trop large. Il avait l'air si fragile qu'elle trouvait bien étrange qu'on l'ait transféré dans une section d'exploration.

— Écoute, reprit-elle, tu viens de la colonie de l'astéroïde 738B, c'est ça ?

— Oui, Madame.

— Ici, on m'appelle Doc. Tu sais, les sections d'exploration ne sont pas des groupes de vacances et les membres de l'équipage ne sont pas des enfants de chœur. Ce que nous faisons est difficile et bien souvent décevant. Il n'y a qu'à voir le nombre de démissions entre deux explorations. Alors mieux vaut que tu te fasses à l'ambiance tout de suite.

— Hey, Doc ! appela quelqu'un depuis une alcôve, faut coucher avec qui pour avoir une injection pour arrêter de dégueuler ?

Lena leva les yeux au ciel en soupirant.

— Tu vois ce que je veux dire ? Allez, au boulot !

Laissant le jeune homme s'occuper des alcôves les plus proches, elle se dirigea vers celle de l'officier de communication de la première équipe. Elle le trouva à quatre pattes, en train de vomir sa bile. Voir ainsi un homme aussi grand et musclé dans cette position de vulnérabilité la fit sourire intérieurement.

*« Comme quoi, tout le monde est égal devant la gerbe. »*

— Alors, Tak ! T'as fait de beaux rêves ?

L'homme au sol eut un ricanement, entrecoupé par une quinte de toux. Devant les yeux de la jeune femme, des données défilèrent rapidement, partant directement des implants situés dans son cerveau pour lui apparaître comme projetées sur sa rétine. Les différents capteurs incérés dans tout son corps eurent vite fait d'analyser les signes vitaux et les symptômes que l'officier présentait. Les personnes comme elle étaient souvent considérées comme tenant plus de la machine que de l'humain. Jamais la médecine ne s'était aussi bien portée.

Considérant les symptômes de l'officier comme mineurs, elle lui injecta une petite ampoule remplie d'un liquide bleu dans une veine du cou.

— Je hais ces foutus cercueils, grogna-t-il. Moi aussi je veux des implants pour ne plus avoir à vomir à chaque fois.

— Cesse de te plaindre mon gros, répliqua-t-elle. Je ne suis pas sûre que tu laisserais quelqu'un te charcuter le cerveau, juste pour ne plus avoir de nausées.

— Pas faux, concéda-t-il. Alors qu'est-ce qu'on a cette fois ? Encore une boule de boue ?

— Non, mon cher ! Cette fois-ci, il semble bien que nous n'ayons pas été réveillés pour rien.

Elle lui tendit le bloc de données avec un grand sourire et partit s'occuper de ses derniers patients.

Lorsque tout le monde fut réveillé et d'attaque, la traditionnelle réunion eut lieu dans la salle commune. Il y régnait une cohue inhabituelle, tout le monde semblait de bonne humeur et discutait avec entrain. Certains étaient encore en train de manger, lorsque le commandant Kraiss prit la parole :

— Bien ! Je ne vous le répéterai jamais assez : ne nous emballons pas trop vite. Toutes les missions d'exploration de ces quatre-vingt-dix dernières années, ont été un fiasco. Néanmoins, la planète que nous survolons à présent est prometteuse. Très prometteuse même. Je dirais que c'est la meilleure candidate de tout le programme de recherche.

En face de lui, quelques personnes se retinrent tout de même d'exprimer leur excitation. Ils avaient déjà vécu tellement d'échecs...

— Taux de similarité avec la Terre : 86% ! annonça-t-il fièrement. Que pouvions-nous rêver de mieux ? Je suis très confiant cette fois-ci et j'annonce que je participerai personnellement à la première mission d'exploration.

Cette nouvelle fut saluée par un bon nombre de sourcils relevés. Le commandant commençait à se faire vieux, il était en effet plus souvent éveillé que les autres membres d'équipage. Mais surtout, il était inscrit dans le protocole qu'il devait rester sur le vaisseau pour tout superviser. Mais beaucoup comprirent ce manquement aux consignes : les premiers relevés concernant cette planète étaient plus qu'encourageants, il était normal qu'il brûle d'envie d'y aller, histoire de terminer sa carrière en beauté.

Voyant que personne ne contestait sa décision, il laissa la place à l'équipe scientifique chargée du briefing. Malgré le sourire qu'il affichait, Lena ne put s'empêcher de remarquer son taux élevé de stress. Ses implants analysaient tout le monde presque constamment et là, même s'il cachait bien son jeu pour tous les autres, elle remarqua que ses signes vitaux étaient perturbés. Mais dans le doute, elle mit cela sur le compte de l'excitation de cette nouvelle découverte. Après tout, elle-même avait du mal à se contenir. Et puis il y avait tant de choses à préparer.

A J-1, les dernières traces de réserve avaient disparu de tous les visages. Après de multiples analyses, il apparaissait clairement que cette planète pourrait tout à fait être une nouvelle Terre. Chacun se préparait avec entrain et beaucoup lançaient des paris sur les différents noms qui seraient donnés aux nouveaux continents, lorsque le reste des colons viendraient les rejoindre.

Le médecin et son stagiaire vérifiaient une dernière fois les chargements des différents médicaments et appareils médicaux qui seraient emmenés sur la planète avec la première équipe.

— Dites... je peux vous demander quelque chose, Madame ? Heu, Doc.

Lena sourit et détourna son regard de son bloc de données.

— Quelle question embarrassante tu veux me poser, Junior ? demanda-t-elle avec malice.

— Pourquoi ? Enfin, comment vous avez su ?

— Réfléchis, mes capteurs indiquent clairement ton niveau de stress. Je vois que ton pouls est au-dessus de la normal, que tu as une forte sudation au niveau des mains et du front, ainsi que tout un tas d'autres signes que je ne perdrai pas mon temps à t'expliquer. Tu es donc stressé par la question que tu veux me poser. Je t'écoute.

Le jeune homme parut se détendre légèrement.

— En réalité, vous avez déjà en partie répondu à ma question.

La jeune femme hocha la tête, devinant bien ce qui le tracassait.

— Tu veux savoir ce que ça fait d'avoir les implants ?

Il acquiesça, plus embarrassé que jamais.

— Et bien, ça ne fait pas mal, lui expliqua-t-elle. C'est comme si tu te retrouvais avec des nouveaux sens. Au début c'est gênant, tu te sens assailli par trop d'informations en même temps. Et puis ensuite on s'habitue, ça fait partie du paysage. Mais tout ça, tu le sais déjà, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais personne ne veut vraiment nous en parler d'un point de vue... personnel.

— Salut, Doc ! lança une chargée d'inventaire en venant chercher la caisse qu'ils avaient terminé de contrôler.

— Et bien, tu vois, dit-elle lorsque celle-ci fut partie, la jeune femme qui vient de passer est en pleine période d'ovulation. Laisse-moi trois minutes

en présence de plusieurs hommes de l'équipage et je pourrai te dire lesquels ont envie de coucher avec elle. Ou avec moi. Ou même avec toi !

Elle rit de cette petite pique, qu'elle servait à presque tous ses stagiaires.

— Le problème des implants, dit-elle en redevant sérieuse, c'est qu'ils fonctionnent tout le temps. Tu sais qui est stressé, qui a peur, qui est excité, qui te cache quelque chose...

Le jeune homme hocha silencieusement la tête. Du coin de l'œil, elle vit que quelqu'un venait de passer rapidement devant la porte.

— Et d'ailleurs, je dois te laisser. Tu me finis tout ça Junior !

Elle n'attendit pas de réponse et lui fourra le bloc dans les mains, avant de rapidement s'éclipser par un couloir attendant au hangar. Marchant sur la pointe des pieds, elle avança prudemment dans le labyrinthe de coursives de cette partie du vaisseau. Tous ses sens en éveil, elle tentait de percevoir le son de celui qu'elle venait de prendre en filature, tout en restant suffisamment éloignée pour ne pas attirer l'attention. Soudain, elle entendit devant elle que plusieurs personnes discutaient à voix basse. Se plaquant contre le mur, elle s'approcha lentement du coude du couloir afin de pouvoir entendre ce qui se disait.

— ... de la folie ! Je vous ai répété plusieurs fois qu'on ne savait pas exactement à quoi ça pouvait servir ni quelles seraient les conséquences.

Elle reconnut la voix de Barns, l'un des techniciens scientifiques de la mission.

— Je refuse d'y aller ! continua-t-il. Mes relevés montrent des fluctuations anormales et je ne comprends pas encore de quoi il s'agit. D'ailleurs personne ne devrait y aller ! C'est peut-être dangereux !

— Je ne vous demande pas votre avis ! trancha la voix du commandant Kraiss. Vous irez sur place pour vérifier qu'il ne reste aucune trace et pour continuer vos analyses. C'est un ordre !

— Commandant, à ce propos, intervint une troisième personne qu'elle identifia comme le second Stu, vous ne devriez pas faire partie de la première équipe. Comme le souligne Barns, c'est peut-être dangereux. De plus, en ce qui concerne l'officier, nous ne savons toujours pas...

— Silence ! Vous oseriez remettre en question mon...

Alors que Lena était concentrée pour tout enregistrer une main se plaqua sur sa bouche, tandis qu'un bras musclé lui ceinturait la taille. Elle tenta de se débattre, mais elle reconnut rapidement l'officier Tak. Il l'entraîna rapidement loin de la dispute en cours, la portant aussi facilement qu'une poupée. Ce n'est qu'une fois à l'abri des regards, dans un hangar de stockage d'eau, qu'il la posa à terre et retira la main de sa bouche.

— Tak ! s'énerva-t-elle en le repoussant. A quoi tu joues ?

L'homme la toisa un instant, la mine à la fois sévère et amusée.

— Non, toi, à quoi tu joues ? répliqua-t-il. Tu recommences, c'est ça ?

Lena pinça les lèvres, préférant ne pas répondre. L'officier émit un long soupir.

— Doc... Lena, par pitié, ne recommence pas ton petit jeu de détective. Tes implants ne sont pas des foutus détecteurs de mensonge !

— Mais le commandant nous cache quelque chose ! se défendit-elle. Et j'aurais pu savoir quoi si tu n'avais pas tout gâché !

Ce fut au tour de Tak de ne pas répondre. Il la regarda intensément, cherchant sans doute ses mots afin de ne pas la blesser.

— Et le stagiaire Esker ? reprit-elle. J'avais raison non ? Il détournait des stocks de médicaments !

— Oui, lui répondit-il. Pour ton ancien stagiaire, tu avais raison. Maintenant tu veux qu'on reparle de l'histoire Field-Sisko ? Hein ?

La jeune femme baissa honteusement la tête, elle s'était doutée qu'il remettrait ça sur le tapis.

— Comment aurais-je pu savoir...

— Que ce n'était qu'une histoire de coucherie ? lui dit-il durement. Savoir qu'en rendant la chose publique, la femme de Sisko perdrait totalement les pédales ?

Malgré son ton de reproche, il s'approcha d'elle et la prit doucement par les épaules.

— Lena, les gens mentent, trompent et cachent leurs sentiments. Et la plupart du temps, ça ne regarde qu'eux. Tes implants te rendent parano, je... Je m'inquiète vraiment pour toi.

Elle plongea ses yeux métalliques dans ceux de l'homme qui lui faisait face. Il était sincère, comme

toujours. Et pour un peu, elle lui aurait donné raison. Mais pas cette fois. Ce qu'elle avait entendu était bien trop inquiétant. Cependant, elle se garda bien d'insister, Tak pouvait se montrer au moins aussi têtu qu'elle, voire pire. Ils repartirent donc ensemble pour s'occuper des derniers préparatifs. Le lendemain serait une rude journée.

\*

Le module se mit à vibrer de plus en plus fort, à mesure qu'il pénétrait l'atmosphère. A l'intérieur, les vingt-huit membres de la première équipe d'exploration se cramponnaient à leurs accoudoirs. Leur tenue-scaphandre les maintenait fortement sur leur siège grâce à un système d'électroaimants et leur tête était, elle aussi, immobilisée afin d'éviter les chocs. Malgré toutes ces précautions, la descente n'était jamais une partie de plaisir. Lorsqu'enfin les parachutes s'ouvrirent, ils eurent tous l'impression de sentir leur estomac remonter dans leur gorge. Cette dernière pénible étape passée, le reste de l'atterrissage se fit plus en douceur. Beaucoup émirent quelques soupirs de soulagement tandis que les rétrofusées prenaient le relai.

Une fois que le module fut complètement stabilisé, Lena se détacha la première et promena son regard sur toutes les personnes présentes. Les niveaux de stress étaient pour certains élevés, mais dans la norme de l'événement. Elle s'attarda plus particulièrement sur le commandant et le technicien scientifique qui l'accompagnait. Si le premier semblait un peu nerveux, le second avait l'air particulièrement paniqué.

— Bien, dit-elle, tout le monde peut sortir. À l'exception de vous Barns.

Lorsqu'il entendit son nom, l'intéressé eut un sursaut.

— Moi ? s'étrangla-t-il. Pourquoi moi ?

Lena ne put s'empêcher de sourire intérieurement. Même sans implants, n'importe qui pouvait voir qu'il cachait quelque chose.

— Barns, détendez-vous, lui répondit-elle avec une douceur feinte. Votre taux de stress est trop élevé. Votre rythme cardiaque a dépassé la limite normale et je dois prendre quelques minutes pour vous examiner.



Le technicien se tourna vers le commandant, cherchant désespérément son appui. Kraï se contenta de hocher silencieusement la tête, puis il se leva sans lui prêter plus d'attention.

— Allez, Barns, je ne vais pas vous manger.

A contrecœur l'homme la suivit dans une petite pièce médicalisée, tandis que le reste de l'équipe préparait le matériel en vue de la première sortie. Sur son passage, Tak lui fit les gros yeux, mais elle l'ignora superbement. Elle prit un malin plaisir à refermer la porte de l'infirmerie, avant de se retourner sur lui. Plus nerveux que jamais, il se tordait les mains en attendant la suite.

— Bien, Barns, allongez-vous je vous prie.

Ses jambes tremblantes le portèrent jusqu'à une table d'auscultation. Une fois sur le dos, il la regarda avec appréhension promener ses mains au-dessus de son corps, ses yeux perçants scrutant le moindre détail de son organisme.

— Vous êtes nerveux, Barns... commença-t-elle.

— Qui ne le serait pas, hein, Doc ? Une planète aussi... prometteuse.

— Prometteuse oui, dit-elle en continuant son examen. Le commandant ne cesse de le répéter. Et d'après les relevés, pas dangereuse le moins du monde. Enfin, à première vue n'est-ce pas ?

— Ou...oui, Doc.

— Des kilomètres et des kilomètres de plaines, avec des grosses bestioles qui ressemblent à des vaches... Vous avez déjà vu des vaches, Barns ?

Déstabilisé par cette question, le technicien se mit à bredouiller.

— Bien sûr que non, le coupa-t-elle. Presque personne n'en a vu, la quasi-totalité des astéroïdes-colonies sont trop petits pour qu'on puisse y faire de l'élevage. Mais bon, ça n'est pas dangereux une vache, pas vrai ?

— Heu, oui. Enfin non. Enfin je crois.

Mais alors qu'elle allait tenter de le pousser plus à bout, quelqu'un toqua à la porte. Elle en commanda l'ouverture en dissimulant avec peine sa frustration. Tak entra aussitôt, déjà équipé pour la sortie.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, *Doc*, mais le commandant requiert l'aide de Barns. Avez-vous terminé ?

Elle lui lança un regard noir, auquel il répondit par un petit sourire.

— Allez-y, Barns, dit-elle sans quitter Tak des yeux. Et tâchez de vous détendre un peu. Après tout, cette planète n'a rien de menaçant, n'est-ce pas ?

L'homme ne répondit rien et s'en alla bien vite.

— Je t'empêche d'avoir des ennuis ma belle, dit Tak en réponse au regard de reproche qu'elle lui lança.

— Je n'ai pas besoin de toi, boule d'hormones.

L'homme lui sourit.

— Je vais prendre ça pour un compliment. Après toi.

Il s'écarta pour la laisser sortir.

Après s'être elle aussi équipée de tous les instruments nécessaires, elle rejoignit le reste de l'équipage devant la porte du module. Comme le voulait leur tradition, celle-ci s'ouvrit une fois tout le monde présent. Malgré les soupçons qui lui rongeaient l'esprit, Lena ne put s'empêcher de ressentir une bouffée d'excitation à mesure que la porte s'élevait lentement. La lumière d'un soleil jaune inonda l'intérieur de l'appareil, figeant sur place les occupants de la capsule durant quelques minutes. Puis, cet instant d'émerveillement passé, la routine prit le dessus. L'équipe de sécurité sortit la première, suivie des techniciens de survie, puis de l'équipe scientifique et médicale. Le commandant sortit le dernier, malgré sa soi-disant confiance en cette planète.

Ils avaient atterri sur une immense étendue herbeuse et vallonnée, que le soleil matinal commençait à réchauffer agréablement. Les différentes équipes se déployèrent, chacune à sa tâche. En tant que médecin, Lena n'avait pour ainsi dire rien à faire tant que personne ne nécessitait ses soins. Elle prit alors de longues minutes pour observer ce nouveau monde.

*« Enfin, se dit-elle, un endroit qui pourrait nous convenir, nous sauver ».*

Oui enfin, s'ils ne tombaient pas sur une espèce de champignon mutagène comme la dernière fois. Mais elle refusait de laisser tous leurs précédents échecs venir gâcher l'espoir qu'apportait cette planète. Même ses soupçons à propos du commandant sortirent momentanément de son esprit. En cet instant, rien n'aurait pu lui faire plus plaisir que de pouvoir quitter son casque et sa combinaison, afin de sentir la caresse du vent et la chaleur du soleil sur sa peau.

Malheureusement, ces quelques instants de félicité furent de courte durée. Deux des hommes de l'équipe de sécurité revinrent au campement en appelant tout le monde. Un attroupement se forma autour d'eux et lorsque toute l'équipe fut présente, l'un d'eux prit la parole :

— Derrière cette petite colline, il y a un grand cratère. Très récent, au vu de la chaleur qui continue de s'en dégager. Et au centre il y a une sorte de cristal, ou un monolithe. Je ne sais pas vraiment comment le décrire. Ça n'a pas l'air dangereux, mais les appareils détectent un fort rayonnement électromagnétique inconnu.

Aussitôt les questions fusèrent, la principale étant comment personne n'avait pu le voir avant de décider du site d'atterrissage. Mais alors que plusieurs personnes de l'équipe de survie manifestaient leur mécontentement envers l'équipe scientifique, le commandant prit la parole pour tenter d'apaiser les choses.

— Calmez-vous, calmez-vous ! Peut-être que cette chose est tombée entre le moment où on a décidé du site d'atterrissage et maintenant. Tant qu'on n'en sait pas plus, il est inutile de blâmer qui que ce soit. Installons notre campement ici, comme prévu, et nous en profiterons pour étudier ce... monolithe.

Peu convaincus, certains tentèrent de protester mais ils furent coupés par le commandant, dont le micro était prioritaire sur ceux des autres.

— La deuxième équipe nous rejoindra dans trois jours. D'ici-là préparons le terrain et lorsque nous serons au complet, nous aviserons. En attendant, interdiction formelle de s'approcher de cette structure.

Quelques-uns grommelèrent, mais beaucoup préférèrent se plaindre sur le canal de leur propre équipe plutôt que sur le canal général. Chacun reprit donc son travail, avec un peu moins d'entrain cependant. Lena s'approcha de Tak, mais comme les micros dans leurs scaphandres étaient reliés au canal général, elle préféra ne rien dire.

— Officier Tak, interpella le commandant, prévenez-moi quand nous serons en liaison avec le vaisseau.

— Bien, commandant.

Il lança un dernier regard à Lena, haussa les épaules et repartit dans le module afin de paramétrer les communications.

La journée se passa sans encombre et malgré quelques rencontres plutôt impressionnantes avec plusieurs troupeaux d'énormes herbivores curieux, il n'y eut aucun incident. La nuit commençait à tomber lorsque l'équipe scientifique donna son feu vert pour enlever les casques. C'est presque synchronisé que tout le monde poussa un soupir de délivrance, alors que la fraîcheur du soir caressait agréablement leurs joues. De tous, Lena fut sans doute la plus soulagée, car elle avait enfin un accès direct à leurs visages et ainsi ses implants pouvaient de nouveau analyser tout le monde en temps réel.

Après une petite tournée d'inspection, elle se décida à aller retrouver Tak dans le vaisseau afin de lui parler. Il était, comme à son habitude, plongé dans le noir face à plusieurs écrans où défilaient une multitude de données. Elle ne put s'empêcher de sourire. Tak était un bel homme : grand, musclé, en très bonne condition physique. Et pourtant il s'obstinait à rester officier de communication plutôt que de passer dans l'équipe de sécurité ou de survie. Et tout cela pour une seule raison...

— Alors ? lança-t-elle en guise de salut, tu les trouves tes petits hommes verts ?

Il sursauta légèrement, mais ne se retourna pas.

— Tu peux te moquer de ma paranoïa, continua-t-elle, mais ton obsession n'est pas moins folle que la mienne.

Il ne parut pas s'en offusquer et se contenta de désigner le fauteuil à côté de lui pour l'inviter à le rejoindre. Ses yeux ne quittaient pas les chiffres qui défilaient paresseusement devant lui.

— C'est ça, fous-toi de moi, lui dit-il enfin. Mais il n'empêche que rechercher des traces de signaux et de transmissions reste la meilleure manière de les trouver.

— S'ils existent...

Pour toute réponse, il se tourna vers elle en arborant un large sourire.

— T'as trouvé quelque chose ? s'exclama-t-elle. Des échos de communications ? Ou un message ?

— Ola, ola ! Je croyais que c'était moi le taré des aliens.

Il pianota rapidement sur son clavier et lui désigna un écran. Une ligne de fréquence y apparut. Lorsqu'il appuya sur la touche lecture, des grésillements très aigus leur assaillirent les oreilles. Mais malgré ces sons discordants, Lena crut déceler

en fond une voix qui parlait. Elle ouvrit grand les yeux et l'observa en se demandant s'il ne lui jouait pas un tour. L'accélération de son pouls, le rythme anormal de sa respiration, l'augmentation de sa température corporelle... l'excitation qu'il manifestait n'était pas feinte. Il laissa tourner le "message" une seconde fois, puis l'arrêta, presque à contrecœur.

— Je l'ai capté il y a environ deux heures, expliqua-t-il. Mais je n'ai pas encore vraiment pu travailler dessus, j'ai eu un mal fou à établir la liaison avec le vaisseau. Quelque chose fait des interférences.

Lorsqu'il vit son regard il l'arrêta avant même qu'elle n'ait pu parler.

— Non, ce n'est pas un message qui provient de là-haut. J'ai déjà vérifié. Il va me falloir un certain temps pour nettoyer le message et isoler la voix. Mais surtout, le plus dur sera d'en déterminer l'origine. Quelque chose perturbe les appareils.

Lena prit quelques secondes pour remettre tous les éléments dans l'ordre.

— Le monolithe ! s'exclama-t-elle. C'est sûrement ça qui brouille tes communications. Et je suis sûre que le commandant sait quelque chose à son sujet !

Tak la regarda en fronçant les sourcils, peu convaincu.

— Mais si, réfléchis ! Il décide soudainement de venir avec nous alors qu'il ne l'a jamais fait avant, il cache des informations en complotant je ne sais quoi avec son second et un technicien scientifique et enfin, il interdit à tout le monde de s'approcher de l'objet. On ne s'est pas posé ici par hasard Tak, le commandant sait quelque chose sur ce monolithe, quelque chose de dangereux apparemment.

— Lena, ce ne sont que des suppositions et des intuitions.

— Et mes intuitions ne me trompent jamais, le coupa-t-elle. Essaie de savoir ce que dit ce message et d'où il provient, et moi je m'occupe d'enquêter sur ce mystérieux monolithe.

Vaincu par la détermination de la jeune femme, il leva les yeux au ciel et se remit à pianoter sur son clavier.

— On ne devrait pas être là, Doc...

— Silence, Torn !

La nuit était bien avancée et tout était calme au

milieu de l'immense plaine. Les gros mammifères s'étaient rassemblés en troupeau et se tenaient loin de leur campement. Les seuls sons provenaient du vent dans la végétation et de la fuite de quelques petites bestioles encore non identifiées. Lena avançait prudemment en direction du cratère, à la lueur d'une lune immense, accroupie dans les herbes hautes afin de passer inaperçue. Elle avait réussi à embobiner l'un des techniciens scientifiques à grand renfort de menaces de dévoiler certaines de ses addictions. Celui-ci la suivait donc de mauvaise grâce et ne manquait pas une occasion de se plaindre.

Après un grand détour afin d'éviter l'équipe de sécurité, ils arrivèrent enfin au bord du cratère. Celui-ci était bien plus grand qu'elle ne l'avait supposé. La pâle lumière lunaire permettait de voir nettement la démarcation entre la terre et la végétation. Au centre se devinait un immense objet noir, pointé vers le ciel tel un doigt accusateur. Elle se sentait étrange. La chaleur qui se dégageait du sol n'était pas réconfortante et ses implants réagissaient au magnétisme ambiant en lui causant une sensation désagréable, proche de la douleur. Ils restèrent tous les deux quelques instants figés devant ce spectacle insolite. Puis, après avoir bien vérifié que personne ne se trouvait à proximité, Lena enclencha son oreillette.

— Tak ? C'est bon, tu m'entends ? On est au bord du cratère.

En retour elle entendit quelques grésillements, puis la voix de Tak lui parvint enfin.

— *Je t'entends, mais assez difficilement. Il y a des interférences.*

— Tu es sûr que cette fréquence est sécurisée ? demanda-t-elle un peu inquiète d'être découverte.

— *Hey, t'es gentille, c'est mon boulot je te signale.*

— Ça va, te vexes pas. Bon, t'as réussi à joindre Junior ?

A nouveau les grésillements lui vrillèrent les tympans.

— *Ouais, il confirme que sur les premiers relevés qu'on a reçus, il n'y avait pas de trace de ce cratère. Mais apparemment, Stu empêche tout le monde de faire de nouveaux relevés. Ton poulain semble d'ailleurs devenir aussi parano que toi, il affirme que même sans implants il est facile de remarquer que le commandant en second est une vraie boule de nerfs.*

— Donc, ils nous cachent bien quelque chose !

— ... *bon je veux bien t'accorder qu'il y a quelque chose de louche dans cette histoire. A chaque fois que le commandant veut communiquer avec Stu, il me fait sortir du module en me regardant bizarrement. Attends, je dois te laisser, le logiciel de traitement...*

Elle n'entendit pas la suite car une main lui secoua vivement l'épaule.

— Doc, murmura Torn, il y a quelqu'un près du monolithe.

Lena plissa les yeux. Aucun doute, il y avait bien deux personnes au pied de l'immense obélisque. Bien qu'il lui faille se rapprocher pour que ses implants déterminent la bio-signature des individus, elle était persuadée qu'il s'agissait du commandant Kraï et du technicien Barns.

— On va s'approcher.

— Non, non, non, protesta Torn. Vous m'avez obligé à venir pour que je vois la chose et que je l'analyse sommairement, pas pour que je me confronte à quelqu'un.

— Torn, dit-elle en posant sa main sur son épaule, ce qui se trouve devant vous est une découverte capitale.

— Non ! dit-il en se dégageant, c'est cette planète qui est une découverte capitale. Je rentre à la base. Vous, débrouillez-vous avec vos météorites bizarres !

Mais alors qu'il se relevait pour faire demi-tour, ils entendirent le dé clic d'une arme en charge.

— Pas un geste tous les deux. Retournez-vous lentement et présentez-moi vos mains.

Piégés, ils s'exécutèrent pour se retrouver face l'un des membres de l'équipe de sécurité. Voyant cela, Lena baissa les mains.

— Rho, pitié, Ernie. Tu vas pas nous braquer parce qu'on a été trop curieux !

Le dénommé Ernie eut un rictus, ses yeux cachés par les lunettes à vision nocturne. Lena détestait par-dessus tout que quelqu'un lui dissimule ses yeux : c'était là que ses implants repéraient le plus de micro-expressions lui permettant de jauger de l'état d'esprit d'une personne. Toujours avec ce sourire étrange, il ne baissa pas son arme.

— Encore à se croire au-dessus de tout le monde, hein, Doc. Vos implants ne font pas de vous quelqu'un de supérieur au règlement. Allez, on avance !

Toujours en les menaçant, il leur fit descendre la pente, ce qui fut facile pour lui grâce à ses lunettes

infrarouge. Torn trébucha plusieurs fois et elle-même tomba une fois ou deux, déséquilibrée par la sensation désagréable émise par tous ses implants à travers son corps. Et plus ils se rapprochaient du monolithe, plus le phénomène s'intensifiait.

— Alors, Doc ! lança le commandant une fois qu'ils furent devant lui. Je me doutais bien que vous ne pourriez pas vous empêcher de venir. Vous avez beau être un excellent médecin, vous n'en restez pas moins une fouineuse de première. A croire que l'affaire Field-Sisko ne vous a pas servi de leçon.

Lena se contenta de grommeler, moins honteuse de s'être fait prendre que du rappel de cette sombre histoire.

— Commandant Kraï, elle m'a forcée à venir avec elle, se justifia Torn.

— Je n'en doute pas, Torn, tout le monde connaît la force de persuasion de notre bon docteur...

Il se détourna un instant d'eux pour regarder la structure noire qui se dressait au centre du cratère. Étrangement, Lena ne la trouvait plus si grande que ça. Mais en y regardant de près, elle dut reconnaître que l'objet dégageait quelque chose de menaçant, comme si la matière même dont il était composée absorbait la lumière. De plus, la forte odeur qui s'en dégageait était peu rassurante, un mélange d'ozone et de fumée.

— Alors, Barns ? appela le commandant.

Le technicien sortit bientôt de derrière la structure, plusieurs appareils de mesures greffés à sa combinaison.

— Il semble en sommeil, Commandant, bien que les taux d'émission magnétique soient plus élevés que dans le vaisseau.

Lorsqu'il vit que Lena et Torn se trouvaient là, le technicien pinça aussitôt les lèvres et se mit à trembler nerveusement.

— A l'intérieur du vaisseau ? demanda Lena. Kraï, expliquez-vous !

— Plus tard, Doc ! répondit-il avec irritation. Bien que rien ne m'oblige à vous répondre. Je suis votre commandant, vous n'avez pas à remettre mon autorité en question !

Elle s'apprêtait à lui répondre lorsque deux autres membres de l'équipe de sécurité les rejoignirent, portant chacun deux grands sacs.

— Ça fait huit en tout avec ces quatre là, dit l'un d'eux. On n'en a pas retrouvé d'autres.

— Huit quoi, bon sang ! s'énerva Lena.

Mais personne ne sembla disposé à lui répondre. Barns s'avança vers l'un des sacs et l'ouvrit pour en examiner silencieusement le contenu. Lorsque la jeune femme fit mine de s'en approcher, Ernie la tint en respect en pointant son arme sur elle.

— Laissez, intervint le commandant, de toute façon cette petite fouine trouvera bien un moyen de savoir. C'est plus fort qu'elle.

Lançant un regard noir à la ronde, elle vint se pencher au-dessus du sac. De mauvaise grâce, Barns lui tendit une lampe, mais ses implants avaient déjà repéré à la lueur de la lune plusieurs détails importants : une mâchoire, des os, un crâne très endommagé... il y avait là le squelette à moitié calciné d'un être humain. Au vu de son état, il était peut être mort durant l'impact.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle d'une voix blanche en imaginant le pire.

— Je ne le sais pas, Docteur, lui répondit le commandant d'une voix calme. C'est justement ce que nous essayons de découvrir.

Sans attendre plus d'explication, elle ouvrit les autres sacs, où se trouvaient d'autres squelettes dans le même état. Certains n'étaient même pas complets. Mais alors qu'elle allait se retourner pour confronter de nouveau le commandant, un détail attira soudainement son attention. Elle crut tout d'abord à une erreur de la part de ses capteurs et braqua la torche sur l'un des crânes du sac devant elle.

— Des implants... murmura-t-elle d'une voix blanche.

— Qu'est-ce que vous dites ? questionna Barns.

— Ce... ce crâne... il a possédé des implants, répéta-t-elle.

Le commandant se précipita aussitôt sur l'objet désigné et tenta de le lui prendre. Mais elle fut plus rapide. Elle se releva brusquement et recula pour se mettre hors de portée. Barns la regarda étrangement, puis son regard se perdit quelques instants sur le monolithe. Brusquement, il se remit à examiner les corps contenus dans les autres sacs, sans dire un mot.

— Heu, Doc, demanda Torn peu rassuré, vous... vous êtes sûre de vous ?

— Mais évidemment que j'en suis sûre, bande de crétins ! explosa-t-elle. Ces implants nécessitent

une chirurgie de précision, avec différents trous percés dans l'os du crâne au-dessus des orbites ! Absolument rien d'accidentel ne pourrait ressembler à une opération de pose d'implants !

Alors qu'elle pensait comprendre la situation, elle regarda à nouveau le crâne.

— Il y avait une autre équipe d'exploration ici, avant nous, murmura-t-elle.

Elle releva la tête pour interroger le commandant.

— C'est bien ça ?

Tandis qu'il s'obstinait à garder le silence, le doute et la confusion se répandirent parmi les personnes présentes. Chacun gardait les yeux fixés sur le crâne que le docteur brandissait, hésitant sur la marche à suivre, à l'exception de Barns qui continuait de fouiller frénétiquement les sacs d'ossements.

— Il serait peut-être temps de passer aux explications, Commandant Kraiss ! lança soudainement une voix derrière eux.

Surpris, tous se retournèrent pour voir arriver l'officier Tak. Les membres de l'équipe de sécurité le laissèrent s'approcher sans réagir. A vrai dire, ils ne savaient plus très bien à qui ils devaient obéir. Le commandant, lui, ne dit rien, les yeux toujours rivés sur le crâne calciné.

— De quoi tu parles, Tak ? demanda Lena.

L'officier de communication prit dans son sac à dos un petit ordinateur qu'il présenta à tout le monde.

— Cette chose, dit-il en désignant le monolithe, semble émettre des transmissions. Ou plutôt, des échos de transmissions.

Il appuya sur une touche et des sons discordants se diffusèrent dans la nuit.

— Mais lorsqu'on nettoie le tout, ça donne ça.

Il pressa sur un autre bouton et une voix se mit à parler, étrangement lointaine et diffuse :

*« Ici le Commandant Kraiss, de la section d'exploration Néo-Terra. Vos menaces sont inutiles et s'il faut recourir à la force, nous le ferons ! »*

Lorsque le message prit fin, tout le monde se tourna vers le commandant.

— Ce n'est pas ce que vous croyez ! dit-il sèchement. Barns, dites-leur ! Barns !

Mais ce dernier ne parut pas l'entendre, absorbé par l'étude d'un autre crâne.

— Commandant... commença Lena d'une voix menaçante.

Mais elle n'eut pas le temps d'en dire plus. D'un seul coup, Barns se mit à hurler comme un dément.

— La deuxième molaire ! hurla-t-il. Deuxième molaire supérieure gauche !

Dans un geste violent il lança le crâne, qui s'éclata contre le monolithe en produisant un étrange son cristallin. Puis il se retourna et se jeta sur le commandant, les mains autour de son cou.

— De votre faute ! hurla-t-il en bavant. Tout ça c'est de votre faute ! Nous n'aurions pas à le regretter, hein ! C'est bien ce que vous aviez dit ?

Les hommes de la sécurité durent s'y mettre à plusieurs pour les séparer.

— Barns ! cria Lena. Barns, calmez-vous et expliquez-nous. Qu'est-ce qui se passe ?

Mais l'homme s'enferma dans le silence, fixant ses pieds en marmonnant, le visage parcouru de nombreux tics nerveux.

— Commandant ? dit-elle alors d'une voix suppliante. Vous allez nous dire ce qu'il se passe à la fin ?

— Je n'en sais rien, Doc, se défendit-il, croyez-moi. Je ne comprends pas ce que Barns a voulu dire.

Mais avant que l'on puisse à nouveau l'interroger, ce dernier sortit de sa combinaison un pistolet à impulsion.

— Reculez ! aboya-t-il en menaçant tout le monde. Je refuse de... Je refuse ! C'est ça que j'aurais dû dire !

Mais alors que tout le monde se regardait en coin, ne sachant que faire face au forcené, celui-ci lança un regard empli de folie sur le monolithe

— Mais oui, murmura-t-il, c'est lui qui a fait ça. Tout ça, c'est sa faute à lui !

Il leva alors son arme et tira une salve sur l'étrange structure noire. Lorsque les projectiles énergétiques en frappèrent la surface, des sons curieux se produisirent, comme une série de cloches. Et puis des vibrations commencèrent à secouer l'air autour d'eux. Plus Barns tirait, plus les vibrations devenaient fortes. Plusieurs d'entre eux voulurent se jeter sur lui pour l'arrêter, mais les sons et les vibrations étaient à présent si forts que cela les désorientaient totalement. Barns tomba à genoux, mais dans sa folie il trouva tout de même la force de tirer une dernière décharge. Le monolithe de cristal tout entier vibra et soudain, une immense vague

électromagnétique s'en échappa, tel un tsunami dévastateur. Tous s'évanouirent sur-le-champ.

Lorsqu'elle reprit conscience, la première chose que ressentit Lena fut un épouvantable mal de tête. Elle roula aussitôt sur le côté pour vomir. Elle remarqua également qu'il faisait encore nuit noire.

— Hey, Doc, ça va ? demanda doucement Torn.

Elle tenta de se redresser pour se tourner dans la direction de sa voix, mais ce simple mouvement lui déclencha une puissante vague de douleur qui lui parcourut tout le corps. Dans un cri elle se laissa tomber lourdement sur le dos, et fixa le ciel noir entre ses larmes.

— Tak ! appela-t-il. Elle est réveillée.

Lena entendit alors son ami s'approcher d'elle et s'agenouiller à ses côtés.

— Comment tu vas beauté ? demanda-t-il.

Elle eut un petit rire nerveux.

— Beauté... tu ne m'appelles comme ça que quand tes hormones prennent le dessus. D'ailleurs, s'il avait fait jour, j'aurais même pu te donner ton taux de testostérone.

Elle voulut rire à nouveau, mais un élancement dans son crâne la fit gémir.

— N'essaie pas de parler, Lena, lui dit Tak en posant un doigt sur ses lèvres. Tu dois te reposer. Excuse-moi, mais je dois te laisser, il faut que j'arrive à rétablir les communications. Elle l'entendit s'éloigner.

— Torn ?

— Oui, Doc ?

— Qu'est-ce qui s'est passé au juste ? Pourquoi il doit rétablir les communications ? Le module a été endommagé ?

— C'est-à-dire que... hésita-t-il. La situation est compliquée.

Elle comprit que quelque chose n'allait pas et qu'ils cherchaient à le lui dissimuler. Petit à petit, la confusion s'estompait pour laisser place à toutes sortes de détails dont elle prenait conscience. Elle était allongée sur de l'herbe et donc, ils n'étaient pas dans le module, ni même dans le cratère. Étrangement, elle n'avait pas froid, malgré le fait que la nuit était suffisamment avancée pour que la lune ait disparu. Puis soudain, elle eut un déclic.

— Tak. Tak !

Elle l'entendit accourir vers elle.

— Oui ma jolie ?

— Va te faire foutre avec tes surnoms débiles !  
Où sont les étoiles ? Pourquoi je ne les vois pas ?

Il n'osa pas lui répondre, sachant très bien qu'elle venait de comprendre qu'elle était devenue aveugle. Elle se mit à pleurer et voulut se relever. Mais encore une fois, elle fut prise de violentes nausées.

— Hey, doucement, tenta de la rassurer Tak. Calme-toi, c'est juste tes implants qui ont grillé. C'est pas grave, on t'en mettra d'autres. Des nouveaux, plus performants, je te le promets. Mais là, je dois absolument contacter le vaisseau. Une fois rentrés, Junior pourra s'occuper de toi.

Il resta néanmoins quelques minutes avec elle, le temps qu'elle se calme. Au bout d'un moment, il s'éloigna en la laissant aux soins de Torn. Elle l'entendit lancer plusieurs appels au vaisseau, en vain manifestement.

— Qu'est-ce qui se passe, Torn ? murmura-t-elle finalement.

— Et bien, tout ce que je sais, c'est qu'on s'est presque tous réveillés en même temps. Il faisait déjà jour et...

— Et ?

— Et le monolithe avait disparu. Le cratère aussi d'ailleurs. Plus aucune trace, comme s'il n'avait jamais été là.

Il laissa passer quelques secondes afin de lui laisser le temps d'assimiler les nouvelles.

— Ernie et les autres sont partis faire une reconnaissance, reprit-il, et le module aussi s'est volatilisé, avec tout l'équipage.

— Tout ça est complètement fou, murmura-t-elle.

— Je sais. Et en parlant de folie, on a été obligé d'immobiliser Barns. Sitôt réveillé, il s'est mis à hurler en proférant un discours incohérent à propos de dent et de plombage. On ne comprend pas ce qu'il lui prend.

— Et le commandant ? demanda-t-elle.

— Il refuse de parler. Il reste assis, à regarder dans le vide. Tak essaye de contacter le vaisseau, mais le matériel qu'il a avec lui n'est pas vraiment prévu pour. Il y travaille depuis ce matin.

La jeune femme redevint silencieuse. Sa tête la faisait toujours beaucoup souffrir, même si cela avait un peu diminué. Le pire, c'était les endroits où se situaient ses implants, juste au-dessus de ses yeux

morts. Elle resta ainsi plusieurs minutes ? Heures ? Elle n'avait plus conscience du temps. Parfois elle ouvrait grand ses paupières, dans l'espoir de percevoir quelque chose, ne serait-ce qu'une petite lueur. Mais rien, à part le noir absolu. Elle sentait qu'elle ne tarderait pas à devenir aussi folle que l'était leur situation.

— Je l'ai ! s'écria soudainement Tak.

Lena entendit plusieurs exclamations de soulagement.

— Ici l'Officier de communication Tak. Est-ce que vous m'entendez ?

Il n'y eut que quelques grésillements en retour. Bien qu'elle soit sérieusement handicapée, Lena sentait bien la tension qui émanait de leur petit groupe.

— Est-ce que vous m'entendez ? répéta-t-il. Stu, vous êtes là ? Répondez bon sang !

Il y eut une nouvelle série de grésillement, puis une voix lointaine et légèrement déformée leur répondit enfin :

— *Ici le Commandant en second Stu. D'où émettez-vous et comment connaissez-vous mon nom ?*

— Stu ? C'est l'Officier de communication Tak ! Première équipe d'exploration !

Il y eut un silence qui leur parut durer une éternité.

— *Impossible, répondit Stu. Dites-nous qui vous êtes réellement et quelles sont vos intentions.*

— Quoi ? s'exclamèrent plusieurs personnes en même temps.

— Stu, ne me poussez pas à bout ! menaça Tak. Je vous répète que je suis Tak, Officier de communication de la première équipe d'exploration. Le commandant Kraï est à côté de moi.

— *Et moi je vous répète que tout cela est impossible. Faites-vous partie de l'équipage d'un autre vaisseau du projet ?*

Alors que tout le monde était en train de se demander ce qui pouvait bien clocher, le commandant Kraï se mit à glousser. Doucement au début, son rire se transforma bien vite en ricanement dément.

— Commandant ! s'exclama Ernie. C'est pas le moment de nous lâcher, ne faites pas comme Barns !

Mais cela ne fit qu'accroître son hilarité insensée. Puis d'un seul coup, il s'arrêta net.

— Tak, passez-le moi, commanda-t-il.

Tak sembla hésiter.

— Vous êtes sûr que ça va, Commandant ?

— Mais bien sûr, Officier, tout va très bien. Tout est très clair, je vais lui parler.

Aussitôt qu'il eut le communicateur, Kraï dégaina son arme et se mit à menacer tous ceux qui tentaient de s'approcher.

— Commandant ! s'exclama Torn, qu'est-ce qui vous prend ?

Pour toute réponse, l'homme se mit à hurler dans le communicateur :

— Vous allez tous mourir ! Kraï, tu vas mourir ! Ha ha ha ! Mourir, pauvre Kraï ! Mourir comme un chien !

— Il est devenu fou lui aussi ! s'écria Tak.

Bien que Lena entende tout, elle était devenue totalement indifférente à la situation. Le commandant qui hurlait, les jurons, les échanges de tirs, la réponse du vaisseau... Elle était ailleurs. Dans son esprit torturé par la douleur tournait encore et encore la même question : où était donc parti le monolithe ?

\*

— *Vous allez tous mourir ! Kraï, tu vas mourir ! Ha ha ha ! Mourir, pauvre Kraï ! Mourir comme un chien !*

Dans le vaisseau le commandant en second Stu allait couper la communication lorsque Kraï lui arracha le communicateur des mains.

— Ici le Commandant Kraï, de la section d'exploration Néo-Terra, hurla-t-il. Vos menaces sont inutiles et s'il faut recourir à la force, nous le ferons !

Dans un geste rageur, il écrasa le communicateur sur la console.

— Commandant... commença Stu.

— Taisez-vous ! Localisez-moi l'endroit d'où provient cette communication et bombardez-le !

— Mais enfin Commandant ! Je vous rappelle que c'est un vaisseau d'exploration, il n'est pas armé. De plus...

— Taisez-vous ! gronda-t-il de nouveau.

Il prit quelques secondes pour réfléchir.

— Allez réveiller le technicien Barns ! ordonna-t-il finalement.

Le commandant en second acquiesça, encore troublé par ce qu'il venait d'entendre et par la réaction de son supérieur. Lorsqu'il revint avec le technicien, l'ordinateur de bord avait terminé de retracer le signal.

— Vous m'avez fait demander en urgence Commandant ? demanda le technicien Barns.

— Oui ! Vous avez terminé d'étudier la structure cristalline qu'on a prélevée sur la dernière planète visitée ?

— Heu, non, commandant, répondit-il mal à l'aise. Nous sommes presque certains que cette chose n'est pas d'origine naturelle. Mais malgré nos nombreux tests, elle résiste à tous nos scanners...

— Et bien c'est dommage ! Allez commander aux droïdes de la maintenance d'y fixer les propulseurs de rechange du module C. Nous allons l'expédier en guise de cadeau.

Le technicien se tourna vers le commandant en second, totalement dépassé par la situation.

— Je ne suis pas sûr de comprendre...

— Je ne vous demande pas de comprendre ! s'écria le commandant. Faites ce que je vous dis et expédiez-moi ce cailloux aux coordonnées indiquées par l'ordinateur.

— Mais, commandant, tenta de protester Stu.

Kraï l'attrapa violemment par le col et approcha son visage, le collant presque au sien.

— Cette planète est de loin la meilleure de toutes celles que nous avons visitées jusque-là, murmura-t-il d'un ton menaçant. 86% de similarité, Stu. Je ne permettrais pas qu'une autre équipe de recherche ne la colonise avant nous. Pensez à la gloire que cela nous apporterait, nous, les sauveurs de l'humanité !

Il relâcha son second d'une secousse et celui-ci manqua de trébucher.

— De plus, ajouta-t-il, vous l'avez entendu comme moi, cet homme m'a personnellement menacé.

Même s'il ne paraissait pas vraiment convaincu, Stu hocha silencieusement la tête et Barns ne put que se ranger aux ordres de ses supérieurs. Alors qu'ils s'apprêtaient tous les deux à sortir de la passerelle, Kraï ajouta :

— Vous n'aurez pas à le regretter, je vous assure.



« Ils sont arrivés un jour et ont détruit notre planète... »  
C'est en entendant répéter cette phrase que Cowl, un jeune pilote, a grandi sur une flotte spatiale. Fuyant un ennemi que nul ne semble avoir vu depuis longtemps, les derniers humains avancent inlassablement dans les espaces inconnus et inexplorés sans jamais se fixer nulle part.

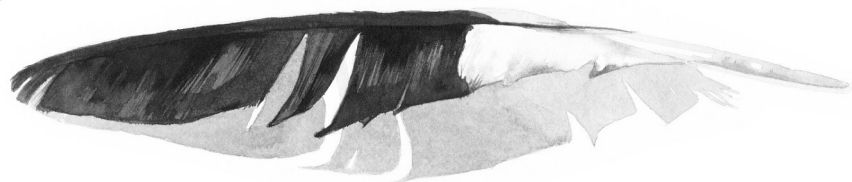
Mais un jour, alors qu'il explore une nouvelle planète, Cowl trouve une jeune fille étrange et partiellement amnésique. Qui est-elle ? D'où vient-elle ? Et surtout, comment se fait-il qu'elle sache autant de choses sur la Terre et ce qui s'y est passé des siècles auparavant ?

Une aventure spatiale à retrouver en format numérique ou broché, chez Amazon.fr

Venez également découvrir mes défis d'écriture sur mes pages facebook et wattpad.



**Khalysta FARALL**





Véronique GAULT

# LA MOUCHE

Je me réveille en sursaut. Ça ne m'arrive jamais. D'ordinaire, je dors comme un bébé. Un bruit violent a traversé la nuit. Une mouche a foncé droit sur moi en vrombissant puissance dix. Je cherche l'interrupteur de la lampe de chevet à tâtons. Dans ma précipitation, je renverse le verre d'eau sur le livre que j'ai fermé avant de m'endormir. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je repose ma tête sur l'oreiller pour reprendre mes esprits. Un cauchemar, peut-être ? Une simple mouche ne ferait pas autant de bruit. Et puis que ferait-elle dans ma chambre ? On est en plein hiver, elles sont censé hiberner, non ?

Je ne connais rien aux mouches. Je me frotte les yeux avec les poings fermés, comme quand j'étais petit garçon. Un truc qui m'est resté. A quarante-six ans, je suis comme un gamin qui a peur des insectes sortis d'un cauchemar. Je jette un œil sur le radio réveil. Quatre heures vingt. Il me reste un peu moins de trois heures à dormir. Je me redresse et réussis, enfin, à allumer la lumière. Je regarde au plafond, sur les murs. Rien. Je passe la main dans mes cheveux en soupirant. Fais chier. Je me lève.

Dans la cuisine, je fouille le placard sous l'évier et en sors la bombe pour insectes volants. Je la regarde, perplexe. Si j'en asperge la chambre, ça va polluer mon air. Est-ce que j'ai vraiment besoin de ça ? Voilà quelques semaines que j'ai un besoin irrépressible de reprendre mon

souffle le matin au réveil. Le problème risque de s'aggraver. Je renonce et profite que je suis dans la cuisine pour pisser dans l'évier. Je rigole tout seul en pensant à Delphine. Jamais elle n'aurait accepté ça. Je m'en fous, elle n'avait qu'à pas se tirer. Je retourne dans la chambre, scrute l'espace d'un œil inquisiteur. Non, décidément il n'y a rien. J'ai dû rêver. Cauchemarder. Demain est un autre jour.

— Messieurs, un peu d'attention, s'il vous plaît !

Le DG frappe avec son stylo sur la table de réunion.

— Enfin, Philippe ! Vous dormez ou quoi ?

— Non, monsieur (Je me redresse et secoue la tête). Je suis entièrement à votre écoute.

— J'espère bien.

Il lève un sourcil et passe à autre chose. Les commerciaux qui officient autour de la table remettent leur attention sur les rails. Les lundis matins sont toujours difficiles. Le débrief de début de semaine est une corvée dont chacun se passerait bien. Christophe me pousse du coude.

— T'as passé une folle nuit, c'est ça ? dit-il en tirant la langue.

S'il ne savait pas se retenir, il aurait bavé. Ce type est un gros vicelard, prêt à sauter sur tout ce qui ressemble de près ou de loin à une femme.

Le DG s'emballe sur les chiffres des ventes. Il

semblerait que nous soyons un certain nombre à ne pas avoir atteint les objectifs fixés. Je suis fatigué. Tous les matins – et pas seulement les lundis – je suis fatigué. Je ne dors pas bien depuis que cette mouche a fait son apparition dans ma chambre. Toutes les nuits, elle me réveille. Depuis plus d'une semaine. Le week-end dernier, j'ai fait le ménage à fond. J'ai aéré, bougé les meubles, passé l'aspirateur dans tous les coins, aspergé la chambre d'insecticide. Rien à faire. Elle est revenue. Elle m'a réveillé, nargué. Elle a violé mon espace aérien. Pas moyen de la buter. Je n'y comprends rien. Peut-être est-ce un fantôme ? Une mouche qui serait morte dans cette pièce et qui reviendrait la hanter pour réclamer vengeance ?

— Le gain d'efficacité sera multiplié par dix. Sous couvert d'une bonne argumentation, et au regard d'un aplomb qui vous différenciera des autres vendeurs, vous pourrez.... PHILIPPE ! Vous m'écoutez, oui ou merde ?

— Oui, monsieur ! dis-je en sursautant. C'est juste que je... je ne me sens pas très bien. (Je desserre d'un doigt le nœud de ma cravate) Je crois que j'ai besoin d'air.

Le DG qui, in fine, n'est pas un mauvais bougre, me conseille de rentrer chez moi. Dehors, le froid me prend à la gorge. Je serre mon écharpe contre mon cou. Il est onze heures. Je passe chez le médecin qui me prescrit un arrêt de travail pour la semaine. Il faut que je récupère les heures de sommeil perdues.

Je décide de prendre le taureau par les cornes. Cette nuit, je veille. Jusqu'à ce qu'elle apparaisse. Et que je lui fasse la peau. J'éteindrai la lumière et je ferai semblant de dormir. Allez ! Je tape dans mes mains. Je suis un guerrier bien décidé à en découdre. Je déjeune copieusement, histoire de faire ensuite une longue sieste en prévision de la nuit qui s'annonce sanglante et meurtrière. Après, je me préparerai du café. Corsé. Serré. Et je jure devant l'Eternel que je tuerai cette chienne.

A quatorze heures, allongé sur mon lit, je

soupire d'aise. L'heure de la victoire sonnera ce soir. Je prends mon bouquin et je lis, jusqu'à ce que les lignes se croisent et que le sommeil me prenne en otage.

Vingt-cinq minutes plus tard je me réveille en sursaut et en sueur. Cette salope a profité de ma sieste pour attaquer à nouveau. Furieux, je me lève avec précipitation. J'ouvre la fenêtre en grand, malgré le froid qui pénètre dans la chambre. Je prends un journal que je transforme en matraque. J'attends que la mouche se pointe pour l'envoyer ad patres, ou tout au moins à l'extérieur. Depuis le temps qu'elle vit chez moi, et vu le boucan qu'elle fait, elle doit être énorme.

Rien. Je suis là, à me peler de froid, le journal à la main. Alors je me ressaisis. Je referme la fenêtre, m'ébroue comme un jeune cabri qui ne se laisse pas effrayer par le méchant loup. Il est seize heures. J'entame mon régime café et me plante devant l'ordinateur. Penser à autre chose. Je me connecte sur un site de rencontre. Je cherche un ersatz, un substitut, un édulcorant, un palliatif. Sur l'écran, les femmes défilent. Christophe serait content avec toutes ces bombes sexuelles qui s'exhibent. Que du cul. Ça me saoule. Ah, peut-être celle-là. On échange deux ou trois phrases par messagerie. Je lui donne rendez-vous dans deux jours devant la fontaine Saint-Michel. Ça me changera les idées.

J'ai passé la nuit à veiller. J'ai fini mon bouquin. J'en ai ouvert un autre que j'ai terminé vers cinq heures du matin et j'en ai entamé un nouveau. A six heures, il m'est tombé des mains et je me suis endormi. A six heures trente, la garce refaisait surface.

\*

Le mercredi, je bats le pavé devant la fontaine Saint-Michel, le corps emmitoufflé dans une doudoune pur duvet. Je la reconnais tout de suite. Elle se dirige vers moi. Elle est plus jolie

que sur la photo, un bon point pour elle. On va boire un café et le courant passe, le lien se fait, l'osmose s'installe. Je n'arrive pas à y croire. Les sites de rencontres seraient-ils aussi efficaces que cela ? Nous décidons de passer une soirée ensemble le samedi suivant. Il me reste trois jours pour me remettre d'aplomb, enlever ces vieilles poches qui me cernent les yeux, retrouver un sommeil réparateur. Je hante le rayon Bio du supermarché, et y dégote un mélange de valériane et de fleur d'oranger. Si cette mouche a décidé de planter sa tente dans ma chambre, après tout, grand bien lui fasse. Mais qu'elle y crève et qu'elle cesse de me réveiller. Si je recommence à dormir sereinement, peut-être qu'elle n'attendra plus rien de moi et qu'elle se fera la malle. Je m'interroge, toutefois. Et si les insecticides dont j'ai aspergé la pièce n'étaient pas assez puissants ? Si j'essayais des produits plus forts ? Je pousse jusqu'au rayon des produits ménagers et achète une bombe noire qui affiche dans une étoile rouge une mouche hors service. Morte. Crevée. Crevarde. Je vais te faire la peau.

Vingt-trois heures. Je me lave les dents, avale deux gélules, non, allez, trois, c'est mieux. Je me couche avec un bouquin captivant. Au bout d'une demi-heure, je sens le sommeil m'envahir et je me laisse emporter dans les bras de cet enfoiré de Morphée qui m'a un peu laissé tomber ces derniers temps.

Miracle, je me réveille vers huit heures, en ayant dormi d'une traite. Je siffle en préparant le café.

Delphine n'aimait pas mon café. Elle le trouvait trop fort. Elle rajoutait de l'eau. Elle a toujours cassé mes jouets, n'a jamais accepté mes erreurs. Elle était l'antithèse de l'indulgence. Ah oui, bien sûr, elle prônait la tolérance pour les minorités ethniques, pour les handicaps et pour les orientations sexuelles diverses et variées. Mais à la maison, elle se comportait comme un vrai tyran. Au bout de deux années

de vie commune, je faisais partie de ce qu'il fallait réformer à tout prix. Me fondre dans son moule. M'aligner sur l'étagère de ses dictats.

Vers dix heures, je m'allonge sur le lit et bouquine jusqu'à midi. Je me préoccupe ensuite du ménage et passe à nouveau la chambre au peigne fin. Serait-il possible que la mouche ait déménagé ? Je me surprends à rêver. Une jolie femme dans ma vie, un boulot agréable, le soleil, les week-ends à deux. Pas de mouche. Je respire, enfin.

Le lendemain, je me réveille reposé. Ces petites gélules sont magiques. A moins que je ne sois définitivement débarrassé de ma colocataire. Je récupère ce souffle qui me manquait. Aujourd'hui, je vais me faire un ciné. Ce soir je me coucherai tôt, et demain, je me préparerai pour mon rendez-vous galant. Où vais-je l'emmener ? Quel resto ? Rive droite ou rive gauche ? Nous nous sommes envoyé des SMS, et la voie est toute tracée vers un moment de bonheur qui pourrait se poursuivre si nous le souhaitons.

Cinq heures du matin. Je me réveille en sursaut. La mouche a encore attaqué. Ainsi donc, elle est encore là. A moins que ce ne soit sa sœur, ou sa cousine, ou sa putain de nièce. Je me lève, furibond. J'allume la lumière, vais dans la cuisine, m'empare de la bombe à neutrons et en asperge ma chambre. Je prends ma couette et me couche sur le canapé du salon. J'ai presque envie de pleurer. Pourquoi moi ? Pourquoi ne va-t-elle pas chez le connard d'à côté qui passe du R&B à fond les ballons toute la journée ? Je dors jusqu'à onze heures.

\*

La soirée est plus qu'agréable. Le resto est parfait, le baiser langoureux. Elle m'invite à boire un verre chez elle. Très vite, nous dérapons vers un rythme consensuel qui marie le plaisir à

la connivence. Nous nous endormons dans les bras l'un de l'autre. Je vais enfin passer une nuit sans crainte. La bête est loin.

Quatre heures du matin. J'ouvre grand les yeux. Où suis-je ? La mouche a attaqué. Pourtant je ne suis pas dans ma chambre. Je me tourne. Ma nouvelle amoureuse est là, près de moi. Elle me caresse la joue. Je la prends dans mes bras et je me rendors.

Le jour se lève. Dans la cuisine flotte une odeur de café et de toasts grillés. D'emblée, je l'interroge.

— Tu as entendu, cette mouche ? Tu l'as vue ?

Elle soulève sa tasse vers ses lèvres et me regarde avec un air intrigué mais néanmoins affectueux.

— Cette mouche, elle me suit partout. Je t'en prie (Je lui prends la main), ne me considère

pas comme un fou. Je te jure, c'est vrai, cette mouche est mon cauchemar.

Je la regarde, attendant un signe, un geste qui me signifierait qu'elle compatit, qu'elle va m'aider dans la tourmente.

— De quelle mouche parles-tu ?

— De celle qui hante mes nuits. Je suis désolé, je ne pensais pas qu'elle me suivrait jusque chez toi. Je suis désemparé. Tu l'as entendu ? Non ? Ce vrombissement horrible ?

Elle me sourit et, à son tour, prend ma main.

— Tu devrais apprendre à mieux respirer. A mon avis, tu manques d'air, me dit-elle.

Je lève un sourcil, penche la tête de côté.

— Pardon ?

— Cette « mouche », ne le prends pas mal, mais ce n'est rien d'autre que tes ronflements. Tu ronfles très fort, chéri.

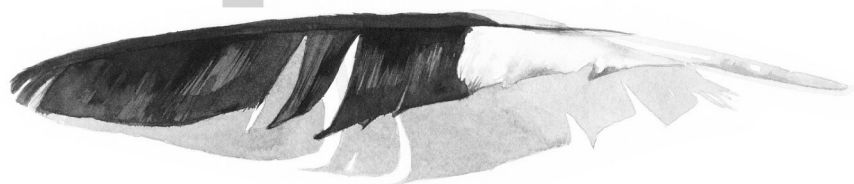
**A**près avoir traîné des pieds pendant une bonne quarantaine d'années, je me suis mise sérieusement à l'écriture depuis deux ans.

Auteure de nouvelles avec quelques réussites à mon actif, je me lance dans l'écriture de romans policiers.

Retrouvez mon actualité sur <http://veroniquegault.canalblog.com/>.



**Véronique GAULT**







Merci à tous d'avoir lu ce recueil.

Si vous souhaitez suivre l'actualité de l'Indé Panda, n'hésitez pas à vous abonner au fil d'actualité sur facebook ou twitter.

Le second numéro du magazine paraîtra début janvier : tenez-vous prêts !

D'ici là, si vous voulez nous soutenir, parlez de cette initiative autour de vous, et partagez allègrement : pour une fois, c'est gratuit, et personne ne vous en voudra de faire tourner les fichiers.

Enfin, si vous êtes auteur indépendant, et que vous souhaitez rejoindre l'aventure, envoyez-nous un texte, de 500 à 6000 mots, avant le 31 octobre 2016 !

Le comité de lecture de l'Indé Panda

Vous avez aimé ce premier numéro et vous souhaitez nous suivre, c'est par ici :

Twitter : <https://twitter.com/LIndePanda>

Facebook : <https://www.facebook.com/LIndePanda>

Booklaunch : <http://booklaunch.io/indepanda/presentation>

Blog : <https://lindepanda.wordpress.com/>

N'hésitez pas à partager, à commenter, faites du bruit autour de ce beau projet, nous vous remercions d'avance.

Vous êtes auteur indépendant, lors des appels à textes dont les dates sont communiquées via les réseaux sociaux présentés ci-dessus, envoyez votre nouvelle à [lindepanda@outlook.fr](mailto:lindepanda@outlook.fr)

Vous êtes journaliste ou blogueur et vous souhaitez parler de notre magazine, vous pouvez nous contacter à [lindepandamag@gmail.com](mailto:lindepandamag@gmail.com)

Les auteurs conservent tous leurs droits et responsabilités sur leur texte, L'Indé Panda ne peut être considéré comme auteur ou responsable des textes présentés dans ce magazine hormis l'éditorial et le mot de la fin.

LE MOT DE LA FIN